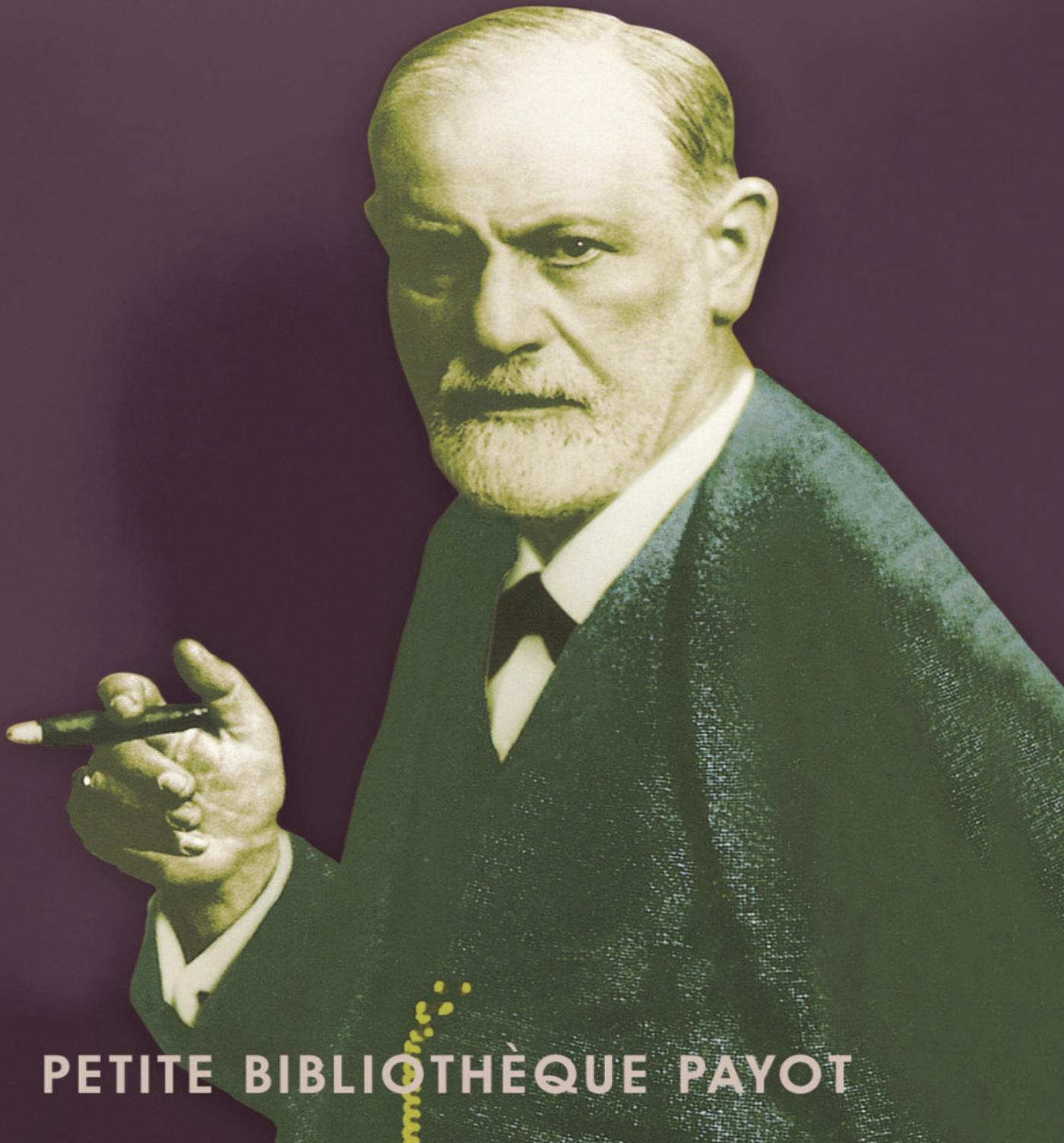


Sigmund Freud

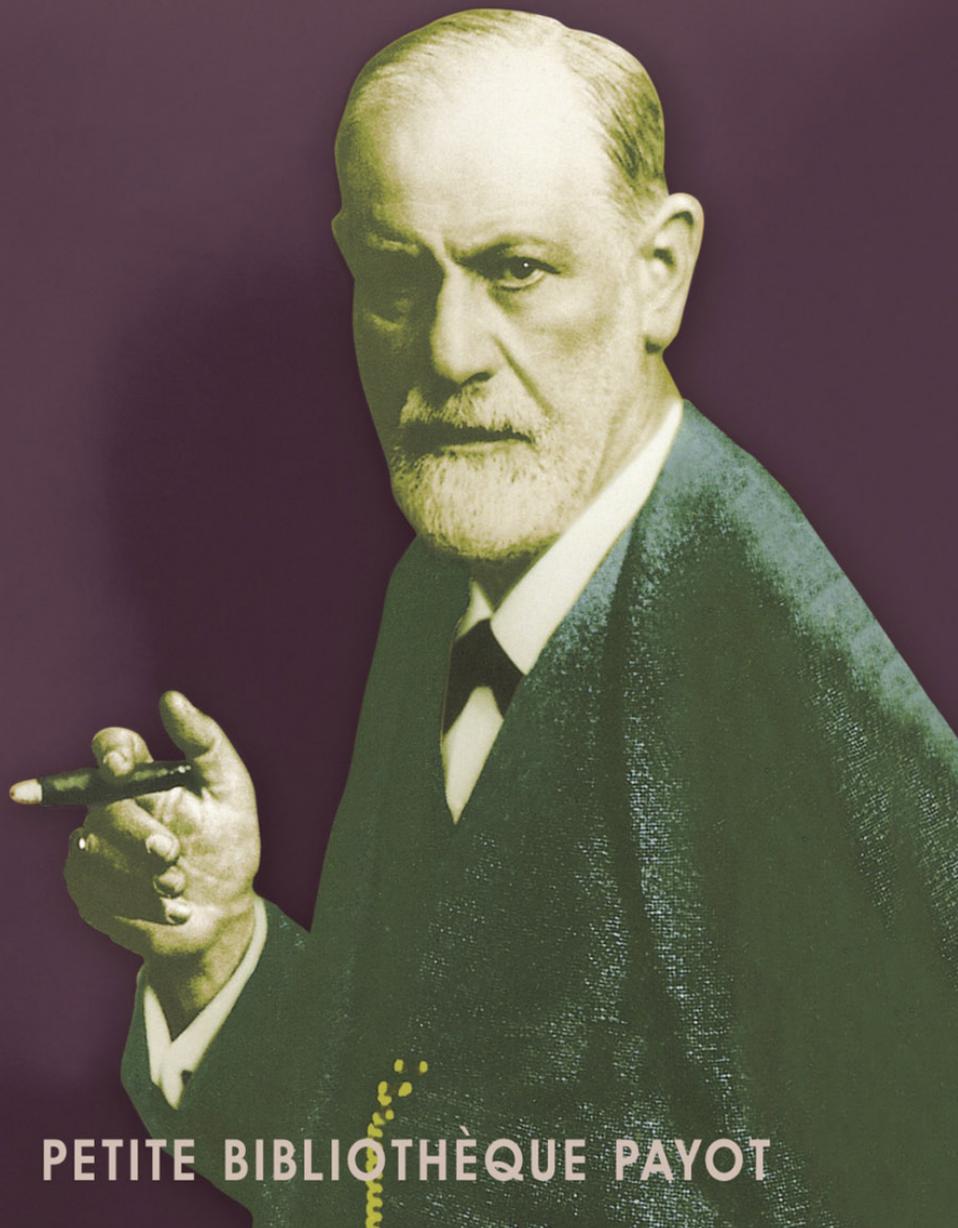
Psychologie des foules et analyse du moi



PETITE BIBLIOTHÈQUE PAYOT

Sigmund Freud

**Psychologie des foules
et analyse du moi**



PETITE BIBLIOTHÈQUE PAYOT

Présentation

Psychologie des foules et analyse du moi de Sigmund Freud

Suivi de *Psychologie* de Gustave Le Bon

Traduit de l'allemand par Pierre Cotet, André Bourguignon, Janine Altounian, Odile Bourguignon et Alain Rauzy

Préface de Christophe Dejours

Éditions Payot

Pourquoi l'individu change-t-il dès qu'il entre dans un groupe ? Qu'est-ce qu'un leader et comment la foule se laisse-t-elle diriger ? Publié en 1921, ce texte fondamental, qui scelle la rencontre de la psychanalyse et de la psychologie sociale, est à l'origine, avec *Au-delà du principe de plaisir* (1920) et *Le Moi et le Ça* (1923), d'une manière radicalement nouvelle de penser le fonctionnement du psychisme humain. Les principaux thèmes en sont le narcissisme et l'identification, la pulsion grégaire et l'hypnose, l'idéalisation et l'état amoureux. Il est suivi pour la présente édition de *Psychologie des foules* (1895), célèbre essai de Gustave Le Bon sur lequel Freud s'appuie pour bâtir sa théorie.

Sigmund Freud

**Psychologie des foules
et analyse du moi**

suivi de

**Psychologie des foules
(Gustave Le Bon)**

*Traduit de l'allemand par Pierre Cotet,
André Bourguignon, Janine Altounian,
Odile Bourguignon et Alain Rauzy*

Préface de Christophe Dejours

Petite Bibliothèque Payot

ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES
106 boulevard Saint-germain
75006 Paris
www.payot-rivages.net

Illustration de couverture : Sigmund Freud en 1921. © Explorer / Mary Evans Picture Library.

TITRE ORIGINAL : *Massenpsychologie und Ich-Analyse*

Conseiller scientifique : Gisèle Harrus-Révidi

© 1981, Éditions Payot, pour la traduction française du texte de Sigmund Freud.

© 2012, Éditions Payot & Rivages, pour la présente édition

ISBN : 978-2-228-90947-1

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gracieux ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

Préface

La théorie sociale de Freud

par Christophe Dejours

Psychologie des foules et analyse du moi fait partie de ce qu'on désigne souvent sous le nom d'« écrits sociologiques de Freud ». Publié en 1921, il succède à *Totem et tabou* (1912) et à « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort » (1915), et précède *L'Avenir d'une illusion* (1927), *Malaise dans la culture* (1929) et *Moïse et le monothéisme* (1939).

D'entrée de jeu, Freud affirme qu'il n'y a pas de contradiction entre psychologie des foules et psychologie individuelle, que toute psychologie individuelle est aussi, *de facto*, une psychologie sociale. Et, à la fin du texte (« Annexes »), il en vient à écrire que le passage de la psychologie des foules à la psychologie individuelle est la marque d'un progrès dans le développement psychique de l'humanité. En d'autres termes, la psychologie des foules précéderait la psychologie individuelle, lui cédant la place en quelque sorte. Il resterait néanmoins dans tout individu des traces de la psychologie des foules et de la horde originaire qui en est à la fois le modèle et la source. Ces traces seraient transmises de génération en génération par voie héréditaire et se manifesteraient principalement dans la vie d'âme infantile.

Ce premier volet de la psychologie des foules, Freud le tient comme acquis de son œuvre précédente, *Totem et tabou*, à laquelle il fait beaucoup référence dans *Psychologie des foules et analyse du moi*. Mais c'est aussi parce que dans la vie psychique individuelle l'autre intervient très

fréquemment, « en tant que modèle, soutien et adversaire », que « de ce fait la psychologie individuelle est aussi d'emblée et simultanément une psychologie sociale ». C'est ainsi que le texte lui-même se déploie en deux volets dont Freud veut montrer la complémentarité. La première partie concerne essentiellement l'analyse des incidences sur la psychologie d'un individu, de son appartenance ou de son agrégation à une foule. La seconde partie porte plutôt sur la façon dont un individu s'intègre à une foule et, au-delà, sur la manière dont se forme une foule à partir d'individus préalablement séparés.

Ce que la foule fait au psychisme : Freud, Le Bon et McDougall

Pour analyser l'impact de la foule sur le fonctionnement psychique individuel, Freud s'appuie essentiellement sur les travaux de psychologie sociale de deux auteurs qui sont ses contemporains : Gustave Le Bon (1841-1931) et William McDougall (1871-1938). C'est surtout au premier, médecin de formation, qu'il emprunte largement les thèses développées dans son ouvrage *Psychologie des foules* publié en 1895 et dont on trouvera ici, également, le texte. Les livres de Le Bon ont connu un indubitable retentissement. Il tente de rendre compte de ce qu'il déplore comme une importance croissante des foules qui altère le comportement et la pensée des hommes en faisant surgir une entité nouvelle : une âme de foule qui constitue une menace pour la civilisation, non seulement parce qu'elle est plus puissante que les âmes individuelles, mais parce qu'elle dégrade leur fonctionnement. Freud reprend l'essentiel de ces thèses en soulignant que l'agrégation dans une foule efface une bonne part des acquisitions individuelles et occasionne une régression de plusieurs degrés dans l'échelle de la civilisation. Le sentiment de puissance invincible que confère l'assimilation à une foule, la concession accordée aux instincts, la disparition du sentiment de responsabilité, la contagion mentale rattachée à un phénomène proche de l'hypnose et la suggestibilité accrue sont les ressorts de la dissolution de l'âme individuelle dans l'âme collective.

La référence à Le Bon ne va pas sans poser problème. Non seulement parce que sa pensée et son œuvre procèdent d'une méthode non conventionnelle, mais aussi parce qu'à la même époque d'autres auteurs – Dilthey, Durkheim, Mauss, Simmel, Weber, Dewey – bâtissent la sociologie

comme discipline sur des bases scientifiques plus solides. Freud connaît certains d'entre eux, mais il ne les cite pas ici. Ces sociologues plaident pour une conception plus nuancée des processus en cause dans la formation des groupes humains et des sociétés, ce qui les conduit à repérer dans l'organisation des rapports sociaux une ressource essentielle à l'accroissement des solidarités, au contrôle des irrationalités singulières et à la modération des passions individuelles plutôt qu'un facteur favorisant le déchaînement de comportements de masse. En d'autres termes, ils voient dans le fonctionnement des collectifs une ressource pour le développement de la civilisation.

En dépit de son regard péjoratif sur les foules, Freud, après *Le Bon*, mentionne que, parfois elles peuvent produire le meilleur, à ce point que la moralité de la foule puisse être supérieure à celle des individus isolés et que le phénomène de l'enthousiasme collectif ait rendu possibles les plus grandioses réalisations des foules. Mais il n'étudie pas les conditions en fonction desquelles la foule entraîne la régression de plusieurs degrés dans l'échelle de la civilisation, ou, au contraire, catalyse les géniales créations de l'esprit.

Cette hésitation se retrouve à plusieurs niveaux du texte de Freud. Elle est particulièrement saisissable quand il envisage une typologie des foules : foule organisée et foule inorganisée ; foule artificielle et foule naturelle ; foule durable et foule éphémère. À chaque fois, il laisse de côté ce qui, dans une foule ou une communauté, allant du côté de l'organisation et de la formation des institutions, l'aurait inmanquablement gêné dans sa démonstration et l'aurait obligé à entrer en discussion avec la sociologie *stricto sensu*.

De ces ambiguïtés, il semble tout de même ressortir que la psychologie des foules à laquelle Freud s'intéresse principalement renvoie surtout aux foules inorganisées. Lorsqu'il parle de l'Église catholique et de l'armée – qu'il désigne comme des foules organisées –, la description se réduit à un groupement de frères réunis par l'amour que leur porte également à chacun le Christ ou le général en chef. Il n'entre pas dans l'analyse de ce qui, dans ces « foules », ressortit spécifiquement à l'organisation, à l'institution, aux règles et règlements, à la discipline, aux sanctions et à la répression, aux rapports de domination, au droit (droit canonique, justice militaire) – de sorte que sa notion d'organisation reste incertaine.

Mais c'est incontestablement la foule organisée qui lui sert de modèle pour penser la société tout entière. Au chapitre VIII (« La pulsion grégaire »), Freud reprend pourtant une fois encore les caractéristiques régressives de la foule selon Le Bon et les applique telles quelles à la « constitution morale de la société humaine » : « Combien peu d'originalité et de courage personnel se trouvent en elle, à quel point chaque individu pris isolément est dominé par les attitudes de l'âme des foules, qui se manifestent en tant que singularités raciales, préjugés de classe, opinion publique et autres choses semblables. » N'y aurait-il donc aucune place dans la vision freudienne pour les figures de la résistance, de l'opposition, des luttes et des mouvements sociaux et politiques ?

C'est pourtant à propos de ce que signifie et implique l'organisation d'une foule qu'il se réfère à l'autre auteur cité plus haut : William McDougall. Britannique, chercheur en physiologie et en neurologie, médecin, il a fait une psychanalyse avec Jung. Il a fondé une psychologie sociale qu'il a implantée en Angleterre et aux États-Unis, s'est intéressé à l'eugénisme, a créé un laboratoire de parapsychologie et a défendu la thèse de l'hérédité des caractères acquis et l'idée que les individus sont motivés par des instincts, en particulier l'instinct grégaire, qui, pour l'essentiel, sont inconscients. L'ouvrage de McDougall auquel Freud se réfère dans le chapitre II (« Autres évaluations de la vie psychique collective ») est *The Group Mind* (1920). Freud réfute la thèse de la pulsion grégaire, mais cite précisément ce qui, selon McDougall, caractérise une foule organisée (cinq conditions). Il clôt toutefois ce chapitre sans faire un usage systématique de ces dimensions de l'organisation.

La référence à cet auteur ne va pas, là non plus, sans poser problème, dans la mesure où la pensée de McDougall, indubitablement raciste, même si elle ne l'a pas empêché de faire œuvre aux États-Unis, a été cause d'un accueil plutôt froid à Harvard où il avait été invité par le philosophe William James. Dans *The Group Mind*, on trouve le passage suivant : « Le petit nombre de Nègres d'Amérique, dits éminents – comme Douglass, Bocker, Washington, Dubois –, ont été, je crois, dans tous les cas des mulâtres ou avaient une certaine proportion de sang blanc. Nous pouvons plutôt attribuer l'incapacité de la race nègre à former une nation au manque d'hommes dotés des qualités de grands leaders, même s'ils sont au-dessus du plus bas niveau dans la moyenne des aptitudes. »

En fin de compte, la difficulté de lecture inhérente au texte de Freud est sans doute liée au statut théorique de la foule. En français, ce mot est assez flou, mais, comme le soulignent les traducteurs ([voir p. 123](#)), les termes utilisés par Freud ne le sont pas moins. Or les distinctions entre groupe, collectif, équipe, ethnie, tribu, clan, classe, communauté, société, etc., renvoient à des différences d'organisation interne, de régulation et de reproduction qui peuvent difficilement être annulées.

Il y a dans la position de Freud une distance maintenue par rapport à la sociologie avec laquelle il n'entre pas en discussion. Ce texte reste délibérément du côté de la psychologie.

L'importance du meneur

La seconde partie de ce texte sera, quant à elle, plus rigoureusement située dans le champ de la psychanalyse. Pourquoi Freud a-t-il procédé de cette manière ? Essentiellement sans doute parce qu'il veut montrer ce que la psychanalyse peut apporter à la compréhension du lien social. Mais aussi parce qu'il veut bâtir une théorie sociale psychanalytique à part entière dans la continuité de *Totem et tabou*, quitte à laisser de côté les problèmes que les recherches scientifiques en sociologie posent à la psychanalyse.

Et, de fait, c'est à partir du chapitre V (« Deux foules artificielles »), que Freud étudie le fonctionnement psychique individuel. Dans le prolongement de « Pour introduire le narcissisme » (1914), il pose les jalons d'une théorie approfondie du moi qui aboutira peu de temps après au texte *Le Moi et le Ça*. C'est dans *Psychologie des foules et analyse du moi* que sont analysés dans le détail les rapports entre l'identification, l'idéalisation, l'état amoureux, l'idéal du moi, les conflits entre le moi et l'idéal du moi (dans la névrose, la névrose obsessionnelle, la mélancolie, dans la vie collective aussi bien que familiale), le renoncement à la satisfaction sexuelle de la pulsion et l'ouverture vers la sublimation. C'est dire combien ce texte apporte à la métapsychologie.

Le chaînon intermédiaire entre la première et la seconde partie est la référence au meneur, dont Freud dit que Le Bon autant que McDougall n'ont pas perçu le rôle déterminant, ou l'ont ignoré. Et c'est à partir du lien qui unit l'individu au meneur qu'il peut affirmer que ce sont « les tendances sexuelles inhibées quant au but qui aboutissent à des liens aussi durables unissant les hommes entre eux ». C'est à ce niveau que se récapitule sa

théorie sociale, à savoir que le lien social est bel et bien de nature sexuelle et qu'existe entre la satisfaction sexuelle de la pulsion et l'inhibition quant au but ouvrant sur le lien social une sorte de concurrence.

À partir de cette nouvelle base métapsychologique, Freud revient à la question des foules et soutient l'idée que la vie collective mobilise chez l'individu des aptitudes à « la régression [chapitre VIII : « La pulsion grégaire » et chapitre IX : « La foule et la horde originaire »] à une activité psychique primitive, telle qu'on pourrait justement l'assigner à la horde originaire ». Et il en déduit que « la foule nous apparaît donc comme une reviviscence de la horde originaire ».

Que toute vie communautaire repose sur ces aptitudes régressives et que, de ce fait, elle s'apparente à une foule réactualisant la horde originaire, on peut en douter. Mais que cette possibilité existe, en revanche, est difficilement contestable. C'est la raison pour laquelle ce texte de Freud cause un embarras aux théoriciens de la société, et ceux qui ne peuvent souscrire à sa théorie sociale ne peuvent pas congédier toutes les questions qu'elle pose. Car la tendance régressive est bel et bien présente dans l'âme individuelle. Et elle peut générer des effets sociaux redoutables que Freud analyse dans le détail lorsqu'il revient sur l'hypnose, la suggestibilité et leurs soubassements, à savoir l'identification et l'idéalisation.

Ce texte de Freud, même s'il est de maniement difficile, ne peut pas être ignoré de la théorie sociale ni de la philosophie politique parce qu'il met en lumière des dimensions de l'être humain que ces disciplines se doivent de prendre sérieusement en considération. Les aptitudes régressives qui sont présentes chez tout être humain ordinaire sont probablement aussi une vulnérabilité vis-à-vis de certaines conjonctures sociales et politiques, en particulier le totalitarisme. Il revient de ce fait au théoricien et au penseur de ne pas élaborer des théories fondées sur une conception trop sommaire de l'être humain, c'est-à-dire de tenir compte de l'anthropologie psychanalytique dont *Psychologie des foules et analyse du moi* constitue une pierre importante.

Pour les psychanalystes préoccupés par la pratique de la cure, ce texte ne peut pas être considéré seulement comme un des « écrits sociologiques » de Freud qui pourrait, à ce titre, être tenu pour non indispensable. Car il constitue bel et bien l'un des textes clés sans lesquels la métapsychologie à laquelle se réfère toujours l'écoute analytique serait boiteuse. L'inhibition quant au but ou le renoncement à la satisfaction sexuelle de la pulsion, entre

régression et sublimation, sont, grâce à ce texte, les concepts qui permettent de reconnaître comment la sexualité est impliquée jusque dans les mailles des rapports sociaux.

Christophe DEJOURS¹

¹ Psychiatre, psychanalyste, auteur notamment de *Travail vivant*, Paris, Payot, 2009.

**Psychologie des foules
et analyse du moi
(1921)**

Introduction

L'opposition entre la psychologie individuelle et la psychologie sociale, ou psychologie des foules, qui peut bien à première vue nous paraître très importante, perd beaucoup de son acuité si on l'examine à fond. Certes, la psychologie individuelle a pour objet l'homme isolé et elle cherche à savoir par quelles voies celui-ci tente d'obtenir la satisfaction de ses motions pulsionnelles, mais, ce faisant, elle n'est que rarement – dans certaines conditions exceptionnelles – en mesure de faire abstraction des relations de cet individu avec les autres. Dans la vie psychique de l'individu pris isolément, l'Autre intervient très régulièrement en tant que modèle, soutien et adversaire, et de ce fait la psychologie individuelle est aussi, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale, en ce sens élargi mais parfaitement justifié.

Les rapports de l'individu à ses parents et à ses frères et sœurs, à son objet d'amour, à son professeur et à son médecin, donc toutes les relations qui ont jusqu'à présent fait l'objet privilégié de l'investigation psychanalytique, peuvent revendiquer d'être considérés comme phénomènes sociaux et s'opposent alors à certains autres processus que nous nommons *narcissiques*, dans lesquels la satisfaction pulsionnelle se soustrait à l'influence d'autres personnes ou y renonce. L'opposition entre les actes psychiques sociaux et narcissiques – Bleuler dirait peut-être : *autistiques* – se situe donc exactement à l'intérieur même du domaine de la psychologie individuelle et n'est pas de nature à séparer celle-ci d'une psychologie sociale ou psychologie des foules.

Dans les rapports dont il a été question, aux parents et aux frères et sœurs, à la bien-aimée, à l'ami, au professeur et au médecin, l'individu ne subit jamais que l'influence d'une seule personne ou d'un très petit nombre de personnes dont chacune a acquis pour lui une importance énorme. Or on

s'est habitué, quand on parle de psychologie sociale ou de psychologie des foules, à faire abstraction de ces relations et à isoler, comme objet de la recherche, l'influence exercée simultanément sur l'individu par un grand nombre de personnes avec lesquelles il est lié de quelque manière, alors que, par ailleurs, elles peuvent bien à maints égards lui être étrangères. La psychologie des foules traite donc de l'homme isolé, en tant que membre d'une lignée, d'un peuple, d'une caste, d'une classe, d'une institution, ou en tant que partie d'un agrégat humain qui s'organise en foule pour un temps donné, dans un but déterminé. L'ensemble des relations naturelles ainsi rompu, on ne fut pas loin de considérer les phénomènes qui apparaissent dans ces conditions particulières, comme des expressions d'une pulsion particulière, irréductible à une analyse poussée, la pulsion sociale – *herd instinct, group mind*¹ –, qui dans d'autres situations ne se manifeste pas. Mais pourtant – qu'il nous soit permis de soulever cette objection – il nous en coûte d'accorder au facteur nombre une importance telle qu'il lui serait possible d'éveiller à lui seul dans la vie psychique de l'homme une pulsion nouvelle et ordinairement non activée. Nos supputations sont, de ce fait, orientées vers deux autres possibilités : que la pulsion sociale puisse être non originaire et non décomposable, et que les débuts de sa formation puissent être trouvés dans un cercle plus étroit, comme par exemple celui de la famille.

La psychologie des foules, bien qu'elle en soit encore à ses débuts, englobe une infinité de problèmes particuliers qui échappent encore à notre vue, et confronte l'investigateur à des tâches innombrables qui ne sont, à l'heure actuelle, même pas différenciées. Le simple regroupement des divers modes de formation en foule et la description des phénomènes psychiques qui s'y expriment requièrent une grande dépense dans le domaine de l'observation et de l'exposition, et ont déjà donné naissance à une riche littérature. Qui comparera la minceur de cet opuscule à l'ampleur de la psychologie des foules n'aura pas tort de supposer dès l'abord que ne sont traités ici qu'un petit nombre de points de l'ensemble de la matière. D'ailleurs, il n'y aura en réalité que quelques questions auxquelles la recherche en profondeur, propre à la psychanalyse, portera un intérêt particulier.

¹. En anglais dans le texte : instinct grégaire, esprit de groupe. (N.d.T.)

Chapitre premier

La peinture de l'âme des foules

par Le Bon

Plutôt que de partir d'une définition, il vaut mieux, semble-t-il, commencer par se reporter au monde des phénomènes et en tirer quelques faits particulièrement frappants et caractéristiques, qui pourront être le point de départ de notre investigation. Nous parvenons à l'un et à l'autre en citant un extrait du livre, devenu justement célèbre, de Le Bon, *Psychologie des foules*¹.

Comprenons bien une fois encore quel est l'état de la question : si la psychologie, qui s'attache aux dispositions, motions pulsionnelles, mobiles, desseins d'un homme isolé, jusque dans ses actions et ses relations à ses proches, avait résolu la totalité de ses problèmes et percé à jour cet ensemble de connexions, elle verrait soudain surgir devant elle un nouveau problème non résolu. Il lui faudrait expliquer ce fait surprenant que cet individu, devenu pour elle compréhensible, sent, pense et agit, sous l'effet d'une condition déterminée, d'une manière toute différente de ce qu'on attendait de lui, et cette condition c'est l'entrée dans les rangs d'une multitude d'hommes, qui a acquis la qualité d'une « foule psychologique ». Qu'est-ce donc qu'une « foule », d'où tire-t-elle sa capacité d'influencer de façon déterminante la vie psychique de l'individu pris isolément, et en quoi consiste la modification psychique qu'elle impose à cet individu ?

Répondre à ces trois questions est la tâche d'une psychologie des foules théorique. La meilleure manière d'attaquer cette tâche est manifestement de partir de la troisième question. C'est l'observation de la réaction individuelle modifiée, qui fournit à la psychologie des foules sa matière ;

tout essai d'explication ne doit-il pas être précédé d'une description de ce qui est à expliquer ?

Je laisse ici la parole à Le Bon. Il dit ([voir infra](#)²) : « Le fait le plus frappant présenté par une foule psychologique est le suivant : quels que soient les individus qui la composent, quelque semblables ou dissemblables que puissent être leur genre de vie, leurs occupations, leur caractère ou leur intelligence, le seul fait qu'ils sont transformés en foule les dote d'une sorte d'âme collective. Cette âme les fait sentir, penser et agir d'une façon tout à fait différente de celle dont sentirait, penserait et agirait chacun d'eux isolément. Certaines idées, certains sentiments ne surgissent ou ne se transforment en actes que chez les individus en foule. La foule psychologique est un être provisoire, composé d'éléments hétérogènes pour un instant soudés, absolument comme les cellules d'un corps vivant forment par leur réunion un être nouveau manifestant des caractères fort différents de ceux que chacune de ces cellules possède. »

Prenant la liberté d'interrompre l'exposé de Le Bon par nos gloses, nous placerons ici cette remarque : si dans la foule les individus liés entre eux constituent une unité, il doit bien y avoir quelque chose qui les relie les uns aux autres, et ce lien pourrait être justement ce qui est caractéristique de la foule. Mais Le Bon ne répond pas à cette question, il admet la modification de l'individu dans la foule et la décrit en des termes qui s'harmonisent bien avec les hypothèses fondamentales de notre psychologie des profondeurs.

« [On constate](#) aisément combien l'individu en foule diffère de l'individu isolé ; mais d'une pareille différence les causes sont moins faciles à découvrir. »

Pour arriver à les entrevoir, il faut se rappeler d'abord cette observation de la psychologie moderne : que ce n'est pas seulement dans la vie organique, mais encore dans le fonctionnement de l'intelligence que les phénomènes inconscients jouent un rôle prépondérant. La vie consciente de l'esprit ne représente qu'une très faible part auprès de sa vie inconsciente. L'analyste le plus subtil, l'observateur le plus pénétrant, n'arrive à découvrir qu'un bien petit nombre des mobiles inconscients qui le mènent³. Nos actes conscients dérivent d'un substratum inconscient formé surtout d'influences héréditaires. Ce substratum renferme les innombrables résidus ancestraux qui constituent l'âme de la race. Derrière les causes avouées de nos actes, il y a sans doute les causes secrètes que nous n'avouons pas, mais

derrière ces causes secrètes il y en a de beaucoup plus secrètes encore, puisque nous-mêmes les ignorons⁴. La plupart de nos actions journalières sont l'effet de mobiles cachés qui nous échappent. »

Dans la foule, pense Le Bon, les acquisitions individuelles s'effacent et par là disparaît leur particularité. L'inconscient propre à la race ressort, l'hétérogène se noie dans l'homogène. Nous dirions que la superstructure psychique qui s'est développée si diversement chez les individus a été abattue, privée de ses forces, et le fondement inconscient, identique chez tous, mis à nu (rendu opérant).

De cette façon naît le caractère moyen des individus en foule. Mais Le Bon trouve qu'ils présentent également de nouvelles propriétés qu'ils ne possédaient pas auparavant, et il en cherche la raison dans trois facteurs différents.

« [La première](#) est que l'individu en foule acquiert par le seul fait du nombre, un sentiment de puissance invincible lui permettant de céder à des instincts, que, seul, il eût forcément réfrénés. Il y cédera d'autant plus volontiers que, la foule étant anonyme, et par conséquent irresponsable, le sentiment de la responsabilité, qui retient toujours les individus, disparaît entièrement. »

De notre point de vue, nous n'aurions pas besoin d'attacher tant d'importance à l'apparition de nouvelles propriétés. Il nous suffirait de dire que l'individu se trouve, dans la foule, mis dans des conditions qui lui permettent de se débarrasser des refoulements de ses motions pulsionnelles inconscientes. Les propriétés apparemment nouvelles qu'il présente alors sont justement les manifestations de cet inconscient, dans lequel assurément tout le mal de l'âme humaine est contenu de façon constitutive ; la disparition, dans ces conditions, de la conscience morale ou du sentiment de responsabilité n'offre aucune difficulté à notre entendement. Nous avons depuis longtemps affirmé que le noyau de cette soi-disant conscience est fait d'« angoisse sociale⁵ ».

« [Une seconde cause](#), la contagion mentale, intervient également pour déterminer chez les foules la manifestation de caractères spéciaux et en même temps leur orientation. La contagion est un phénomène aisé à constater, mais non expliqué encore, et qu'il faut rattacher aux phénomènes d'ordre hypnotique que nous étudierons dans un instant. Chez une foule, tout sentiment, tout acte est contagieux, et contagieux à ce point que l'individu sacrifie très facilement son intérêt personnel à l'intérêt collectif.

C'est là une aptitude contraire à sa nature, et dont l'homme ne devient guère capable que lorsqu'il fait partie d'une foule. »

C'est sur cette dernière assertion que nous fonderons ultérieurement une importante hypothèse.

« [Une troisième cause](#), et de beaucoup la plus importante, détermine dans les individus en foule des caractères spéciaux parfois fort opposés à ceux de l'individu isolé. Je veux parler de la suggestibilité, dont la contagion mentionnée plus haut n'est d'ailleurs qu'un effet.

Pour comprendre ce phénomène, il faut avoir présentes à l'esprit certaines découvertes récentes de la physiologie. Nous savons aujourd'hui qu'un individu peut être placé dans un état tel, qu'ayant perdu sa personnalité consciente, il obéisse à toutes les suggestions de l'opérateur qui la lui a fait perdre, et commette les actes les plus contraires à son caractère et à ses habitudes. Or des observations attentives paraissent prouver que l'individu plongé depuis quelque temps au sein d'une foule agissante tombe bientôt – par suite des effluves qui s'en dégagent, ou pour toute autre cause ignorée – dans un état particulier, se rapprochant beaucoup de l'état de fascination de l'hypnotisé entre les mains de son hypnotiseur[...] La personnalité consciente est évanouie, la volonté et le discernement abolis. Sentiments et pensées sont alors orientés dans le sens déterminé par l'hypnotiseur.

Tel est à peu près l'état de l'individu faisant partie d'une foule. Il n'est plus conscient de ses actes. Chez lui, comme chez l'hypnotisé, tandis que certaines facultés sont détruites, d'autres peuvent être amenées à un état d'exaltation extrême. L'influence d'une suggestion le lancera avec une irrésistible impétuosité vers l'accomplissement de certains actes. Impétuosité plus irrésistible encore dans les foules que chez le sujet hypnotisé, car la suggestion, étant la même pour tous les individus, s'exagère en devenant réciproque. »

« [Donc](#), évanouissement de la personnalité consciente, prédominance de la personnalité inconsciente, orientation par voie de suggestion et de contagion des sentiments et des idées dans un même sens, tendance à transformer immédiatement en actes les idées suggérées, tels sont les principaux caractères de l'individu en foule. Il n'est plus lui-même, mais un automate que sa volonté est devenue impuissante à guider. »

J'ai fait cette citation aussi longue pour confirmer que Le Bon définit l'état de l'individu dans la foule comme étant véritablement hypnotique, et

ne se contente pas, par exemple, de le comparer à un tel état. Nous n'avons ici nul dessein de contredire, nous voulons seulement faire ressortir que les deux dernières causes de la modification de l'individu dans la foule, la contagion et la suggestibilité accrue, ne sont manifestement pas de même nature, étant donné que la contagion doit bien aussi être considérée comme expression de la suggestibilité. Les effets de ces deux facteurs ne nous semblent pas non plus nettement distingués dans le texte de Le Bon. Nous donnons peut-être la meilleure interprétation de ses propos si nous rattachons la contagion à l'action que les membres de la foule, pris isolément, exercent les uns sur les autres, tandis que les manifestations de suggestion dans la foule, assimilées aux phénomènes de l'influence hypnotique, renvoient à une autre source. Mais laquelle ? Nous ne pouvons ressentir que comme une notable lacune le fait que l'une des pièces maîtresses de cette assimilation, à savoir la personne qui, pour la foule, remplace l'hypnotiseur, n'est pas mentionnée dans l'exposé de Le Bon. Il distingue toutefois de cette influence fascinante laissée dans l'ombre, l'action contagieuse que les individus exercent les uns sur les autres, par laquelle la suggestion première se trouve renforcée.

Voici encore un point de vue important pour l'examen de l'individu en foule : « [Par le fait](#) seul qu'il fait partie d'une foule, l'homme descend donc plusieurs degrés sur l'échelle de la civilisation. Isolé, c'était peut-être un individu cultivé, en foule c'est un instinctif, par conséquent un barbare⁶. Il a la spontanéité, la violence, la férocité, et aussi les enthousiasmes et les héroïsmes des êtres primitifs. » Il s'étend encore tout particulièrement sur la baisse du rendement intellectuel qui affecte l'individu absorbé par la foule⁷.

Quittons maintenant l'homme isolé et tournons-nous vers la description de l'âme des foules telle que Le Bon l'esquisse. Il n'y a là pas un seul trait dont la reconnaissance des origines et la classification présenteraient des difficultés pour le psychanalyste. Le Bon nous indique lui-même la voie en montrant la similitude qui existe avec la vie psychique des primitifs⁸ et des [enfants](#).

La foule est impulsive, mobile, irritable. Elle est conduite presque exclusivement par l'inconscient⁹. Les impulsions auxquelles la foule obéit peuvent selon les circonstances être généreuses ou cruelles, héroïques ou pusillanimes, mais en tout cas elles sont si impérieuses que l'intérêt personnel et même l'intérêt de la conservation¹⁰ s'effacera [devant elles](#). Rien chez elle n'est prémédité. Même si elle veut les choses avec frénésie, ce

n'est toutefois pas pour longtemps, elle est incapable de volonté durable. Elle ne supporte aucun délai entre son désir et la réalisation de ce qu'elle désire. Elle a un sentiment de toute-puissance, pour l'individu dans la foule la notion d'impossible disparaît¹¹.

La foule est extraordinairement suggestible et crédule, elle est dépourvue d'esprit critique, l'in vraisemblable n'existe pas pour elle. Elle pense par images qui s'évoquent les unes les autres par association, telles qu'elles surviennent chez l'homme isolé lorsqu'il donne libre cours à son imagination, et dont aucune instance rationnelle ne mesure la conformité à la réalité. Les sentiments de la foule sont toujours très simples et très exagérés. La foule ne connaît donc ni doute ni incertitude¹².

Elle va tout de suite aux extrêmes, le soupçon énoncé se transforme aussitôt chez elle en évidence indiscutable, un commencement d'antipathie devient [une haine féroce](#)¹³.

Déjà portée à tous les extrêmes, la foule n'est également stimulée que par des excitations excessives. Qui veut agir sur elle n'a nul besoin de mesurer la logique de ses arguments, il lui faut broser les tableaux les plus vigoureux, exagérer et toujours répéter la même chose.

Ne gardant aucun doute sur la vérité et l'erreur et possédant de ce fait la notion claire de sa grande force, la foule est aussi intolérante que pleine de foi en l'autorité. Elle respecte la force et ne se laisse que médiocrement influencer par la bonté qui ne représente pour elle qu'une sorte de faiblesse. Ce qu'elle exige de ses héros, c'est de la force et même de la brutalité. Elle veut être dominée et opprimée, et craindre son maître. En fait foncièrement conservatrice, elle a une profonde horreur de toutes nouveautés et de tous les progrès, et un respect sans borne de [la tradition](#).

Pour juger équitablement de la moralité des foules, on doit prendre en considération le fait que, dans un rassemblement d'individus en foule, toutes les inhibitions individuelles tombent et que tous les instincts cruels, brutaux, destructeurs, résidus des âges primitifs dormant en chacun d'eux, sont réveillés, rendant possible la libre satisfaction des pulsions. Mais les foules sont également capables, sous l'influence de la suggestion, de grands accès de renoncement, de désintéressement, de dévouement à un idéal. Alors que chez l'individu isolé l'intérêt personnel est le mobile à peu près exclusif, c'est très rarement lui qui prédomine chez les foules. On peut parler d'une moralisation de l'individu par [la foule](#). Alors que l'activité intellectuelle de la foule se situe toujours très au-dessous de celle de

l'homme isolé, son comportement éthique peut tout aussi bien s'élever très au-dessus de ce niveau que descendre très au-dessous.

Quelques autres traits caractéristiques dégagés par Le Bon jettent une vive lumière sur la légitimité d'une identification de l'âme des foules à l'âme des primitifs. Chez les foules, les idées les plus opposées peuvent coexister et s'accorder entre elles sans qu'un conflit résultât de leur contradiction logique. Or il en va de même dans la vie psychique inconsciente des hommes isolés, des enfants et des névrosés, comme la psychanalyse l'a prouvé depuis longtemps¹⁴.

De plus, la foule est soumise à la puissance véritablement magique de mots qui peuvent provoquer dans l'âme des foules les plus formidables tempêtes et aussi les calmer. « [La raison](#) et les arguments ne sauraient lutter contre certains mots et certaines formules. On les prononce avec recueillement devant les foules ; et, tout aussitôt, les visages deviennent respectueux et les fronts s'inclinent. Beaucoup les considèrent comme des forces de la nature, des puissances surnaturelles. » Il suffit ici de rappeler le tabou des noms chez les primitifs, les forces magiques qui s'attachent pour eux aux noms et aux mots¹⁵.

Et pour finir : les foules n'ont jamais connu la soif de la vérité. Elles réclament des illusions auxquelles elles ne peuvent renoncer. Chez elles, l'irréalité a toujours le pas sur la réalité, l'irréel les influence presque aussi fortement que le réel. Elles ont une visible tendance à ne faire aucune différence entre [les deux](#).

Cette prédominance de la vie fantasmagique et de l'illusion soutenue par le désir inaccompli, nous avons montré qu'elle est déterminante dans la psychologie des névroses. Nous avons trouvé que ce qui compte pour les névrosés, ce n'est pas la réalité objective commune, mais la réalité psychique. Un symptôme hystérique se fonde sur un fantasme et non sur la répétition d'une expérience réellement vécue, une conscience obsessionnelle de culpabilité sur l'existence d'un mauvais dessein qui n'est jamais arrivé à exécution. Et même, comme dans le rêve et dans l'hypnose, dans l'activité psychique des foules, l'épreuve de réalité disparaît face à l'intensité des motions de désir investies affectivement.

Ce que Le Bon dit [des meneurs](#)¹⁶ des foules est moins exhaustif et ne laisse pas aussi clairement entrevoir les lois en cause. Selon lui, dès qu'un certain nombre d'êtres vivants sont réunis, qu'il s'agisse d'un troupeau d'animaux ou d'une foule d'hommes, ils se placent d'instinct sous l'autorité

d'un chef (*Oberhaupt*). La foule est un troupeau docile qui ne saurait jamais vivre sans maître (*Herr*). Elle a une telle soif d'obéissance qu'elle se soumet à quiconque se désigne comme son maître.

Si les besoins de la foule vont au-devant du meneur, il faut cependant qu'il y réponde par ses qualités personnelles. Il faut qu'il soit lui-même fasciné par une foi puissante (en une idée) pour éveiller la foi dans la foule, il faut qu'il possède une volonté puissante et impérieuse qu'accepte de lui la foule sans volonté. Le Bon parle ensuite des différentes sortes de meneurs et des moyens par lesquels ils agissent sur la foule. Au total, il fait dépendre l'importance des meneurs des idées qui les ont eux-mêmes fascinés.

À ces idées, de même qu'aux meneurs, il attribue en outre une puissance mystérieuse et irrésistible qu'il nomme « prestige ». [Le prestige](#) est une sorte de domination qu'exerce sur nous un individu, une œuvre ou une idée. Cette domination paralyse toutes nos facultés critiques et remplit notre âme d'étonnement et de respect. Elle pourrait provoquer un sentiment du même ordre que celui de la fascination de l'hypnose.

Il différencie le prestige acquis ou artificiel du prestige personnel. Le premier est conféré aux personnes par le nom, la richesse, la réputation, aux opinions, œuvres d'art et autres par la tradition. Comme dans tous les cas il remonte au passé, il contribuera peu à faire comprendre cette mystérieuse influence. Le prestige personnel ne s'attache qu'à quelques personnes qui, par lui justement, deviennent des meneurs, et il fait que tout leur obéit comme sous l'effet d'un charme magnétique. Et pourtant tout [prestige](#) est dépendant du succès et disparaît avec les succès.

On n'a pas l'impression que chez Le Bon le rôle des meneurs et l'accent mis sur le prestige aient été exactement accordés avec sa peinture de l'âme des foules, si brillamment présentée.

¹. Traduit [en allemand] par le Dr Rudolf Eisler, 2^e édition, 1912. [On trouvera ce texte en annexe. (N.d.É.)]

². La première édition de *Psychologie des foules* est de 1895. Nous donnons ici le texte original de Le Bon. Nous citerons, le cas échéant, les écarts entre ce texte et celui de la traduction citée par Freud. Pour les emprunts que Freud n'a pas présentés comme des citations, nous avons repris, là aussi, la terminologie, voire le texte original de Le Bon. (N.d.T.)

³. La traduction allemande de cette phrase de Le Bon comporte quelques écarts : *analyste* est traduit par *Analyse, observateur* par *Beobachtung* (observation), et *mobiles inconscients* est devenu *bewusster* (conscients) *Motive*, ce qui est sûrement une coquille. (N.d.T.)

⁴. Cette phrase, traduite en allemand par Eisler, et retrouvée dans l'édition de 1906 de *Psychologie des foules*, a été modifiée par Le Bon dans des éditions ultérieures, par exemple celle de 1916, où elle est beaucoup plus courte : « Derrière les causes avouées de nos actes, se trouvent des causes secrètes ignorées de nous. » (N.d.T.)

⁵. Une certaine différence entre la conception de Le Bon et la nôtre résulte de ce que son concept d'inconscient ne coïncide pas totalement avec celui adopté par la psychanalyse. L'inconscient de Le Bon inclut avant tout les caractères les plus profonds de l'âme de la race, laquelle à vrai dire n'entre pas en ligne de compte pour la psychanalyse individuelle. Nous ne nions certes pas que le noyau du moi (le ça, comme je l'ai nommé plus tard) auquel appartient l'« héritage archaïque » de l'âme humaine, soit inconscient, mais nous distinguons en dehors de lui le « refoulé inconscient » qui est issu d'une partie de cet héritage. Le concept de refoulé manque chez Le Bon.

⁶. La traduction allemande retourne la proposition : « ... dans la foule c'est un barbare, c'est-à-dire un être instinctif », *Triebwesen*. (N.d.T.)

7. Cf. le distique schillérien : *Jeder, sieht man ihn einzeln, ist leidlich klug und verständig ; Sind sie in corpore, gleich wird euch ein Dummkopf daraus.* (Tout homme, pour peu qu'on le considère isolément, est plus ou moins intelligent et raisonnable ; Sont-ils *in corpore*, il vous en ressort un seul imbécile.)

8. Dans le texte de Le Bon : le « sauvage ». (N.d.T.)

9. Inconscient est utilisé par Le Bon exactement dans le sens descriptif où il ne signifie pas uniquement le « refoulé ».

10. En allemand : *Selbsterhaltung* ; chez Le Bon : *conservation*. (N.d.T.)

11. Voir *Totem et tabou*, chapitre III. « Animisme, magie et toute-puissance des pensées ».

12. Quand nous interprétons les rêves auxquels nous devons justement notre meilleure connaissance de la vie psychique inconsciente, nous suivons la règle technique qui consiste à faire abstraction du doute et de l'incertitude apparaissant dans le récit du rêve et à traiter chaque élément du rêve manifeste comme ayant un égal degré de certitude. Nous faisons dériver doute et incertitude des effets de la censure à laquelle est soumis le travail du rêve et nous admettons que les pensées primaires du rêve ignorent le doute et l'incertitude en tant qu'opération critique. En tant que contenu, ils peuvent naturellement apparaître, comme n'importe quoi d'autre, dans les restes diurnes qui conduisent au rêve (voir *Traumdeutung [Interprétation du rêve]*, 7^e édition, 1922, p. 386).

13. La même intensification de toutes les motions affectives jusqu'à l'extrême et à la démesure appartient également à l'affectivité de l'enfant et se retrouve dans la vie du rêve où, grâce à l'isolation de chaque motion affective prédominant dans l'inconscient, une légère contrariété de la journée s'exprime en désir de mort à l'encontre de la personne responsable, ou bien l'ombre d'une tentation se transforme en incitation à un acte criminel représenté dans le rêve. Ce fait a inspiré au Dr Hanns Sachs cette jolie remarque : « Ce que le rêve nous a révélé de ses relations au présent (réalité), nous voulons ensuite le rechercher aussi dans la conscience et nous ne devons pas nous étonner de retrouver le monstre que nous avons vu sous le verre grossissant de l'analyse, sous forme d'infusoire » (voir *Traumdeutung*, 7^e édition, 1922, p. 457).

14. Chez le petit enfant coexistent pendant longtemps, par exemple, des attitudes affectives ambivalentes à l'égard de personnes qui lui sont le plus proches, sans que l'une d'elles perturbe l'autre dans son expression. Si cela aboutit finalement à un conflit entre les deux, celui-ci se règle par le fait que l'enfant change d'objet, déplace l'une de ses motions ambivalentes sur un objet substitutif. L'histoire du développement d'une névrose chez l'adulte peut, elle aussi, nous apprendre qu'une motion réprimée persiste souvent pendant longtemps dans les fantasmes inconscients ou même conscients, dont naturellement le contenu va directement à l'encontre d'une tendance dominante, sans qu'il résulte de cette opposition une offensive du moi contre ce qu'il a rejeté. Le fantasme est toléré pendant un assez long temps jusqu'à ce qu'un jour, habituellement à la suite d'un accroissement de son investissement affectif, le conflit s'installe soudain, avec toutes ses conséquences, entre lui et le moi.

Dans le cours du développement qui va de l'enfant à l'adulte mature, il se produit de toute façon une *intégration* sans cesse croissante de la personnalité, une synthèse des motions pulsionnelles et des tendances orientées vers un but, isolées, ayant grandi en elle indépendamment les unes des autres. Le processus analogue dans le domaine de la vie sexuelle nous est depuis longtemps connu, comme synthèse de toutes les pulsions sexuelles aboutissant à l'organisation génitale définitive. (*Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905). Que l'unification du moi puisse d'ailleurs connaître les mêmes perturbations que celles de la libido, divers exemples très connus le montrent, comme, entre autres, dans les sciences de la nature, celui des chercheurs qui ont gardé leur foi en la Bible. [*Ajouté en 1923 :*] Les différentes possibilités d'une dissociation ultérieure du moi constituent un chapitre particulier de la psychopathologie.

15. Voir *Totem et tabou*.

16. Le Bon écrit « meneur », que Eisler traduit par *Führer*. Nous reprenons le terme utilisé par Le Bon. (N.d.T.)

Chapitre II

Autres évaluations de la vie psychique collective

Nous nous sommes servi, comme introduction, de l'exposé de Le Bon tant il coïncide avec notre propre psychologie en mettant l'accent sur la vie psychique inconsciente. Il nous faut néanmoins ajouter qu'à vrai dire aucune des assertions de cet auteur n'apporte quelque chose de nouveau. Tout ce qu'il dit de négatif et de péjoratif sur les manifestations de l'âme des foules a déjà été dit avant lui par d'autres, aussi catégoriquement et aussi agressivement, et se trouve répété¹ dans les mêmes termes depuis les premiers temps de la littérature par les penseurs, les hommes d'État et les poètes. Les deux propositions renfermant les points de vue les plus importants de Le Bon, celle de l'inhibition collective de l'activité intellectuelle et celle de l'exaltation de l'affectivité dans la foule, avaient été peu avant formulées par Sighele². Au fond il ne reste de propre à Le Bon que les deux points de vue de l'inconscient et de l'analogie avec la vie psychique des primitifs, encore ceux-ci ont-ils, naturellement, été souvent abordés avant lui.

Mais il y a plus, la description et l'appréciation de l'âme des foules, telles que Le Bon et les autres les donnent, n'ont pas non plus échappé à toute contestation. Nul doute que tous les phénomènes de l'âme des foules précédemment décrits n'aient été observés avec exactitude, mais il est également possible de déceler d'autres manifestations de la formation en foule, aux effets exactement contraires, dont on est alors forcé de déduire une appréciation bien plus favorable de l'âme des foules.

Le Bon lui-même était prêt à admettre que dans certaines circonstances la moralité de la foule peut être supérieure à celle des individus isolés qui la composent et que seuls les ensembles sont capables à un haut degré de désintéressement et de dévouement.

« [L'intérêt personnel](#) est rarement un mobile puissant chez les foules, alors qu'il constitue le mobile à peu près exclusif de l'individu isolé. »

D'autres font valoir que de toute façon c'est d'abord la société qui prescrit à l'individu isolé les normes de la morale, alors qu'en règle générale cet individu isolé reste comme en retrait par rapport à ces hautes exigences. Ou que, dans des circonstances exceptionnelles, apparaît dans une collectivité le phénomène de l'enthousiasme qui a rendu possibles les plus grandioses réalisations des foules.

En matière de réalisation intellectuelle, il n'en demeure pas moins que les grandes décisions de la pensée au travail, les découvertes et solutions de problèmes, lourdes de conséquences, ne sont possibles qu'à l'individu isolé qui travaille dans la solitude. Mais l'âme de la foule est également capable de géniales créations de l'esprit, telles qu'en apportent la preuve d'abord la langue elle-même, ensuite le chant populaire, le folklore et autres. En outre, on ne saura jamais ce que le penseur ou le poète isolés doivent aux incitations de la foule dans laquelle ils vivent ni s'ils font plus qu'achever un travail psychique auquel d'autres ont simultanément collaboré.

En présence de ces contradictions absolues, il semble bien que le travail de la psychologie des foules ne puisse mener strictement à rien. Pourtant il est facile de trouver une issue plus prometteuse. On a vraisemblablement réuni sous le terme de « foule » des formations très différentes qui ont besoin d'être distinguées. Les données de Sighele, Le Bon et autres se rapportent aux foules du genre éphémère, qui naissent brusquement de l'agglomération d'individus disparates sous l'effet d'un intérêt passager. Il est indéniable que les caractères des foules révolutionnaires, en particulier de la grande Révolution française, ont influencé leurs peintures. Les assertions contraires proviennent d'une appréciation portant sur ces foules ou groupements sociaux stables dans lesquels les hommes passent leur vie et qui prennent corps dans les institutions de la société. Les foules du premier genre sont en quelque sorte superposées à ces dernières comme les vagues courtes mais hautes le sont aux longues houles de la mer.

William McDougall qui, dans son livre *The Group Mind*³, part de la contradiction que nous venons précisément de mentionner trouve la solution

de celle-ci dans le facteur organisation. Dans le cas le plus simple, dit-il, la foule (*group*) ne possède aucune organisation ou bien en possède une méritant à peine ce nom. Il appelle une telle foule agrégat (*crowd*). Il concède cependant qu'un agrégat humain ne se rassemble pas facilement sans que se forment en lui les prémisses d'une organisation et que c'est justement dans ces foules simples que bien des phénomènes fondamentaux de la psychologie collective sont particulièrement faciles à reconnaître (p. 22). La condition nécessaire pour que, avec les membres d'un agrégat humain portés par hasard à se rassembler, se constitue quelque chose comme une foule au sens psychologique, c'est que ces individus isolés aient quelque chose en commun, un intérêt commun pour un objet, une même orientation de leurs sentiments dans une certaine situation et (j'ajouterais : par conséquent) une certaine dose d'aptitude à s'influencer mutuellement (*Some degree of reciprocal influence between the members of the group*^{4*}) (p. 23). Plus ces éléments communs (*this mental homogeneity*^{*}) sont forts, plus une foule psychologique se constitue aisément à partir des individus isolés et plus les manifestations d'une « âme des foules » s'expriment de façon frappante.

Le phénomène le plus curieux et en même temps le plus important de la formation en foule est bien l'exaltation de l'affectivité suscitée en chaque individu isolé (*exaltation or intensification of emotion*^{*}) (p. 24). On peut dire, pense McDougall, qu'il n'est guère d'autres conditions dans lesquelles les affects des hommes croissent jusqu'à atteindre une telle hauteur, comme cela peut se produire dans une foule, et cela est certes une grande jouissance pour les participants que de s'abandonner ainsi sans retenue à leurs passions et alors de se fondre dans la foule, de perdre le sentiment de leurs limites individuelles. Ce fait que les individus soient emportés dans un même élan, McDougall l'explique par ce qu'il appelle « *principle of direct induction of emotion by way of the primitive sympathetic response*⁵ » (p. 25), c'est-à-dire par la contagion des sentiments que nous connaissons déjà. Le fait est que les signes perçus d'un état affectif sont de nature à susciter automatiquement le même affect chez celui qui perçoit. Cette compulsion automatique est d'autant plus forte que le nombre de personnes chez lesquelles se remarque simultanément cet affect est plus grand. Alors le sens critique de l'individu isolé est suspendu et celui-ci s'abandonne au même affect. Mais, ce faisant, il accroît l'excitation de ceux-là mêmes qui

ont agi sur lui, et ainsi la charge affective des individus isolés s'intensifie par induction réciproque. Il est évident que là se manifeste quelque chose comme une compulsion à égaler les autres, à rester en harmonie avec le grand nombre. Plus les motions affectives sont grossières et simples, plus elles ont de chances de se propager de cette façon dans une foule (p. 39).

Ce mécanisme de l'intensification des affects se trouve encore favorisé par quelques autres influences émanant de la foule. La foule produit sur l'individu isolé une impression de puissance illimitée et de danger invincible. Elle a pris pour un instant la place de l'ensemble de la société humaine, qui est porteuse de l'autorité, dont on a redouté les punitions, et pour l'amour de qui on s'est soumis à tant d'inhibitions. Il est manifestement dangereux de se mettre en contradiction avec elle, et l'on est en sécurité lorsque l'on suit l'exemple qui s'offre partout à la ronde, donc éventuellement même lorsqu'on « hurle avec les loups ». Dans l'obéissance à la nouvelle autorité, on a le droit d'interrompre l'activité de sa « conscience » antérieure en cédant aux appâts du gain de plaisir auquel on parvient à coup sûr en supprimant ses inhibitions. Il n'est donc au total pas si étrange de voir l'individu isolé faire ou approuver dans la foule des choses dont il se détournerait dans ses conditions de vie habituelles, et nous pouvons même nourrir l'espoir de lever de cette manière une partie de l'obscurité que l'on a coutume de couvrir du terme énigmatique de « suggestion ».

La proposition selon laquelle il y aurait, dans la foule, inhibition intellectuelle collective n'est pas non plus contredite par McDougall. (p. 41) Ce sont, dit-il, les intelligences moindres qui rabaissent à leur niveau les plus grandes. Ces dernières sont inhibées dans leur activité parce que l'intensification de l'affectivité crée des conditions totalement défavorables à un travail correct de l'esprit, de plus parce que les individus isolés sont intimidés par la foule et que leur réflexion n'est pas libre, et enfin parce que chez chaque individu isolé la conscience de la responsabilité de ce qu'il fait se trouve diminuée.

Le jugement d'ensemble sur l'activité psychique d'une foule simple, « inorganisée », n'est pas plus bienveillant chez McDougall que chez Le Bon. Une telle foule est (p. 45) à un degré extrême excitable, impulsive, passionnée, versatile, inconséquente, irrésolue et, ainsi, prête aux extrêmes dans ses actes, accessible seulement aux passions plutôt grossières et aux sentiments plutôt simples, extraordinairement suggestible, légère dans ses

raisonnements, violente dans ses jugements, réceptive uniquement aux conclusions et aux arguments les plus simples et les plus défectueux, facile à mener et à ébranler, sans conscience de soi, sans respect de soi ni sentiment de responsabilité, mais prête à se laisser entraîner par la conscience de sa force à tous les forfaits que nous ne pouvons attendre que d'une puissance absolue et irresponsable. Elle se comporte plutôt comme un enfant mal élevé ou comme un sauvage livré sans contrôle à ses passions dans une situation qui lui est étrangère ; dans les cas les plus graves sa conduite est celle d'une bande, plutôt de bêtes sauvages que d'êtres humains.

Comme McDougall oppose le comportement des foules hautement organisées à celui que nous venons de décrire, nous sommes particulièrement impatients d'apprendre en quoi cette organisation consiste, et de quels éléments elle se constitue. L'auteur énumère cinq de ces « *principal conditions*^{4*} », nécessaires pour que s'élève à un niveau supérieur la vie psychique de la foule.

La première condition fondamentale est un certain degré de continuité dans la composition de la foule. Cette continuité peut être matérielle ou formelle ; matérielle, quand les mêmes personnes demeurent en foule un temps assez long ; formelle, quand à l'intérieur de la foule s'instaurent des positions déterminées assignées à des personnes qui se relaient.

La deuxième est que se soit formée en chaque individu de la foule une représentation déterminée de la nature, de la fonction, des réalisations et des exigences de la foule, de sorte qu'il en résulte pour lui un rapport affectif à l'ensemble de la foule.

La troisième est que la foule soit mise en rapport avec d'autres formations de foules semblables à elle, mais pourtant s'écartant d'elle sur plusieurs points, et que, par exemple, elle rivalise avec celles-ci.

La quatrième est que la foule possède des traditions, des coutumes et des institutions, en particulier de celles qui concernent les relations réciproques de ses membres.

La cinquième est qu'il y ait dans la foule une organisation qui s'exprime dans la spécialisation et la différenciation de l'activité qui échoit à l'individu.

Lorsque ces conditions sont remplies, les inconvénients psychiques de la formation en foule sont, d'après McDougall, supprimés. On se protège contre le rabaissement collectif du rendement intellectuel en retirant à la

foule le soin de résoudre les tâches intellectuelles et en le réservant à des individus isolés qui s'y trouvent.

Il nous semble que la modalité désignée par McDougall comme « organisation » de la foule peut se décrire autrement de façon plus justifiée. Il s'agit de doter la foule des propriétés mêmes qui étaient caractéristiques de l'individu et qui s'effacèrent chez lui du fait de la formation de foule. Car l'individu avait – en dehors de la foule primitive – sa continuité, sa conscience de soi, ses traditions et habitudes, une activité laborieuse et une place qui lui étaient propres, et il se tenait isolé des autres avec lesquels il rivalisait. Cette singularité, il l'avait perdue pour un temps en entrant dans la foule non « organisée ». Si donc l'on se donne pour but de parer la foule des attributs de l'individu, on se souviendra de la remarque profonde de M. Trotter⁷ qui voit dans la tendance à la formation en foule une continuation biologique de la pluricellularité des organismes supérieurs⁸.

¹. Voir le texte et la bibliographie relative à ce sujet dans B. Kraskovic junior, *Die Psychologie der Kollektivitäten*, traduit du croate par Siegmund von Posavec, Vukovar, 1915.

². Voir Walter Moede, « Die Massen und Sozialpsychologie in kritischen Überblick », *Zeitschrift für pädagogische Psychologie und experimentelle Pädagogik de Neumann et Scheibner*, XVI, 1915.

³. Cambridge, 1920.

⁴. * En anglais dans le texte.

⁵. En anglais dans le texte : principe de l'induction directe de l'émotion pour la voie de la réponse première de sympathie. (N.d.T.)

⁶. * En anglais dans le texte.

⁷. Wilfred Trotter, *Instincts of the Herd in Peace and War*, Londres, Macmillan, 1916.

⁸. Contrairement à une critique, par ailleurs fort intelligente et perspicace, de Hans Kelsen (*Imago* VII/2, 1922), je ne peux admettre que parer ainsi d'une organisation l'« âme de la foule » signifie qu'on hypostasie celle-ci, c'est-à-dire qu'on lui reconnaisse une indépendance par rapport aux processus psychiques de l'individu.

Chapitre III

Suggestion et libido

Nous sommes partis du fait fondamental qu'un individu isolé, au sein d'une foule, subit, sous l'influence de celle-ci, une modification de son activité psychique, à un niveau souvent profond. Son affectivité est extraordinairement exaltée, son rendement intellectuel est notablement limité, les deux processus étant manifestement orientés vers une assimilation aux autres individus de la foule ; résultat qui ne peut être obtenu que par la levée des inhibitions pulsionnelles propres à chaque individu isolé, et par le renoncement à une réalisation de ses tendances, qui lui est particulière. Nous avons vu que ces effets, souvent non désirés, sont éclipsés, au moins partiellement, par une « organisation » supérieure des foules, mais on n'a pas pour autant contesté le fait fondamental de la psychologie des foules, à savoir les deux axiomes de l'exaltation des affects et de l'inhibition de la pensée dans la foule primitive. Ce qui nous intéresse dès lors, c'est de trouver l'explication psychologique de cette transformation psychique de l'individu dans la foule.

Des facteurs rationnels, telle l'intimidation de l'individu isolé, précédemment mentionnée, c'est-à-dire l'action de sa pulsion d'autoconservation, ne rendent manifestement pas compte des phénomènes à observer. Ce qui nous est habituellement offert comme explication par les auteurs traitant de sociologie et de psychologie des foules, c'est toujours la même chose, quoique sous des noms changeants : le mot magique de *suggestion*.

Chez Gabriel Tarde, elle s'appelait imitation, mais nous ne pouvons que donner raison à un auteur qui nous objecte que l'imitation rentre dans le concept de suggestion et en est justement une conséquence¹. Tout ce qui

déconcerte dans les manifestations sociales se trouvait chez Le Bon ramené à deux facteurs, la suggestion réciproque des individus isolés et le prestige des meneurs. Mais le prestige à son tour ne s'exprime que dans l'action d'engendrer la suggestion. Chez McDougall nous avons pu avoir un moment l'impression que son principe de l'« induction affective primaire » rendait superflue l'hypothèse de la suggestion. Mais, en allant plus avant dans la réflexion, force nous est bien de reconnaître que ce principe ne traduit rien d'autre que les affirmations connues relatives à l'« imitation » ou à la « contagion », si ce n'est qu'il met délibérément l'accent sur le facteur affectif. Qu'il existe en nous, lorsque nous percevons chez un autre le signe d'un état affectif, cette tendance à s'abandonner au même affect, est incontestable ; mais combien de fois nous arrive-t-il de lui résister avec succès, de rejeter l'affect et de réagir d'une manière diamétralement opposée ? Pourquoi donc au sein de la foule cédon-nous régulièrement à cette contagion ? On sera de nouveau contraint de dire que c'est l'influence suggestive de la foule qui nous oblige à obéir à cette tendance à l'imitation et qui induit en nous l'affect. Du reste, chez McDougall non plus nous n'échapperons pas à la suggestion ; nous l'entendons dire comme les autres : les foules se distinguent par une suggestibilité particulière.

On est ainsi préparé à déclarer que la suggestion (plus exactement l'aptitude à être suggestionné) est justement un phénomène originaire qu'on ne peut réduire davantage, un fait fondamental de la vie psychique de l'homme. C'est ce que pensait aussi Bernheim, des étonnants tours d'adresse de qui j'ai été témoin en 1889. Mais je n'ai pas perdu le souvenir d'une sourde hostilité qu'alors j'éprouvais déjà contre cette tyrannie de la suggestion. Lorsqu'un malade, qui ne se montrait pas docile, était apostrophé : que faites-vous donc ? *Vous vous contre-suggestionnez*^{2*} ! je me disais que c'était là injustice patente et acte de violence. L'homme avait à coup sûr droit aux contre-suggestions lorsqu'on tentait de le soumettre par des suggestions. Ma résistance s'est alors orientée ultérieurement vers la révolte contre le fait que la suggestion, qui expliquerait tout, devrait elle-même être dispensée d'explication. Je répétais à son propos la vieille devinette³ :

Christophe portait le Christ,
Le Christ portait le monde entier,
Dis-moi où Christophe
À ce moment-là a mis le pied ?⁴

*Christophorus Christum, sed Christus sustulit orbem :
Constiterit pedibus dic ubi Christophorus^{5*} ?*

Si maintenant, après m'être tenu à distance pendant quelque trente ans, j'aborde à nouveau l'énigme de la suggestion, je trouve que rien n'y a changé. Qu'il me soit permis, en affirmant cela, de faire abstraction d'une seule exception qui, justement atteste l'influence de la psychanalyse. Je vois que l'on s'efforce en particulier de formuler correctement la notion de suggestion, de fixer⁶ les conventions d'emploi de ce nom, et ce n'est pas superflu, car le mot est exposé à un usage de plus en plus large, allant avec une signification relâchée, et il désignera bientôt la première influence venue, comme en anglais où « *to suggest, suggestion^{7*}* » correspond à notre « *Nahelegen* » et à notre « *Anregung⁸* ». Mais, sur la nature de la suggestion, c'est-à-dire sur les conditions dans lesquelles se produisent des influences sans fondement logique suffisant, la lumière ne s'est pas faite. Je ne me soustrairais pas à la tâche de corroborer cette affirmation en analysant la littérature de ces trente dernières années ; je m'en abstiens pourtant, sachant que dans mon entourage on entreprend une recherche détaillée qui s'est justement fixé cette tâche⁹.

Au lieu de cela je vais tenter, pour éclairer la psychologie des foules, de recourir au concept de *libido* qui nous a rendu de si bons services dans l'étude des psychonévroses.

Libido est un terme emprunté à la théorie de l'affectivité. Nous désignons ainsi l'énergie, considérée comme grandeur quantitative – quoique pour l'instant non mesurable –, de ces pulsions qui ont affaire avec tout ce que nous résumons sous le nom d'amour. Le noyau que nous avons désigné sous ce nom d'amour est formé naturellement par ce qu'on appelle d'ordinaire amour et que chantent les poètes, l'amour entre les sexes, avec pour but l'union sexuelle. Mais nous n'en dissociions pas ce qui, outre cela, relève du mot amour, ni d'une part l'amour de soi, ni d'autre part l'amour filial et parental, l'amitié et l'amour des hommes en général, ni même l'attachement à des objets concrets et à des idées abstraites. Notre justification réside en ceci que la recherche psychanalytique nous a appris : toutes ces tendances sont l'expression des mêmes motions pulsionnelles qui dans les relations entre les sexes poussent à l'union sexuelle, et qui dans d'autres cas sont certes détournées de ce but sexuel ou empêchées de l'atteindre, mais qui n'en conservent pas moins assez de leur nature

originelle pour garder une identité bien reconnaissable (sacrifice de soi, tendance à se rapprocher).

Nous pensons donc que la langue a créé avec le mot « amour », dans ses multiples acceptions, une synthèse parfaitement justifiée et que nous ne pouvons rien faire de mieux que de la prendre également pour base de nos discussions et exposés scientifiques. Par cette décision, la psychanalyse a déchaîné une tempête d'indignations, comme si elle s'était rendue coupable d'une innovation sacrilège. Et pourtant, avec cette conception « élargie » de l'amour, la psychanalyse n'a rien créé d'original. L'« Éros » du philosophe Platon coïncide parfaitement, dans son origine, ses réalisations et son rapport à l'amour entre les sexes, avec l'énergie amoureuse, la libido de la psychanalyse, ainsi que Nachmansohn et Pfister l'ont montré dans le détail¹⁰, et lorsque l'apôtre Paul dans la célèbre épître aux Corinthiens glorifie l'amour par-dessus toute chose, il l'a certainement compris dans le même sens « élargi »¹¹, d'où la seule leçon à tirer est que les hommes ne prennent pas toujours au sérieux leurs grands penseurs, même s'ils sont censés les admirer beaucoup.

Ces pulsions amoureuses sont donc appelées en psychanalyse pulsions sexuelles, *a potiori* et de par leur origine. La majorité des gens « cultivés » ont ressenti cette dénomination comme une offense et s'en sont vengés en lançant à la psychanalyse le reproche de « pansexualisme ». Qui tient la sexualité pour quelque chose de honteux et d'avalissant pour la nature humaine est bien libre de se servir des termes plus distingués d'Éros et d'érotisme. J'aurais pu moi-même procéder ainsi au départ et me serais épargné beaucoup d'opposition. Mais j'y répugnai, car j'évite volontiers de faire des concessions à la pusillanimité. On ne peut savoir où cette voie nous mène ; on cède d'abord en paroles et puis peu à peu aussi en fait. Je ne puis trouver qu'il y ait le moindre mérite à avoir honte de la sexualité ; le mot grec Éros qui est censé atténuer l'affront, n'est tout compte fait rien d'autre que la traduction de notre mot allemand *Liebe* (amour), et, finalement, qui sait attendre n'a besoin de faire aucune concession.

Nous allons donc maintenant risquer l'hypothèse que les relations amoureuses (en termes neutres : liens sentimentaux) constituent également l'essence de l'âme des foules. Rappelons-nous qu'il n'est pas question de ces relations chez nos auteurs. Ce qui y correspondrait est manifestement dissimulé derrière l'écran, le paravent de la suggestion. C'est sur deux brèves réflexions que nous fonderons d'abord nos espoirs. Premièrement,

que la foule doit manifestement sa cohésion à un pouvoir quelconque. Mais à quel pouvoir pourrait-on attribuer cet exploit si ce n'est à l'Éros à qui le monde entier doit sa cohésion ? Deuxièmement, qu'on a l'impression que, si l'individu isolé dans la foule abandonne sa singularité et se laisse suggestionner par les autres, il le fait parce que le besoin existe en lui d'être avec eux en accord, plutôt qu'en opposition, et donc peut-être après tout de le faire « pour l'amour d'eux ».

[1.](#) R. Bruguilles, « L'essence du phénomène social : la suggestion », *Revue philosophique*, XXV, 1913.

[2.](#) * En français dans le texte.

[3.](#) Konrad Richter, « Der deutsche St. Christoph » (« Le saint Christophe allemand »), Berlin, 1896. *Acta Germanica*, V, 1.

[4.](#) *Christoph trug Christum, Christus trug die ganze Welt, Sag', wo hat Christoph Damals hin den Fuss gestellt ?*

[5.](#) * En latin dans le texte.

[6.](#) Ainsie McDougall dans le *Journal of Neurology and Psychopathology*, vol. 1, n° 1, mai 1920 : « A note on suggestion ».

[7.](#) * En anglais dans le texte.

[8.](#) *Naheliegen* : recommander, suggérer ; *Anregung* : incitation, suggestion. (N.d.T.)

[9.](#) [Note ajoutée en 1924 :] Ce travail n'a malheureusement pas été réalisé.

[10.](#) Max Nachmansohn, « Freuds Libidotheorie verglichen mit der Eroslehre Platos », *International Zeitschrift für Psychoanalyse*, III, 1915 ; Pfister, *idem*, VII, 1921.

[11.](#) « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas l'amour, je ne suis qu'airain qui sonne et cymbale qui retentit », et la suite.

Chapitre IV

Deux foules artificielles : l'Église et l'Armée

Rappelons-nous, en partant de la morphologie des foules, que l'on peut distinguer des formes très différentes de foules et des directions opposées quant à leur développement. Il y a des foules très passagères et d'autres éminemment durables ; il en est d'homogènes qui se composent d'individus semblables, et de non homogènes ; il y a des foules naturelles et des foules artificielles dont la cohésion requiert en plus une contrainte extérieure ; des foules primitives et des foules structurées hautement organisées. Mais, pour des raisons non encore percées à jour, nous aimerions mettre un accent particulier sur une distinction qui a été plutôt négligée par nos auteurs ; je veux dire la distinction entre foules sans meneur et celles avec meneur. Et tout à l'opposé de la procédure habituelle, notre investigation ne choisira pas comme point de départ une formation en foule relativement simple, mais au contraire elle partira de foules hautement organisées, durables et artificielles. Les exemples les plus intéressants de telles formations sont l'Église, la communauté des croyants, et l'Armée, la foule militaire.

Église et Armée sont des foules artificielles, c'est-à-dire qu'une certaine contrainte extérieure est mise en œuvre pour les préserver de la dissolution¹ et éviter des modifications quant à leur structure. En général, on entre dans une telle foule sans être consulté ou sans avoir le loisir de dire si on le veut – la tentative d'en sortir entraîne habituellement des poursuites ou des sanctions sévères ou bien est soumise à des conditions bien déterminées. Savoir pourquoi ces groupements sociaux ont besoin de garanties si particulières ne retient, présentement, pas du tout notre intérêt. Nous

sommes attirés uniquement par le fait que, dans ces foules hautement organisées et protégées de la sorte contre la désagrégation, on reconnaisse avec une grande netteté certains caractères qui, dans d'autres, sont beaucoup plus camouflés.

Dans l'Église – nous pouvons avantageusement prendre pour modèle l'Église catholique – prévaut, comme dans l'Armée, aussi différentes qu'elles puissent être par ailleurs, le même mirage (illusion) qu'un chef suprême est là – dans l'Église catholique le Christ, dans l'armée le commandant en chef – qui aime tous les individus de la foule d'un égal amour. De cette illusion, tout dépend ; si on la laissait s'effondrer, l'Église comme l'Armée se désagrègeraient aussitôt, dans la mesure où la contrainte extérieure le permettrait. Cet amour égal est expressément affirmé par le Christ lui-même : ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait². Il se trouve, par rapport aux individus de la foule des fidèles, dans la position d'un frère aîné plein de bonté, il est pour eux un substitut paternel. Toutes les exigences imposées aux individus isolés découlent de cet amour du Christ. Un courant démocratique parcourt l'Église, justement parce que devant le Christ tous sont égaux, tous ont part égale à son amour. Ce n'est pas sans raison profonde que l'on évoque l'analogie de la communauté chrétienne avec une famille et que les fidèles s'appellent frères dans le Christ, c'est-à-dire frères par l'amour que le Christ a pour eux. Il est indubitable que le lien unissant chaque individu isolé au Christ est également la cause de leurs liens mutuels. Il en va pareillement pour l'Armée ; le commandant en chef est le père, qui aime tous ses soldats également, et c'est pourquoi ils sont camarades entre eux. L'Armée se distingue structurellement de l'Église en ce qu'elle se compose d'une pyramide de foules de ce type. Chaque capitaine est en quelque sorte le commandant en chef et le père de sa compagnie, et chaque sous-officier celui de son unité. Certes, une semblable hiérarchie s'est également trouvée constituée dans l'Église, mais elle n'y joue pas le même rôle économique³, puisque l'on est en droit d'attribuer au Christ plus de savoir et de sollicitude à l'endroit des individus isolés qu'à un commandant en chef qui est homme.

À cette conception de la structure libidinale d'une armée, on objectera à bon droit que les idées de patrie, de gloire nationale et autres, qui sont d'une telle importance pour la cohésion de l'armée, n'ont ici trouvé aucune place. La réponse est qu'il s'agit là d'un lien unifiant la foule d'un type autre,

beaucoup moins simple, et comme le montrent les exemples des grands conducteurs d'armée, César, Wallenstein, Napoléon, de telles idées ne sont pas indispensables au maintien d'une armée. Du remplacement possible du meneur par une Idée qui mène et des rapports entre les deux, il sera brièvement question plus tard. Négliger ce facteur libidinal dans l'Armée, même sachant qu'il n'est pas le seul à agir, semble représenter non seulement un manque dans la théorie mais aussi un danger dans la pratique. Le militarisme prussien, qui était tout autant dénué de psychologie que la science allemande, a dû peut-être en faire l'expérience pendant la Grande Guerre. Les névroses de guerre, qui désagrégèrent l'armée allemande, n'ont-elles pas été reconnues comme étant en grande partie une protestation de l'individu isolé contre le rôle qu'on prétendait lui faire jouer dans l'armée ? et, d'après les communications de Ernst Simmel⁴, on est en droit d'affirmer que l'absence de chaleur dans la façon dont les supérieurs traitaient l'homme du peuple venait en tête des motifs de la maladie. S'il avait été mieux tenu compte de cette revendication libidinale, les fantastiques promesses des quatorze points du président américain n'auraient pas si aisément trouvé créance, et le magnifique instrument ne se serait pas brisé entre les mains des stratèges allemands⁵.

Notons que, dans ces deux foules artificielles, chaque individu isolé est lié libidinalement d'une part au meneur (Christ, commandant en chef), d'autre part aux autres individus de la foule. Savoir quels rapports existent entre ces deux types de liens, s'ils ont même nature et même valeur et comment on pourrait les décrire psychologiquement, c'est ce qu'il nous faut réserver pour une recherche ultérieure. Mais nous pouvons nous permettre dès maintenant un léger reproche envers nos auteurs pour n'avoir pas tenu suffisamment compte de l'importance du meneur pour la psychologie des foules, alors que le choix de notre premier objet de recherche nous a mis en meilleure position. Nous serions tentés de croire que nous sommes sur la bonne voie, celle qui peut éclairer le phénomène capital de la psychologie des foules, l'absence de liberté de l'individu dans la foule. S'il existe pour chaque individu pris isolément un lien affectif aussi riche allant dans deux directions, il ne nous sera pas difficile de faire découler de cette relation la modification et la limitation observées dans sa personnalité.

Que l'essence d'une foule réside dans les liens libidinaux présents en elle, nous en trouvons également un indice dans le phénomène de la panique, qui s'étudie au mieux sur les foules militaires. Une panique

apparaît quand une telle foule se désagrège. Ce qui la caractérise, c'est que plus aucun ordre du chef n'est écouté et que chacun se préoccupe de lui-même sans se soucier des autres. Les liens mutuels ont cessé d'être et une angoisse se libère, gigantesque, insensée. Il sera naturellement facile de nous objecter ici encore une fois que c'est bien plutôt l'inverse, en ce sens que l'angoisse s'est tellement accrue qu'elle a pu passer par-dessus tout souci des autres et tout lien. McDougall a même pris (p. 24) le cas de la panique (à vrai dire pas la panique militaire) comme exemple typique d'intensification des affects par contagion (*primary induction*)^{6*}, intensification sur laquelle il met l'accent. Mais ce mode d'explication rationnel manque ici bel et bien son but. Ce qui est justement à expliquer, c'est pourquoi l'angoisse est devenue si gigantesque. L'ampleur du danger ne peut être incriminée, car la même armée qui succombe maintenant à la panique peut avoir surmonté irrécusablement des dangers d'une ampleur égale ou supérieure, et c'est justement l'essence de la panique de ne pas être en rapport avec le danger menaçant, d'éclater souvent dans les circonstances les plus anodines. Si l'individu, dans une peur panique, entreprend de se préoccuper de lui-même, il atteste ainsi par là qu'il a saisi que les liens affectifs, qui jusque-là réduisaient pour lui le danger, ont cessé d'être. Maintenant qu'il affronte seul le danger, il lui est assurément loisible de l'estimer plus grand. Ce qui se produit, c'est donc que l'angoisse panique suppose le relâchement de la structure libidinale de la foule et que, à juste titre, elle réagit à celui-ci, et non l'inverse, à savoir que les liens libidinaux de la foule se seraient évanouis sous l'effet de l'angoisse du danger.

Par ces remarques, on ne contredit nullement l'affirmation selon laquelle l'angoisse dans la foule atteint, sous l'effet de l'induction (contagion), des proportions monstrueuses. La conception de McDougall est tout à fait pertinente dans le cas où le danger est réellement grand et où il n'existe dans la foule aucun lien affectif puissant, conditions qui sont réalisées lorsque, par exemple, le feu se déclare dans un théâtre ou un lieu de plaisir. Le cas instructif et utile à nos fins, c'est celui ci-dessus mentionné d'un corps militaire pris de panique alors que le danger n'a pas dépassé la mesure habituelle, fréquemment bien supportée. On ne devra pas s'attendre à ce que l'usage du mot « panique » soit déterminé de façon précise et univoque. Parfois, on désigne ainsi toute angoisse de la foule, d'autres fois tout aussi bien l'angoisse d'un individu isolé lorsqu'elle

dépasse toute mesure, souvent le terme semble réservé au cas où l'irruption de l'angoisse n'est pas justifiée par sa cause. Si nous prenons le mot « panique » au sens d'angoisse de la foule nous pouvons établir une analogie qui va loin. L'angoisse de l'individu est provoquée soit par l'ampleur du danger, soit par la suspension des liens affectifs (investissements libidinaux) ; le dernier cas est celui de l'angoisse névrotique². De même, la panique apparaît quand s'accroît le danger commun à tous ou quand cessent les liens affectifs qui maintiennent la cohésion de la foule, et ce dernier cas est analogue à l'angoisse névrotique (voir à ce propos le texte plein d'idées et quelque peu d'imagination de Béla V. Felszeghy, « Panik und Pankomplex », *Imago*, VI, 1920).

Si, à l'exemple de McDougall (*op. cit.*), on décrit la panique comme l'une des plus évidentes productions du « *group mind*^{3*} », on aboutit au paradoxe que cette âme des foules s'abolit elle-même dans l'une de ses manifestations les plus frappantes. Il n'y a aucun doute possible que la panique signifie la désagrégation de la foule ; elle a pour conséquence de faire cesser les égards que d'habitude les individus se témoignent les uns aux autres.

La cause typique de l'irruption d'une panique est tout à fait semblable à celle qui est représentée dans la parodie que Nestroy fait du drame de Hebbel, *Judith et Holopherne*. Un guerrier s'y écrie : « Le général a perdu la tête », et là-dessus tous les Assyriens prennent la fuite. La perte du meneur, de quelque manière qu'on l'entende, la perplexité dont il est l'objet font surgir la panique, alors que le danger reste le même ; avec le lien au meneur disparaissent aussi – en règle générale – les liens mutuels des individus de la foule. La foule se pulvérise comme un flacon de Bologne² dont on a coupé la pointe.

La désagrégation d'une foule religieuse n'est pas si aisée à observer. Récemment, il m'est tombé sous la main un roman anglais de source catholique, recommandé par l'évêque de Londres et intitulé : *When it was dark*¹⁰, qui dépeignait avec habileté et, selon moi, avec pertinence, une semblable éventualité et ses conséquences. Le roman raconte, comme au présent, qu'une conjuration des ennemis de la personne du Christ et de la foi chrétienne réussit à faire découvrir dans Jérusalem une chambre sépulcrale avec une inscription où Joseph d'Arimathie confesse que, pour de pieux motifs, il a secrètement retiré de sa tombe le corps du Christ au troisième jour après son inhumation, et l'a enterré en ce lieu. C'en est fini

de la résurrection du Christ et de sa nature divine et cette découverte archéologique a pour conséquence un ébranlement de la civilisation européenne et une extraordinaire recrudescence des violences et des crimes, qui ne disparaît pas avant qu'ait pu être dévoilé le complot des faussaires.

Ce qui se manifeste dans la désagrégation, ici supposée, de la foule religieuse, ce n'est pas l'angoisse, dont la cause fait défaut, mais des impulsions dénuées de tout égard et hostiles envers les autres personnes, et qui jusque-là n'avaient pu s'extérioriser grâce à l'égal amour du Christ pour tous¹. Mais sont exclus de ce lien, même pendant le règne du Christ, ces individus qui n'appartiennent pas à la communauté de foi, qui ne l'aiment pas lui et que lui n'aime pas ; c'est pourquoi il faut qu'une religion, même si elle s'appelle la religion d'amour, soit dure et sans amour envers ceux qui ne lui appartiennent pas. Au fond, chaque religion est bien une telle religion d'amour pour tous ceux qu'elle englobe et chacune tend vers la cruauté et l'intolérance à l'encontre de ceux qui ne lui appartiennent pas. On n'a pas le droit, aussi difficile que cela soit d'un point de vue personnel, d'en faire vraiment reproche aux croyants ; incroyants et indifférents sont, sur ce point, psychologiquement privilégiés. Que cette intolérance ne se manifeste plus aujourd'hui avec autant de violence et de cruauté qu'aux siècles antérieurs autorise à peine à conclure à un adoucissement des mœurs des hommes. La cause en est à rechercher bien plutôt dans l'indéniable affaiblissement des sentiments religieux et des liens libidinaux qui en dépendent. Si un autre lien à la foule prend la place du lien religieux, ce à quoi le lien socialiste semble actuellement parvenir, il en résultera la même intolérance envers ceux de l'extérieur qu'au temps des guerres de religion, et si les différences de points de vue dans les sciences pouvaient jamais avoir pour les foules une importance analogue, c'est également pour ce motif que le même résultat se reproduirait.

¹. [Note ajoutée en 1923 :] Dans les foules, les attributs « stable » et « artificiel » semblent coïncider ou au moins dépendre intimement l'un de l'autre.

². Évangile selon saint Matthieu, chapitre 25, verset 40.

³. C'est-à-dire dans la distribution quantitative des forces psychiques impliquées. (N.d.T.)

⁴. Ernst Simmel, *Kriegsneurosen und « Psychisches Trauma »*, Munich, 1918.

⁵. À la demande de Freud, ce paragraphe fut placé en note de bas de page de la traduction anglaise de 1922. Cependant il apparaît dans le texte dans toutes les éditions allemandes avant et après cette date (voir note de l'éditeur de la *Standard Edition*). (N.d.T.)

⁶. * En anglais dans le texte.

⁷. Voir *Introduction à la psychanalyse*, chapitre XXV.

⁸. * En anglais dans le texte.

[9.](#) Il doit s'agir de « *larme batavique* : goutte de verre trempé, terminée par une pointe très déliée, que l'on produit en laissant tomber du verre liquide dans de l'eau froide. *Les larmes bataviques se pulvérisent quand on en rompt la pointe* » (Larousse du XX^e siècle). (N.d.T.)

[10.](#) Livre de Guy Thorne (pseudonyme de C. Ranger Gull) qui obtint un très grand succès lors de sa parution en 1903. (N.d.T.)

[11.](#) Voir, à ce propos, l'explication d'un phénomène semblable après la ruine de l'autorité paternelle du souverain, dans Paul Federn, *Die Vaterlose Gesellschaft*, Vienne, 1919.

Chapitre V

Autres problèmes et orientations de travail

Nous avons jusqu'ici examiné deux foules artificielles et trouvé qu'elles sont régies par deux sortes de liens affectifs, dont l'un, celui au meneur, semble – pour elles du moins – être plus déterminant que l'autre, celui qui unit les individus de la foule les uns aux autres.

Il y aurait maintenant encore beaucoup à examiner et à décrire dans la morphologie des foules. On devrait partir de la constatation qu'une simple multitude d'hommes n'est pas une foule, aussi longtemps que ces liens ne se sont pas instaurés en elle, mais on devrait concéder que, dans la première multitude humaine venue, la tendance à former une foule psychologique apparaît très facilement. On devrait prêter attention aux foules diverses, plus ou moins stables, qui prennent corps spontanément, étudier les conditions de leur naissance et de leur déclin. Ce qui devrait nous occuper avant tout, c'est la différence entre les foules qui ont un meneur et les foules sans meneur. Les foules avec meneur ne seraient-elles pas les plus primitives et les plus accomplies ; le meneur ne pourrait-il pas, dans les autres, avoir pour substitut une idée, une abstraction, ce vers quoi les foules religieuses, avec leur chef suprême impossible à montrer, font bel et bien la transition ; une tendance commune, un désir partagé par le grand nombre ne fourniraient-ils pas ce même substitut ? Cette abstraction pourrait à son tour s'incarner plus ou moins parfaitement dans la personne d'un meneur, en quelque sorte secondaire, et il résulterait de la relation entre idée et meneur d'intéressantes combinaisons. Le meneur ou l'idée menante pourraient aussi, pour ainsi dire, devenir négatifs ; la haine envers une personne ou une

institution déterminées pourrait tout aussi bien avoir une action unificatrice et susciter les mêmes liens affectifs que l'attachement positif. La question est alors de savoir si le meneur est réellement indispensable à l'essence de la foule et autres choses encore.

Mais toutes ces questions, même si elles ont été, pour une part, traitées dans la littérature relative à la psychologie des foules, ne sauraient détourner notre intérêt des problèmes psychologiques fondamentaux qui se présentent à nous dans la structure d'une foule. Nous sommes tout d'abord tenu par une considération qui promet de nous apporter, par le plus court chemin, la preuve que ce sont les liens libidinaux qui caractérisent une foule.

Nous observons comment les hommes, en général, se comportent affectivement les uns envers les autres. D'après la célèbre parabole, de Schopenhauer, des porcs-épics transis, aucun ne supporte de l'autre un rapprochement trop intime¹.

Selon le témoignage de la psychanalyse, presque tout rapport affectif intime de quelque durée entre deux personnes – relation conjugale, amicale, parentale et filiale² – contient un fond de sentiments négatifs et hostiles, qui n'échappe à la perception que par suite du refoulement. Cela est plus apparent chaque fois qu'un associé se querelle avec son collègue, qu'un subordonné grogne contre son supérieur. La même chose se produit lorsque les gens se réunissent en unités plus importantes. Chaque fois que deux familles s'allient du fait d'un mariage, chacune d'elles se considère, aux dépens de l'autre, comme la meilleure et la plus distinguée. De deux villes voisines, chacune devient la concurrente envieuse de l'autre ; le moindre petit canton jette sur l'autre un regard condescendant. Des groupes ethniques étroitement apparentés se repoussent réciproquement, l'Allemand du Sud ne peut pas sentir l'Allemand du Nord, l'Anglais dit tout le mal possible de l'Écossais, l'Espagnol méprise le Portugais³. Que de plus grandes différences aboutissent à une aversion difficile à surmonter, celle du Gaulois contre le Germain, de l'Aryen contre le Sémite, du Blanc contre l'homme de couleur, cela a cessé de nous étonner.

Lorsque l'hostilité se dirige contre des personnes par ailleurs aimées, nous qualifions cela d'ambivalence affective et nous nous expliquons ce cas, d'une manière assurément trop rationnelle, par les multiples occasions de conflits d'intérêts qui se rencontrent justement dans des relations si intimes. Dans les aversions et répulsions qui se manifestent de façon

apparente à l'égard des étrangers qui nous touchent de près, nous pouvons reconnaître l'expression d'un amour de soi, d'un narcissisme, qui aspire à s'affirmer soi-même et se comporte comme si l'existence d'un écart par rapport aux formations individuelles qu'il a développées entraînait une critique de ces dernières et une mise en demeure de les remanier. Pourquoi fallait-il qu'une si grande sensibilité se soit portée sur ces détails de différenciation ?, nous ne le savons pas ; mais il est indéniable que dans ce comportement des hommes se manifeste une aptitude à la haine, une agressivité, dont l'origine est inconnue, et à laquelle on serait tenté d'attribuer un caractère élémentaire⁴.

Mais toute cette intolérance se dissipe, temporairement ou durablement, du fait de la formation en foule et à l'intérieur de la foule. Aussi longtemps que se maintient la formation en foule ou aussi loin qu'elle s'étend, les individus se conduisent comme s'ils étaient uniformes, supportent la singularité de l'autre, se mettent à égalité avec lui et n'éprouvent aucun sentiment de répulsion à son endroit. Une telle limitation du narcissisme ne peut, selon nos vues théoriques, être produite que par un seul facteur, par le lien libidinal à d'autres personnes. L'amour de soi ne trouve de limite que dans l'amour de l'étranger, l'amour envers des objets⁵. On soulèvera aussitôt la question de savoir si la communauté d'intérêts en soi et sans la moindre contribution libidinale ne conduit pas nécessairement à supporter l'autre et à tenir compte de lui. On préviendra cette objection en répondant que de cette façon-là une limitation durable du narcissisme ne peut vraiment pas se produire, étant donné que cette tolérance ne se maintient pas plus longtemps que le profit immédiat que l'on tire de la collaboration de l'autre. Mais la valeur pratique de ce point de litige est moindre qu'on ne pourrait le penser, car l'expérience a montré que, dans un cas de collaboration, s'établissent régulièrement entre les camarades des liens libidinaux qui prolongent et fixent les relations entre eux bien au-delà du profit. Il se produit dans les relations sociales des hommes exactement ce que la recherche psychanalytique a découvert dans le processus de développement de la libido individuelle. La libido s'étaie sur la satisfaction des grands besoins vitaux et choisit pour ses premiers objets les personnes qui y participent. Et, de même que chez l'individu, de même dans le développement de l'humanité entière, c'est l'amour seul qui a agi comme facteur de civilisation, dans le sens d'un passage de l'égoïsme à l'altruisme. Et d'ailleurs, aussi bien l'amour sexuel pour la femme, avec toutes les

contraintes qui en découlaient dans le but de ménager ce qui était agréable à la femme, que l'amour déssexualisé pour l'autre homme, amour homosexuel sublimé, qui était lié au travail en commun.

Si donc apparaissent dans la foule des limitations de l'amour de soi narcissique, qui en dehors d'elle n'interviennent pas, cela conduit obligatoirement à penser que l'essence de la formation en foule réside en des liens libidinaux d'une nouvelle sorte entre les membres de la foule.

Mais alors notre intérêt demandera avec insistance de quelle sorte sont ces liens dans la foule. Dans la théorie psychanalytique des névroses, nous nous sommes jusqu'ici presque exclusivement occupé du lien de ces pulsions d'amour à leurs objets, pulsions qui poursuivent encore des buts sexuels directs. De tels buts sexuels, il ne peut manifestement pas être question dans la foule. Nous avons affaire ici à des pulsions d'amour qui, sans pour autant agir avec moins d'énergie, n'en sont pas moins détournées de leurs buts originels. Or nous avons déjà remarqué, dans le cadre de l'investissement d'objet sexuel habituel, des manifestations qui correspondent au détournement de la pulsion de son but sexuel. Nous les avons décrites comme des degrés de l'état amoureux et avons reconnu qu'elles entraînent un certain préjudice pour le moi. C'est à ces manifestations de l'état amoureux que nous allons porter maintenant une attention plus poussée, dans l'attente justifiée de trouver en elles des rapports qui se laissent transférer aux liens dans les foules. Mais par ailleurs nous aimerions savoir si cette sorte d'investissement d'objet, telle que nous la connaissons par la vie sexuelle, représente l'unique type de lien affectif à une autre personne ou s'il nous faut faire encore entrer en ligne de compte d'autres mécanismes semblables. De fait, nous apprenons de la psychanalyse qu'il existe encore d'autres mécanismes de liaison affective, appelés *identifications*, processus insuffisamment connus et difficiles à décrire, dont l'examen va maintenant nous tenir un bon moment éloignés du sujet de la psychologie des foules.

1. « Par un froid jour d'hiver, des porcs-épics, en compagnie, se serraient très près les uns des autres pour éviter, grâce à leur chaleur réciproque, de mourir de froid. Bientôt, cependant, ils sentirent leurs piquants réciproques, ce qui de nouveau les éloigna les uns des autres. Mais lorsque le besoin de se réchauffer les amena de nouveau à se rapprocher, ce second mal se renouvela, si bien qu'ils furent ballottés entre les deux souffrances jusqu'à ce qu'ils aient finalement trouvé une distance moyenne leur permettant de tenir au mieux » (*Paregia et Paralipomena*, II, partie XXXI, Apologues et Paraboles).

2. À une exception près peut-être, la relation de la mère au fils, qui, fondée sur le narcissisme, n'est pas perturbée par une rivalité ultérieure et est renforcée par un début de choix d'objet sexuel.

3. Sur le « narcissisme des petites différences », voir le chapitre V de *Malaise dans la civilisation*. (N.d.T.)

4. Dans une publication récente (1920), *Au-delà du principe de plaisir*, j'ai tenté de relier la polarité aimer-haïr à une opposition postulée entre pulsions de vie et de mort et de poser les pulsions sexuelles comme représentant les plus purs des premières, les pulsions de vie.

[5](#) Voir *Pour introduire le narcissisme* (1914), Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2012.

Chapitre VI

L'identification

L'identification est connue de la psychanalyse comme expression première d'un lien affectif à une autre personne. Elle joue un rôle dans la préhistoire du complexe d'Œdipe. Le petit garçon fait montre d'un intérêt particulier pour son père, il voudrait devenir et être comme lui, prendre sa place en tous points. Disons-le tranquillement : il prend son père comme idéal. Ce comportement n'a rien à voir avec une position passive ou féminine envers le père (et en général envers l'homme), il est bien plutôt typiquement masculin. Il est très compatible avec le complexe d'Œdipe qu'il aide à préparer.

Simultanément à cette identification au père, peut-être même antérieurement, le garçon a commencé à effectuer un véritable investissement objectal de la mère selon le type par étayage¹. Il présente donc alors deux liens psychologiquement différents, avec la mère un investissement objectal nettement sexuel, avec le père une identification exemplaire. Les deux coexistent un temps sans s'influencer ni se perturber réciproquement. Par suite de l'unification, irrésistible dans sa progression, de la vie psychique, ils finissent par se rencontrer et de cette confluence naît le complexe d'Œdipe normal. Le petit remarque que le père lui fait obstacle auprès de la mère ; son identification au père prend maintenant une tonalité hostile et devient identique au désir de remplacer le père également auprès de la mère. L'identification est d'ailleurs ambivalente dès le début, elle peut tout aussi bien s'orienter vers l'expression de la tendresse que vers le désir d'éviction. Elle se comporte comme un rejeton de la première phase *orale* de l'organisation libidinale dans laquelle on s'incorporait, en mangeant, l'objet convoité et apprécié et ce faisant l'anéantissait en tant que tel. Le

cannibale, comme on sait, en reste là. Il aime ses ennemis jusqu'à les dévorer, et il ne dévore pas ceux qu'il ne peut aimer d'une manière ou d'une autre².

Le destin de cette identification au père est facilement perdu de vue par la suite. Il peut alors arriver que le complexe d'Œdipe subisse une inversion, que, dans une position féminine, le père soit pris comme l'objet dont les pulsions sexuelles directes attendent leur satisfaction, et l'identification au père est alors devenue le précurseur du lien objectal au père. Cela vaut également, avec les substitutions correspondantes, pour la petite fille³.

Il est facile d'exprimer en une formule la différence entre une telle identification au père et le choix du père comme objet. Dans le premier cas le père est ce qu'on voudrait être, dans le second ce qu'on voudrait *avoir*. Ce qui fait donc la différence, c'est que le lien porte sur le sujet ou sur l'objet du moi. C'est pourquoi le premier de ces liens est déjà possible, préalablement à tout choix d'objet. Il est bien plus difficile de donner de cette différence une représentation métapsychologique concrète. On se borne à reconnaître que l'identification aspire à rendre le moi propre semblable à l'autre pris comme « modèle ».

Dans une formation de symptôme névrotique, nous dégageons l'identification d'un contexte plus embrouillé. Que la petite fille, à laquelle nous allons maintenant nous en tenir, contracte le même symptôme douloureux que sa mère, par exemple la même toux déchirante, cela peut se produire par des voies différentes. Ou bien l'identification est celle-là même du complexe d'Œdipe, qui signifie une volonté hostile de se substituer à la mère, et le symptôme exprime l'amour objectal pour le père ; il réalise la substitution à la mère sous l'influence de la conscience de culpabilité : tu as voulu être la mère, maintenant tu l'es, au moins dans la douleur. C'est alors le mécanisme complet de la formation de symptôme hystérique. Ou bien au contraire le symptôme est le même que celui de la personne aimée (ainsi, par exemple, Dora dans le *Fragment d'une analyse d'hystérie* imite la toux du père⁴) ; nous ne pouvons alors décrire la situation qu'ainsi : *l'identification a pris la place du choix d'objet, le choix d'objet a régressé jusqu'à l'identification*. Il a été dit que l'identification est la forme la plus précoce et la plus originaire du lien affectif ; dans les conditions propres à la formation de symptôme, donc du refoulement, et à la suprématie des mécanismes de l'inconscient, il arrive souvent que le choix d'objet

redevienne identification, donc que le moi s'approprie les qualités de l'objet. Il est à remarquer que, dans ces identifications, le moi copie une fois la personne non aimée, l'autre fois au contraire la personne aimée. Il ne doit pas non plus nous échapper que l'identification est, les deux fois, partielle, extrêmement limitée, et n'emprunte qu'un seul trait à la personne-objet.

Il y a un troisième cas de formation de symptôme, particulièrement fréquent et significatif, où l'identification fait totalement abstraction du rapport objectal à la personne copiée. Quand, par exemple, l'une des jeunes filles d'un pensionnat vient de recevoir, de celui qu'elle aime en secret, une lettre qui suscite sa jalousie et à laquelle elle réagit par une crise d'hystérie, quelques-unes de ses amies, au courant du fait, vont alors attraper cette crise, comme nous le disons, par la voie de la contagion psychique. Le mécanisme est celui d'une identification fondée sur la capacité ou la volonté de se mettre dans une situation identique. Les autres aimeraient aussi avoir un rapport amoureux secret et, sous l'influence de la conscience de culpabilité, elles acceptent aussi la souffrance qui s'y rattache. Il ne serait pas juste d'affirmer qu'elles s'approprient le symptôme par compassion. Au contraire, la compassion naît seulement de l'identification, et la preuve en est qu'une telle contagion ou imitation s'instaure également dans des circonstances où l'on admet, entre les deux personnes, une sympathie préexistante bien moindre que celle qui s'établit habituellement entre des amies de pension. L'un des moi a perçu chez l'autre une analogie significative en un point, dans notre exemple la même disponibilité affective ; il se forme là-dessus une identification en ce point et, sous l'influence de la situation pathogène, cette identification se déplace sur le symptôme que l'un des moi a produit. L'identification par le symptôme devient ainsi l'indice d'un lieu de coïncidence des deux moi, lieu qui doit être maintenu refoulé.

Ce que nous enseignent ces trois sources, nous pouvons le résumer comme suit : premièrement, l'identification est la forme la plus originaire du lien affectif à un objet ; deuxièmement, par voie régressive, elle devient le substitut d'un lien objectal libidinal, en quelque sorte par introjection de l'objet dans le moi ; et, troisièmement, elle peut naître chaque fois qu'est perçue à nouveau une certaine communauté avec une personne qui n'est pas objet des pulsions sexuelles. Plus cette communauté est significative, plus

cette identification partielle doit pouvoir réussir et correspondre ainsi au début d'un nouveau lien.

Nous avons déjà pressenti que le lien réciproque entre les individus de la foule est de même nature que cette identification née d'une communauté affective importante, et nous pouvons supposer que cette communauté réside dans le type de lien qui rattache au meneur. Un autre pressentiment nous porte à dire que nous sommes bien loin d'avoir épuisé le problème de l'identification et que nous nous trouvons devant le processus, appelé empathie par la psychologie, qui prend la plus grande part à notre compréhension de ce qu'il y a d'étranger à notre moi chez d'autres personnes. Mais nous voulons nous limiter ici aux effets affectifs les plus immédiats de l'identification et également laisser de côté sa signification pour notre vie intellectuelle.

La recherche psychanalytique qui, à l'occasion, s'est déjà aussi attaquée au problème plus difficile des psychoses, a pu nous faire voir également l'identification dans quelques autres cas qui sont loin d'être aisément accessibles à notre compréhension. Je vais traiter en détail deux de ces cas qui seront la matière de nos réflexions ultérieures.

La genèse de l'homosexualité masculine est dans un grand nombre de cas la suivante⁵ : le jeune homme a été fixé à sa mère, au sens du complexe d'Œdipe, d'une manière inhabituellement longue et intense. Mais vient enfin, la puberté une fois achevée, le temps d'échanger la mère contre un autre objet sexuel. Il se produit alors un retournement soudain ; l'adolescent n'abandonne pas sa mère mais s'identifie à elle, se transforme en elle et recherche maintenant des objets qui puissent remplacer pour lui son propre moi et qu'il puisse aimer et choyer, comme il en avait fait l'expérience grâce à sa mère. C'est un processus fréquent, qui peut se confirmer à tout moment et ne dépend naturellement en rien de toute hypothèse relative à la force pulsionnelle organique et au motif de cette transformation soudaine. Ce qui est frappant dans cette identification c'est son ampleur, elle transforme le moi dans une partie éminemment importante, dans son caractère sexuel, sur le modèle de l'objet existant jusqu'alors. En même temps, l'objet lui-même est abandonné ; qu'il le soit totalement ou seulement au sens d'un maintien dans l'inconscient, n'entre pas dans notre discussion. L'identification à l'objet abandonné ou perdu, servant de substitut à celui-ci, l'introjection de cet objet dans le moi, n'est certes plus une nouveauté pour nous. Un tel processus peut à l'occasion s'observer

directement chez le petit enfant. Récemment a paru dans l'*Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse* une observation de ce genre : un enfant, qui était malheureux d'avoir perdu son petit chat, déclara sans hésiter qu'il était maintenant lui-même le petit chat, en vertu de quoi il marchait à quatre pattes, ne voulait pas manger à table, etc.⁶.

Un autre exemple d'une telle introjection de l'objet nous a été donné par l'analyse de la mélancolie⁷, laquelle affection compte bien la perte réelle ou affective de l'objet aimé au nombre de ses causes les plus frappantes. Un caractère essentiel de ces cas est la cruelle autodépréciation du moi, en liaison avec une impitoyable autocritique et d'amers autoreproches. Des analyses ont mis en évidence que cette appréciation et ces reproches concernent au fond l'objet et figurent la vengeance exercée par le moi sur cet objet. L'ombre de l'objet est tombée sur le moi, ai-je dit autre part⁸. L'introjection de l'objet est ici d'une netteté indéniable.

Mais ces mélancolies nous montrent encore quelque chose d'autre qui peut prendre de l'importance pour nos considérations ultérieures. Elles nous montrent le moi partagé, coupé en deux, une des parties se déchaînant contre l'autre. Cette autre est la partie modifiée par introjection, celle qui inclut l'objet perdu. Mais la partie qui exerce une activité si cruelle ne nous est pas non plus inconnue. Elle inclut la conscience, instance critique dans le moi, qui même dans les périodes normales s'est opposée au moi par sa critique, jamais toutefois si inexorablement ni si injustement. Nous avons déjà dû, en d'autres occasions (*Narcissisme, Deuil et mélancolie*), faire l'hypothèse que se développe dans notre moi une telle instance qui peut se dissocier de l'autre moi et s'engager dans des conflits avec lui. Nous l'avons appelée « idéal du moi » et lui avons attribué comme fonctions l'auto-observation, la conscience morale, la censure onirique et l'exercice de l'influence essentielle lors du refoulement. Nous avons dit qu'elle était l'héritière du narcissisme originaire, au sein duquel le moi de l'enfant se suffisait à lui-même. Progressivement, elle adoptait, du fait des influences de l'environnement, les exigences que celui-ci posait au moi et auxquelles le moi ne pouvait pas toujours répondre, si bien que l'homme, là où il ne peut être satisfait de son propre moi, pouvait tout de même trouver sa satisfaction dans un idéal du moi différencié du moi. Dans le délire où l'on se croit observé, nous avons constaté par ailleurs que la désagrégation de cette instance devient manifeste et qu'en même temps se dévoile sa naissance à partir des influences des autorités, avant tout des parents⁹. Mais

nous n'avons pas oublié d'indiquer que le degré d'éloignement de cet idéal du moi par rapport au moi est très variable d'un individu à l'autre, et que chez beaucoup cette différenciation à l'intérieur du moi ne va pas plus loin que chez l'enfant.

Mais, avant de pouvoir faire servir cette matière à la compréhension de l'organisation libidinale d'une foule, il nous faut encore prendre en considération quelques autres relations réciproques entre objet et moi¹⁰.

¹. Voir la deuxième section de *Pour introduire le narcissisme* (1914). (N.d.T.)

². Voir *Trois essais sur la théorie sexuelle* et Karl Abraham, « Recherches sur le premier stade de développement prégénital de la libido », *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, IV, 1916, et ses *Klinische Beiträge zur Psychoanalyse (Contributions cliniques à la psychanalyse)*, Internationale Psychoanalytische Bibliothek, vol. 10, 1921.

³. Le complexe d'Édipe complet, avec ses formes positives et négatives, est discuté dans le chapitre III de *Le Moi et le Ça* (1923). (N.d.T.)

⁴. Voir Sigmund Freud, *Dora. Fragment d'une analyse d'hystérie* (1905), Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2010. (N.d.É.)

⁵. Voir le chapitre III de l'étude de Freud sur Léonard de Vinci (1910), ainsi que « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine » (1920) et « Sur quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité » (1922). (N.d.T.)

⁶. Roman Markuszewicz, « Beitrag zum autistischen Denken bei Kindern », *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, VI, 1920.

⁷. Freud utilise habituellement le terme de « mélancolie » pour des états qui, aujourd'hui, seraient appelés « dépression ». (N.d.T.)

⁸. Sigmund Freud, *Deuil et mélancolie* (1918), Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2011.

⁹. Sigmund Freud, *Pour introduire le narcissisme*, op. cit.

¹⁰. Nous savons très bien que, avec ces exemples empruntés à la pathologie, nous n'avons pas épuisé l'essence de l'identification et qu'ainsi nous avons laissé intacte une part de l'énigme de la formation en foule. Il faudrait qu'intervienne ici une analyse psychologique plus profonde et ayant plus d'ampleur. Partant de l'identification, une voie mène, par l'imitation, à l'empathie, c'est-à-dire à la compréhension du mécanisme qui seul nous rend possible une prise de position à l'égard d'une autre vie psychique. Même dans les manifestations d'une identification existante il y a encore beaucoup à élucider. Elle a, entre autres, comme conséquence qu'on limite l'agression contre la personne à laquelle on s'est identifié, qu'on la ménage et qu'on lui apporte de l'aide. L'étude de telles identifications, comme celles par exemple qui sont à la base de la communauté de clan, a conduit Robertson Smith à ce résultat surprenant qu'elles reposent sur la reconnaissance d'une substance commune (*Kinship and Marriage*, 1885) et que par là elles peuvent également être créées par un repas pris en commun. Ce trait permet de relier une telle identification à l'histoire primitive de la famille humaine, construite par moi dans *Totem et tabou*.

Chapitre VII

État amoureux et hypnose

L'usage de la langue reste, même dans ses caprices, fidèle à une certaine réalité. C'est ainsi qu'il a beau nommer « amour » des relations sentimentales très diverses, que nous aussi regroupons, du point de vue théorique, comme étant de l'amour, il ne s'en remet pas moins à douter que cet amour soit l'amour véritable, authentique, réel, et montre ainsi qu'il y a, au sein des phénomènes amoureux, toute une échelle de possibilités. Il ne nous sera pas non plus difficile de retrouver cette même échelle au cours de notre observation.

Dans un grand nombre de cas, l'état amoureux n'est rien d'autre que de l'investissement d'objet provenant des pulsions sexuelles en vue de la satisfaction sexuelle directe, investissement qui d'ailleurs disparaît lorsque le but est atteint ; c'est ce qu'on nomme l'amour commun, sensuel. Mais, comme on sait, la situation libidinale demeure rarement aussi simple. La certitude de pouvoir compter sur le réveil du besoin qui vient de disparaître doit bien avoir été le motif premier pour réaliser sur l'objet sexuel un investissement durable, et pour l'« aimer » aussi dans les intervalles libres de désir.

Il vient s'ajouter un deuxième facteur tiré de la très remarquable histoire du développement de la vie amoureuse de l'homme. Dans la première phase, le plus souvent déjà achevée à cinq ans, l'enfant avait trouvé dans l'un des deux parents un premier objet d'amour sur lequel s'étaient réunies toutes ses pulsions sexuelles exigeant satisfaction. Le refoulement survenant alors imposa le renoncement à la plupart de ces buts sexuels infantiles et laissa derrière lui une modification profonde du rapport aux parents. L'enfant resta désormais attaché aux parents, mais avec des

pulsions qu'il faut appeler « inhibées quant au but ». Les sentiments qu'il éprouve dorénavant pour ces personnes aimées sont qualifiés de « tendres ». Il est connu que dans l'inconscient les tendances « sensuelles » précoces subsistent plus ou moins fortement, si bien que, dans un certain sens, se maintient¹ la plénitude du courant originaire.

Avec la puberté, s'installent, comme on sait, des tendances nouvelles et très intenses, orientées vers les buts sexuels directs. Dans des cas défavorables, elles demeurent, en tant que courant sensuel, séparées des orientations sentimentales « tendres » qui perdurent. On a alors sous les yeux l'image dont les deux aspects sont idéalisés avec tant de complaisance par certaines orientations de la littérature. L'homme témoigne de penchants romanesques envers des femmes tenues en haute estime, qui pourtant ne l'incitent pas au commerce amoureux, et il n'est puissant qu'avec d'autres femmes qu'il n'« aime » pas, qu'il estime peu ou même qu'il méprise². Plus fréquemment, cependant, l'adolescent réussit, à un certain degré, la synthèse de l'amour non sensuel, céleste et de l'amour sensuel, terrestre, et son rapport à l'objet sexuel se caractérise par l'action conjuguée des pulsions non inhibées et de celles inhibées quant au but. Selon la part que reprennent les pulsions de tendresse, inhibées quant au but, on peut mesurer l'intensité de l'état amoureux opposé au désir purement sexuel.

Dans le cadre de cet état amoureux, nous avons été frappé dès le début par le phénomène de la surestimation sexuelle, par le fait que l'objet aimé jouit d'une certaine liberté au regard de la critique, que toutes ses qualités sont estimées davantage que celles de personnes non aimées ou que du temps où il n'était pas aimé. Lors d'un refoulement tant soit peu efficace ou d'une mise à l'écart des tendances sensuelles, s'installe l'illusion que l'objet est aimé, même sensuellement, à cause de ses avantages psychiques, alors qu'au contraire c'est le contentement sensuel qui doit lui avoir conféré d'abord ces avantages.

Le mouvement qui fausse ici le jugement est celui de l'*idéalisation*. Mais de ce fait il nous est plus facile de nous orienter ; nous reconnaissons que l'objet est traité comme le moi propre, donc que dans l'état amoureux une certaine quantité de libido narcissique déborde sur l'objet³. Dans maintes formes de choix amoureux, il devient même évident que l'objet sert à remplacer un idéal du moi propre, non atteint. On l'aime à cause des perfections auxquelles on a aspiré pour le moi propre et qu'on voudrait maintenant se procurer par ce détour pour satisfaire son narcissisme.

Que la surestimation sexuelle et l'état amoureux continuent de croître et l'interprétation du tableau est de moins en moins contestable. Les tendances poussant à la satisfaction sexuelle directe peuvent alors être totalement repoussées, comme il arrive régulièrement par exemple dans l'amour romanesque du jeune homme ; le moi devient de moins en moins exigeant et prétentieux, l'objet de plus en plus magnifique et précieux ; il entre finalement en possession de la totalité de l'amour de soi du moi ; si bien que l'autosacrifice de celui-ci en devient une conséquence naturelle. L'objet a pour ainsi dire absorbé le moi. Des traits d'humanité, de limitation du narcissisme, d'autopréjudice sont présents dans chaque cas d'état amoureux ; à l'extrême, il n'y a rien d'autre qu'une intensification de ceux-ci qui, du fait du retrait des exigences sensuelles, restent seuls à régner.

Ceci se produit avec une particulière facilité dans le cas d'un amour malheureux, irréalisable, puisque justement lors de chaque satisfaction sexuelle la surestimation sexuelle subit toujours de nouveau une réduction. Simultanément à cet « abandon » du moi à l'objet, abandon qui ne se distingue déjà plus de l'abandon sublimé à une idée abstraite, les fonctions imparties à l'idéal du moi sont totalement défailtantes. La critique, exercée par cette instance, se tait ; tout ce que fait et exige l'objet est bon et irréprochable. La conscience morale ne s'applique à rien de ce qui advient en faveur de l'objet ; dans l'aveuglement de l'amour on devient criminel sans remords. Toute la situation se laisse résumer intégralement en une formule : *l'objet s'est mis à la place de l'idéal du moi.*

La différence entre l'identification et l'état amoureux, dans ses développements extrêmes qu'on appelle fascination, sujétion amoureuse⁴, est maintenant facile à décrire. Dans le premier cas, le moi s'est enrichi des qualités de l'objet, s'est, selon l'expression de Ferenczi, « introjecté » celui-ci ; dans le second cas, il est appauvri, il s'est abandonné à l'objet, a mis celui-ci à la place de son élément constitutif le plus important. Cependant, en y regardant de plus près, on remarque bientôt qu'une telle représentation fait croire à des contrastes qui n'existent pas. Il ne s'agit pas, du point de vue économique, d'appauvrissement ou d'enrichissement, on peut aussi décrire l'état amoureux extrême comme étant celui où le moi se serait introjecté l'objet. C'est peut-être une autre discrimination qui touche davantage à l'essentiel. Dans le cas de l'identification, l'objet s'est perdu ou on y a renoncé ; il est alors rétabli dans le moi ; le moi se modifie partiellement selon le modèle de l'objet perdu. Dans l'autre cas, l'objet a

été conservé et est surinvesti en tant que tel par le moi et aux dépens de celui-ci. Mais cela aussi appelle une réserve. Est-il donc certain que l'identification suppose le renoncement à l'investissement d'objet, ne peut-il y avoir identification, l'objet étant conservé ? Avant que nous nous engagions dans la discussion de cette question épineuse, nous pouvons déjà pressentir que c'est une autre alternative qui rend compte de l'essence des faits, savoir *si l'objet est mis à la place du moi ou de l'idéal du moi*.

Il n'y a manifestement pas loin de l'état amoureux à l'hypnose. Les concordances entre les deux sont évidentes. Même soumission humble, même docilité, même absence de critique envers l'hypnotiseur comme envers l'objet aimé⁵. Même résorption de l'initiative personnelle ; aucun doute, l'hypnotiseur a pris la place de l'idéal du moi. Simplement, dans l'hypnose les rapports sont encore plus nets et plus intenses, si bien qu'il conviendrait plutôt d'expliquer l'état amoureux par l'hypnose que l'inverse. L'hypnotiseur est l'objet unique, à côté de lui nul autre objet ne compte. Que le moi vive dans un rêve ce que l'hypnotiseur exige et affirme nous rappelle que nous avons négligé de mentionner que, parmi les fonctions de l'idéal du moi, il y avait aussi l'exercice de l'épreuve de réalité⁶. Rien d'étonnant à ce que le moi tienne pour réelle une perception, lorsque l'instance psychique à qui incombe habituellement la tâche de l'épreuve de réalité cautionne cette réalité. L'absence totale de tendances à buts sexuels non interdits contribue par ailleurs à l'extrême pureté des phénomènes. La relation hypnotique est un abandon amoureux illimité, la satisfaction sexuelle étant exclue, alors que dans l'état amoureux celle-ci est repoussée pour un temps et demeure à l'arrière-plan à titre de but possible ultérieurement.

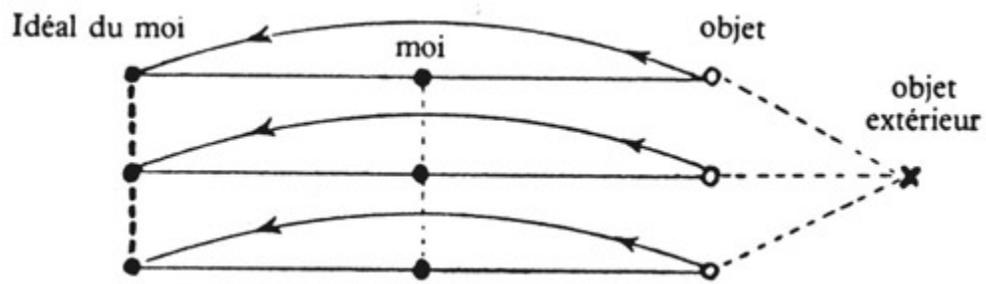
Mais d'un autre côté on peut dire aussi que la relation hypnotique est – si cette expression est permise – une formation en foule à deux. L'hypnose n'est pas un bon objet de comparaison avec la formation en foule parce qu'elle est bien plutôt identique à elle. De la structure compliquée de la foule, elle isole pour nous un élément, le comportement de l'individu en foule envers le meneur. L'hypnose s'écarte de la formation en foule par cette limitation du nombre, comme de l'état amoureux par le manque de tendances directement sexuelles. En ce sens elle tient le milieu entre les deux.

Il est intéressant de voir que ce sont justement les tendances sexuelles inhibées quant au but qui aboutissent à des liens aussi durables unissant les

hommes entre eux. Mais cela se comprend aisément par le fait qu'elles ne sont pas susceptibles d'une pleine satisfaction, alors que les tendances sexuelles non inhibées éprouvent, par la décharge survenant chaque fois que le but sexuel est atteint, une extraordinaire réduction. L'amour sensuel est destiné à s'éteindre dans la satisfaction ; pour pouvoir durer, il faut qu'il soit pourvu dès le début de composantes purement tendres, c'est-à-dire inhibées quant au but, ou bien qu'il subisse une transformation de ce type.

L'hypnose résoudrait pour nous, sans la moindre difficulté, l'énigme de la constitution libidinale d'une foule, si elle ne comportait encore elle-même des traits qui se soustraient à l'explication rationnelle fournie jusqu'à présent – état amoureux avec exclusion des tendances directement sexuelles. Il y a encore beaucoup de choses en elle dont il faut reconnaître qu'elles sont incomprises, mystiques. Elle comporte en supplément la paralysie née du rapport d'un être surpuissant à un être sans puissance, sans défense, ce qui se rattache en quelque sorte à l'hypnose de frayeur des animaux. La manière dont elle est engendrée, sa relation au sommeil, ne sont pas transparentes, et le choix énigmatique de personnes qui y sont aptes, alors que d'autres la repoussent totalement, renvoie à un facteur encore inconnu, qui se réalise en elle et qui seul peut-être rend possible en elle la pureté des positions libidinales. Autre fait digne de remarque, il est fréquent que la conscience morale de la personne hypnotisée puisse se montrer résistante, même si par ailleurs la suggestion entraîne une pleine docilité. Mais cela peut provenir du fait que, dans l'hypnose telle qu'elle est pratiquée la plupart du temps, un savoir a pu s'être conservé, aux termes duquel il ne s'agit que d'un jeu, d'une reproduction sans vérité d'une autre situation d'une importance vitale bien plus grande.

À la suite des observations précédentes, nous sommes toutefois pleinement préparés à donner la formule de la constitution libidinale d'une foule. Tout au moins d'une foule telle que nous l'avons considérée, qui donc a un meneur, et non d'une foule secondaire qui, par excès d'« organisation », n'a pu acquérir les propriétés d'un individu. *Une telle foule primaire est une somme d'individus, qui ont mis un seul et même objet à la place de leur idéal du moi et se sont en conséquence, dans leur moi, identifiés les uns aux autres.* Ce rapport autorise une représentation graphique.



[1.](#) Voir Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905.

[2.](#) Sigmund Freud, « Sur le rabaissement le plus commun de la vie amoureuse » (1918) [in *Psychologie de la vie amoureuse*, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2010. (N.d.É.)]

[3.](#) Cf. un passage au début de la troisième section de *Pour introduire le narcissisme* (1914). (N.d.T.)

[4.](#) La « sujétion amoureuse » a été discutée par Freud dans la première partie de son article « Le tabou de la virginité » (1918) [in *Psychologie de la vie amoureuse, op. cit.*]. (N.d.T.)

[5.](#) Ce point a déjà été traité par Freud dans une note de bas de page au début des *Trois essais* (1905) et dans son article sur le « Traitement psychique » (1905). (N.d.T.)

[6.](#) Voir « Complément métapsychologique à la théorie du rêve » (1918). Il semble toutefois permis de douter du bien-fondé de cette attribution de fonction, doute qui requiert une discussion approfondie.

Chapitre VIII

La pulsion grégaire

Nous ne nous satisferons que peu de temps de l'illusion d'avoir par cette formule résolu l'énigme de la foule. Nous ne pouvons manquer d'être immédiatement inquiet en nous rappelant que, pour l'essentiel, nous nous sommes contenté de renvoyer à l'énigme de l'hypnose, où tant de choses restent encore en suspens. Et voilà qu'une autre objection nous indique la suite du chemin.

Nous avons le droit de nous dire que les liens affectifs féconds que nous reconnaissons dans la foule suffisent pleinement à expliquer un de ses caractères, le manque d'autonomie et d'initiative chez l'individu pris isolément, l'identité de sa réaction et de celle de tous les autres, pour ainsi dire sa réduction au rang d'individu de foule. Mais la foule, lorsque nous la considérons comme un tout, montre bien davantage ; les signes d'affaiblissement du rendement intellectuel et de désinhibition de l'affectivité, l'incapacité de se modérer et de temporiser, la tendance au dépassement de toutes limites dans l'expression des sentiments et à leur décharge totale dans l'action, ceci et toutes choses analogues, dont nous trouvons chez Le Bon une peinture si impressionnante, donne une image évidente de régression de l'activité psychique à un stade antérieur, comme celle que nous ne sommes pas étonnés de trouver chez les sauvages ou chez les enfants. Une telle régression est inhérente, en particulier, à la nature des foules ordinaires, tandis que, comme nous l'avons vu, elle peut être évitée, pour une large part, chez les foules artificielles, hautement organisées.

Ainsi avons-nous l'impression d'un état dans lequel la motion affective isolée et l'acte intellectuel personnel de l'individu sont trop faibles pour se faire valoir seuls et sont absolument forcés d'attendre que la confirmation

leur vient d'une répétition identique chez les autres. Il nous est rappelé combien de ces phénomènes de dépendance sont inhérents à la constitution normale de la société humaine, combien peu d'originalité et de courage personnel se trouvent en elle, à quel point chaque individu pris isolément est dominé par les attitudes de l'âme des foules, qui se manifestent en tant que singularités raciales, préjugés de classe, opinion publique et autres choses semblables. L'énigme de l'influence de la suggestion s'accroît pour nous si nous avouons qu'une telle influence n'est pas seulement exercée par le meneur mais en outre par chaque individu sur chaque individu, et nous nous faisons le reproche d'avoir mis unilatéralement l'accent sur la relation au meneur, en repoussant injustement l'autre facteur, celui de la suggestion réciproque.

Rappelé de la sorte à la modestie, nous avons tendance à prêter l'oreille à une autre voix qui nous promet une explication sur des bases plus simples. J'en emprunte une au livre intelligent de Wilfred Trotter sur la pulsion grégaire, dont je déplore seulement qu'il ne se soit pas dégagé des antipathies déchaînées par la dernière Grande Guerre¹.

Trotter fait découler les phénomènes psychiques décrits chez la foule d'un instinct grégaire (*gregariousness* *) qui est inné chez l'homme comme chez les autres espèces animales. Cette grégarité est biologiquement une analogie et en quelque sorte une continuation de la pluricellularité et, au sens de la théorie de la libido, une autre manifestation de la tendance d'origine libidinale qu'ont tous les êtres vivants de même espèce à se réunir dans des unités de plus en plus vastes². L'individu se sent incomplet (*incomplete*³*) quand il est seul. L'angoisse du petit enfant serait déjà une manifestation de cet instinct grégaire. La contradiction avec le troupeau équivaut à une séparation d'avec lui et est de ce fait anxieusement évitée. Mais le troupeau refuse tout ce qui est nouveau, inhabituel. L'instinct grégaire serait quelque chose de primaire, qui ne peut être décomposé davantage (*which cannot be split up* *).

Trotter fournit comme liste des pulsions (ou instincts) qu'il donne pour primaires : pulsion d'auto-affirmation, pulsion alimentaire, pulsion sexuelle et pulsion grégaire. La dernière en viendrait souvent à s'opposer aux autres. Conscience de culpabilité et sentiment du devoir seraient les attributs caractéristiques d'un *gregarious animal* *. De l'instinct grégaire, Trotter fait découler les forces refoulantes que la psychanalyse a fait voir dans le moi, et par suite, de la même manière, les résistances auxquelles le médecin se

heurte lors d'un traitement psychanalytique. Le langage devrait son importance à la propriété qu'il a d'assurer la compréhension réciproque au sein du troupeau ; sur lui reposerait en grande partie l'identification des individus les uns aux autres.

De même que Le Bon a essentiellement centré son intérêt sur les formations en foule temporaires caractérisées et McDougall sur les groupements sociaux stables, de même Trotter l'a centré sur les associations les plus générales dans lesquelles vit l'homme, ce ζῶον πολιτικόν⁴, et dont il a donné le fondement psychologique. Mais pour Trotter point n'est besoin de chercher de quoi dérive la pulsion grégaire, étant donné qu'il la désigne comme primaire et pas davantage dissociable. Sa remarque, selon laquelle Boris Sidis fait dériver la pulsion grégaire de la suggestibilité, est, heureusement pour lui, superflue ; c'est une explication selon un modèle connu et insatisfaisant, et l'inverse de cette proposition, à savoir donc que la suggestibilité est un rejeton de l'instinct grégaire, me semblerait de beaucoup plus éclairant.

Mais à la représentation de Trotter on peut objecter, à plus juste titre encore qu'aux autres, qu'elle tient trop peu compte du rôle du meneur dans la foule, alors que nous tendons plutôt à croire tout au contraire que l'essence de la foule ne saurait être comprise si l'on néglige le meneur. L'instinct grégaire ne laisse absolument aucune place au meneur, celui-ci ne s'ajoute que comme fortuitement au troupeau, le corollaire étant que de cette pulsion aucune voie ne mène au besoin de Dieu ; le pasteur manque au troupeau. Mais en outre on peut saper les fondements de la représentation de Trotter psychologiquement, c'est-à-dire qu'on peut rendre tout au moins vraisemblable que la pulsion grégaire n'est pas indécomposable, n'est pas primaire au sens de la pulsion d'autoconservation et de la pulsion sexuelle.

Il n'est naturellement pas facile de suivre l'ontogenèse de la pulsion grégaire. L'angoisse du petit enfant, quand il est laissé seul, que Trotter revendique déjà comme manifestation de la pulsion, suggère cependant une autre interprétation. Elle concerne la mère, plus tard d'autres intimes, et elle est l'expression d'une nostalgie inassouvie dont l'enfant ne sait encore rien faire d'autre que la transformer en angoisse⁵. L'angoisse du petit enfant délaissé ne s'apaise pas non plus par la vue de n'importe qui d'autre « du troupeau », mais elle est au contraire suscitée par l'apparition d'un de ces « étrangers ». De plus, pendant longtemps, on ne remarque chez l'enfant rien d'un instinct grégaire ou d'un sentiment de foule. Un tel sentiment se

forme d'abord dans la nurserie aux nombreux enfants, à partir du rapport des enfants à leurs parents, et il se forme en réaction à la jalousie initiale avec laquelle l'aîné accueille le plus jeune. L'aîné des enfants voudrait, c'est certain, refouler jalousement celui qui vient après lui, le tenir à l'écart des parents et le dépouiller de ses droits, mais en présence du fait que cet enfant aussi – comme tous ceux qui suivront – est aimé par les parents d'une égale façon, et par suite de l'impossibilité de persévérer dans son attitude hostile sans dommage personnel, il est contraint à l'identification aux autres enfants et il se forme dans la troupe d'enfants un sentiment de foule ou de communauté qui plus tard connaît à l'école la suite de son développement. La première exigence de cette formation réactionnelle est celle de justice, de traitement égal pour tous. On sait à quel point cette revendication s'exprime à l'école à voix haute et sans concession. Si tant est qu'on ne peut soi-même être le privilégié, qu'au moins aucun de tous les autres ne soit privilégié. On pourrait tenir pour invraisemblable cette transformation, cette substitution, dans la nurserie et la salle de classe, d'un sentiment de foule à la jalousie, si plus tard on n'observait pas de nouveau le même processus en d'autres circonstances. Que l'on pense à la troupe exaltée de femmes et de jeunes filles amoureuses qui se pressent autour du chanteur ou du pianiste qui vient de se produire. Sans doute, en faudrait-il peu à chacune d'entre elles pour être jalouse de l'autre, mais devant leur nombre et l'impossibilité qui y est liée d'atteindre le but de leur sentiment amoureux, elles y renoncent et, au lieu de se prendre aux cheveux les unes les autres, elles agissent comme une foule unie, elles rendent hommage à l'idole dans des actions communes et seraient heureuses, par exemple, de se partager ses boucles de cheveux. Elles ont pu, rivales à l'origine, s'identifier les unes aux autres grâce à cet amour égal pour le même objet. Si une situation pulsionnelle est, comme c'est habituellement le cas, susceptible d'avoir plusieurs issues, nous ne nous étonnerons pas que s'offre précisément l'issue à laquelle est liée la possibilité d'une certaine satisfaction, cependant qu'une autre, même plus proche, fait défaut, parce que les circonstances réelles lui interdisent d'atteindre ce but.

Ce que l'on va trouver plus tard dans la société, agissant comme esprit collectif, *esprit de corps*^{6*}, etc., ne désavoue pas l'envie originaire dont il découle. Nul ne doit se mettre en avant, chacun doit être et avoir pareil. Justice sociale, cela signifie que l'on se refuse beaucoup de choses à soi-même, afin que les autres eux aussi soient contraints d'y renoncer ou, ce qui

revient au même, qu'ils ne puissent les exiger. Cette exigence d'égalité est la racine de la conscience sociale et du sentiment du devoir. Elle se révèle de façon inattendue dans l'angoisse de contagion chez les syphilitiques, que nous avons appris à comprendre par la psychanalyse. L'angoisse de ces pauvres gens correspond à leur opposition violente au désir inconscient de propager leur infection chez les autres, car pourquoi devraient-ils eux seuls être infectés et exclus de tant de choses et les autres pas ? La belle anecdote du jugement de Salomon a elle aussi la même source. Si l'enfant d'une femme est mort, l'autre ne doit pas en avoir un vivant. C'est à ce désir qu'on reconnaît celle qui a subi la perte.

Le sentiment social repose ainsi sur le retournement d'un sentiment d'abord hostile en un lien à caractère positif, de la nature d'une identification. Pour autant que jusqu'à présent nous puissions comprendre le déroulement des choses, ce retournement semble s'accomplir sous l'influence d'un lien collectif de tendresse avec une personne située en dehors de la foule. À nous non plus notre analyse de l'identification ne nous paraît pas exhaustive ; mais, pour ce que nous nous proposons actuellement, il suffit que nous revenions à ce seul et unique point, à savoir qu'est exigée la réalisation conséquente de l'égalisation. Nous avons déjà vu lors de la discussion sur les deux foules artificielles, l'Église et l'Armée, que leur condition préalable est que tous soient aimés d'une manière égale par un seul, le meneur. Mais n'oublions pas maintenant que l'exigence d'égalité de la foule vaut seulement pour ses individus pris isolément et non pour le meneur. Tous ces individus pris isolément doivent être égaux les uns par rapport aux autres, mais tous veulent être dominés par un seul. Beaucoup d'égaux qui peuvent s'identifier les uns aux autres et un seul et unique, supérieur à eux tous, telle est la situation que nous trouvons réalisée dans la foule capable de vivre. Risquons-nous donc à corriger l'affirmation de Trotter : l'homme est un *animal de troupeau (Herdentier)*, en disant qu'il serait plutôt un *animal de horde (Hordentier)*, être individuel d'une horde menée par un chef.

¹. Wilfred Trotter, *Instincts of the Herd in Peace and War*, Londres, 1916, 2^e édition.

². Voir mon essai *Au-delà du principe de plaisir*, 1920.

³. * En anglais dans le texte.

⁴. En grec dans le texte : animal politique (Aristote, *Politique*, 1252, b). (N.d.T.)

⁵. Voir *Introduction à la psychanalyse*, chapitre xxv.

6. * En français dans le texte.

Chapitre IX

La foule et la horde originaire

En 1912, j'ai adopté la supposition de Charles Darwin selon laquelle la forme originaire de la société humaine serait celle d'une horde soumise à la domination sans limite d'un mâle puissant. J'ai essayé d'exposer que les destins de cette horde ont laissé des traces indestructibles dans l'histoire héréditaire de l'humanité et spécialement que le développement du totémisme, qui inclut des commencements de religion, de moralité, d'organisation sociale, se rattache au meurtre violent du chef et à la transformation de la horde du père en une communauté de frères¹. Ceci n'est certes qu'une hypothèse comme tant d'autres par lesquelles les historiens de la préhistoire cherchent à éclairer l'obscurité des origines – un critique anglais non dépourvu de gentillesse l'appelait avec esprit une « *just so story* »² – mais je pense que c'est à l'honneur d'une telle hypothèse que d'être à même de créer cohérence et compréhension dans des domaines toujours nouveaux.

Les foules humaines nous montrent, une fois de plus, l'image familière d'un individu isolé, surpuissant au sein d'une bande de compagnons égaux, image également contenue dans notre représentation de la horde originaire. La psychologie de cette foule, telle que nous la connaissons d'après les descriptions souvent mentionnées – disparition de la personnalité individuelle consciente, orientation des pensées et des sentiments dans des directions identiques, prédominance de l'affectivité et du psychisme inconscient, tendance à la réalisation immédiate de desseins qui surgissent –, tout cela correspond à un état de régression à une activité psychique primitive, telle qu'on pourrait justement l'assigner à la horde originaire³.

La foule nous apparaît donc comme une reviviscence de la horde originaire. De même que l'homme des origines s'est maintenu virtuellement en chaque individu pris isolément, de même la horde originaire peut se reconstituer à partir de n'importe quel agrégat humain ; dans la mesure où la formation en foule régit habituellement les hommes, nous reconnaissons en elle la persistance de la horde originaire. Nous devons en conclure que la psychologie de la foule est la plus ancienne psychologie de l'homme ; ce que nous avons isolé en tant que psychologie individuelle, en négligeant tous les résidus de foule, ne s'est dégagé que plus tard de l'ancienne psychologie des foules, progressivement, et pour ainsi dire d'une manière qui n'a jamais été que partielle. Nous allons encore nous risquer à indiquer le point de départ de cette évolution.

Une première réflexion nous montre sur quel point cette affirmation appelle une correction. La psychologie individuelle, bien plutôt, est nécessairement tout aussi ancienne que la psychologie des foules, car dès le début il y eut deux sortes de psychologie, celle des individus en foule et celle du père, du chef, du meneur. Les individus de la foule étaient réunis par les mêmes liens que ceux que nous trouvons aujourd'hui, mais le père de la horde originaire était libre. Ses actes intellectuels étaient, même dans leur isolement, forts et indépendants, sa volonté n'avait pas besoin d'être renforcée par celle des autres. En conséquence de quoi nous supposons que son moi avait peu de liens libidinaux, il n'aimait personne en dehors de lui et n'aimait les autres que dans la mesure où ils servaient ses besoins. Son moi ne cédait rien de superflu aux objets.

Au seuil de l'histoire de l'humanité était le *surhomme* que Nietzsche n'attendait que de l'avenir. Aujourd'hui encore les individus en foule ont besoin de l'illusion d'être aimés de manière égale et juste par le meneur, mais le meneur, lui, n'a besoin d'aimer personne d'autre, il a le droit d'être de la nature des maîtres, absolument narcissique, mais sûr de lui et ne dépendant que de lui. Nous savons que l'amour endigue le narcissisme et nous pourrions démontrer comment par cette action il est devenu facteur de civilisation.

Le père originaire de la horde n'était pas encore immortel, comme il le devint plus tard par déification. Quand il mourait, il devait être remplacé ; venait vraisemblablement à sa place un fils, le plus jeune, qui jusqu'alors avait été individu en foule comme un autre. Il faut donc qu'il y ait une possibilité de transformer la psychologie de la foule en psychologie

individuelle, il faut qu'une condition soit trouvée sous laquelle une telle transformation s'accomplit aisément, de même qu'il est possible aux abeilles, en cas de besoin, de tirer d'une larve une reine au lieu d'une ouvrière. On ne peut alors se représenter la chose qu'ainsi : le père originaire avait fait obstacle à la satisfaction des tendances sexuelles directes de ses fils ; il les contraignait à faire abstinence et en conséquence à s'attacher affectivement à lui et les uns aux autres par des liens qui pouvaient naître des tendances à but sexuel inhibé. Il les contraignait pour ainsi dire à rentrer dans la psychologie des foules. Sa jalousie et son intolérance sexuelles sont devenues en dernier ressort l'origine de la psychologie des foules⁴.

À celui qui devenait son successeur était donnée aussi la possibilité de la satisfaction sexuelle et était ouverte la voie permettant d'échapper aux conditions de la psychologie des foules. La fixation de la libido à la femme, la possibilité de satisfaction sans ajournement ni accumulation amenaient la fin de l'importance des tendances sexuelles inhibées quant au but et faisaient s'élever le narcissisme toujours à la même hauteur. Nous reviendrons dans une annexe sur le rapport de l'amour à la formation du caractère.

Montrons encore, ce qui est particulièrement instructif, dans quel rapport à la constitution de la horde originaire se trouve la forme d'organisation au moyen de laquelle – moyens de contrainte exceptés – une foule artificielle se maintient. Dans l'Armée et l'Église, il s'agit, nous l'avons vu, de l'illusion que le meneur aime tous les individus pris isolément d'une manière égale et juste. Mais ceci est exactement la transposition idéaliste des rapports dans la horde originaire, où tous les fils se savaient persécutés de manière égale par le père originaire et le redoutaient de manière égale. Déjà, la forme suivante de la société humaine, le clan totémique, a pour préalable cette transformation sur laquelle sont édifiés tous les devoirs sociaux. La force inaltérable de la famille, en tant que formation naturelle en foule, repose sur le fait que ce préalable nécessaire de l'amour égal du père peut être réellement vrai pour elle.

Mais nous attendons encore plus lorsque nous ramenons la foule à la horde originaire. Cela doit aussi nous rendre plus accessible ce qui reste d'incompris et de mystérieux dans la formation en foule, et qui se cache derrière les mots énigmatiques d'hypnose et de suggestion. Et je pense que cela peut effectivement parvenir à ce résultat. Souvenons-nous que

l'hypnose a en soi quelque chose de franchement inquiétant ; mais le caractère de l'inquiétant renvoie à quelque chose d'ancien et de bien familier, tombé sous le coup du refoulement⁵. Pensons à la manière dont l'hypnose est induite. L'hypnotiseur affirme être en possession d'un pouvoir mystérieux qui dérobe au sujet sa volonté propre, ou, ce qui revient au même, le sujet croit cela de lui. Ce pouvoir mystérieux – désigné encore souvent sous le nom populaire de magnétisme animal – est nécessairement le même que celui qui est considéré par les primitifs comme la source du tabou, le même que celui qui émane des rois et des chefs de tribus et qui fait qu'il est dangereux de les approcher (Mana). C'est en possession de ce pouvoir que l'hypnotiseur prétend donc être ; et comment le manifeste-t-il ? En invitant la personne à le regarder dans les yeux ; il hypnotise de façon typique par son regard. Mais c'est justement la vue du chef de tribu qui est pour le primitif dangereuse et insupportable, comme plus tard celle de la divinité pour le mortel. Moïse encore doit faire l'intermédiaire entre son peuple et Jéhovah, étant donné que le peuple ne supporterait pas la vue de Dieu et quand il revient, après avoir été en présence de Dieu sa face rayonne, une partie du « Mana » s'est transférée sur lui comme chez l'intermédiaire⁶ des primitifs.

On peut toutefois provoquer l'hypnose également par d'autres voies – ce qui induit en erreur et a donné lieu à des théories physiologiques insuffisantes – par exemple en fixant un objet brillant ou en écoutant un bruit monotone. En réalité, ces procédés ne servent qu'à détourner et à captiver l'attention consciente. La situation est la même que si l'hypnotiseur avait dit à la personne : maintenant occupez-vous exclusivement de ma personne, le reste du monde est totalement inintéressant. Certes, il serait techniquement inadéquat que l'hypnotiseur tînt semblable discours ; par celui-ci le sujet serait arraché de sa position inconsciente et serait incité à la contradiction consciente. Mais alors que l'hypnotiseur évite d'orienter vers ses desseins la pensée consciente du sujet, et que la personne en expérience se plonge dans une activité qui ne peut manquer de lui faire paraître le monde inintéressant, il arrive qu'inconsciemment elle concentre véritablement toute son attention sur l'hypnotiseur et se mette vis-à-vis de lui dans la position du rapport hypnotique, du transfert. Les méthodes indirectes de la mise sous hypnose ont donc pour effet, tout comme de nombreuses techniques du mot d'esprit⁷, d'empêcher certains partages de l'énergie psychique, qui perturberaient le déroulement du processus

inconscient, et elles aboutissent finalement au même but que les influences directes par la fixité du regard et les passes⁸.

Ferenczi a découvert avec justesse qu'en donnant l'ordre de dormir, souvent utilisé pour induire l'hypnose, l'hypnotiseur se met à la place des parents. Il estimait devoir distinguer deux sortes d'hypnose, une, cajoleuse, qui apaise, qu'il rapportait au modèle maternel, et une qui menace, qu'il rapportait au père⁹. En fait, l'ordre de dormir ne signifie dans l'hypnose rien d'autre que l'invitation à retirer tout son intérêt du monde et à le concentrer sur la personne de l'hypnotiseur ; et c'est bien ainsi que cet ordre est compris du sujet, car c'est dans ce retrait de l'intérêt pour le monde extérieur que réside la caractéristique psychologique du sommeil et c'est sur lui que repose la parenté du sommeil avec l'état hypnotique.

Par les mesures qu'il prend, l'hypnotiseur éveille ainsi chez le sujet une part de son héritage archaïque, lequel fut confronté aussi aux parents et connu dans la relation au père une reviviscence individuelle, cet héritage étant la représentation d'une personnalité surpuissante et dangereuse, vis-à-vis de laquelle on n'a pu prendre qu'une position passive-masochiste, à laquelle on a été forcé de remettre sa volonté, et avec laquelle être seul – « paraître devant elle » – semblait une folle audace. Ce n'est que de cette façon approximative que nous pouvons nous représenter la relation d'un individu de la horde originaire au père originaire. Comme nous le savons à partir d'autres réactions, l'individu pris isolément a gardé un degré variable d'aptitude personnelle à faire revivre de telles situations anciennes. Le fait de savoir que l'hypnose n'est malgré tout qu'un jeu, un renouvellement mensonger de ces impressions anciennes, peut néanmoins être conservé et assurer la résistance à des conséquences trop sérieuses de la suspension de la volonté dans l'hypnose.

Le caractère inquiétant, coercitif, de la formation en foule, qui se manifeste dans ses phénomènes de suggestion, peut donc bien être à bon droit expliqué par le fait que ceux-ci découlent de la horde originaire. Le meneur de la foule demeure toujours le père originaire redouté, la foule veut toujours être dominée par une puissance illimitée, elle est au plus haut degré avide d'autorité, elle a, selon l'expression de Le Bon, soif de soumission. Le père originaire est l'idéal de la foule qui domine le moi à la place de l'idéal du moi. L'hypnose peut prétendre à juste titre à cette appellation : une foule à deux ; il reste comme définition de la suggestion : une

conviction qui n'est pas fondée sur la perception et le travail de la pensée, mais sur un lien érotique¹⁰.

¹. Voir *Totem et tabou*, dans *Imago* en 1912, sous forme de livre en 1913, 4^e édition en 1925.

². En anglais dans le texte. Rappelons que les *Histoires comme ça* de Kipling s'intitulent en anglais : *Just so stories* (1902). Dans la 1^{re} édition seulement, apparaît ici le nom de « Kroeger ». C'était évidemment une faute d'impression pour « Kroeber », l'anthropologiste américain bien connu. Dans sa première analyse de *Totem et tabou* (*Amer. Anthropol.*, New Series, 22, 1920, p. 48), il n'y avait aucune allusion à une « just so story ». Celle-ci fut relevée par Kroeber lui-même dans une seconde analyse, près de vingt ans plus tard (*Amer. J. Sociol.*, 45, 1939, p. 446). La comparaison avec une « just so story » a été faite à l'époque, dans une analyse de *Totem et tabou*, par l'anthropologiste anglais R. R. Marett dans *The Athenaeum*, 13 février 1920, p. 206. (N.d.T.)

³. Doit être en particulier valable pour la horde originaire, ce que nous avons précédemment décrit dans l'ensemble des caractéristiques de l'homme. La volonté de l'individu isolé était trop faible, il ne se risquait pas à l'action. Nulle autre impulsion que collective n'aboutissait jamais ; il n'y avait qu'une volonté commune, aucune volonté singulière. La représentation n'osait pas se transposer en volonté, lorsqu'elle ne se trouvait pas renforcée par la perception de sa propagation générale. Cette faiblesse de la représentation trouve son explication dans la force de tous les liens affectifs communs ; mais l'uniformité des conditions de vie et l'absence de propriété privée contribuent à déterminer chez les individus la conformité des actes psychiques. – Les besoins excrémentiels n'excluent pas non plus, comme on peut l'observer chez les enfants et les soldats, la vie communautaire. La seule exception importante est l'acte sexuel, au cours duquel le tiers est pour le moins superflu et, dans le cas extrême, condamné à une pénible attente. Au sujet de la réaction du besoin sexuel (satisfaction génitale) contre la grégarité, voir plus bas.

⁴. On peut aussi supposer, par exemple, que les fils chassés, séparés du père, ont franchi le pas qui va de l'identification mutuelle à l'amour objectal homosexuel et acquis ainsi la liberté de tuer le père (voir *Totem et tabou*, chapitre IV).

⁵. « Das Unheimliche », *Imago*, V, 1919. [*L'Inquiétant familier*, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2011. (N.d.É.)].

⁶. Voir *Totem et tabou* et les sources qui y sont citées.

⁷. La distraction de l'attention comme partie de la technique du mot d'esprit est discutée assez longuement dans la dernière moitié du chapitre V du livre de Freud sur le mot d'esprit (1905). Le rôle possible de ce mécanisme dans la « transmission de pensée » est mentionné dans « Psychanalyse et télépathie » (*Standard Edition*, 18, p. 184). Mais la première allusion de Freud à cette idée est peut-être dans le chapitre final des *Études sur l'hystérie* (1895). Au début de la seconde section de ce chapitre, Freud avance le même mécanisme comme explication possible de l'efficacité de sa technique de « pression ». (N.d.T.)

⁸. La situation, qui fait que la personne est inconsciemment réglée sur l'hypnotiseur, alors que consciemment elle s'occupe de perceptions invariables et inintéressantes, trouve dans les événements du traitement psychanalytique un pendant qui mérite d'être mentionné ici. Dans toute analyse, il arrive au moins une fois que le patient affirme avec obstination que présentement il ne lui vient absolument rien à l'esprit. Ses associations libres se bloquent et les incitations à leur mise en route échouent. En faisant pression sur le patient, on obtient facilement de lui l'aveu qu'il pense à ce qu'il voit par la fenêtre du cabinet de consultation, au papier peint du mur qu'il a sous les yeux, ou à la lampe à gaz qui pend au plafond. On sait alors aussitôt qu'il est entré dans le transfert, qu'il est accaparé par des pensées encore inconscientes qui se rapportent au médecin et l'on voit le blocage des idées spontanées du patient prendre fin dès qu'on lui a donné cette explication.

⁹. Sándor Ferenczi, *Transfert et introjection* (1909), Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2013.

¹⁰. Il vaut la peine, me semble-t-il, d'être souligné que les discussions de ce paragraphe nous ont amené à remonter de la conception de l'hypnose selon Bernheim à une conception naïve antérieure. Selon Bernheim, il faut faire découler tous les phénomènes hypnotiques du facteur suggestion qui n'est pas davantage explicable. Nous concluons, quant à nous, que la suggestion est une manifestation partielle de l'état hypnotique, lequel a son véritable fondement dans une disposition, inconsciemment maintenue, issue de l'histoire originaire de la famille humaine. [Freud a déjà exprimé son scepticisme envers les vues de Bernheim sur la suggestion, dans la préface à la traduction du livre de Bernheim sur le sujet (1888-1889).]

Chapitre X

Un stade dans le moi

Si, gardant à l'esprit les descriptions complémentaires des auteurs traitant de la psychologie des foules, on jette un regard sur la vie de l'homme isolé d'aujourd'hui, on peut bien, devant les complications qui s'offrent ici, perdre le courage d'en présenter un résumé. Chaque individu pris isolément est une partie constitutive de différentes foules, lié par identification de différents côtés, et a édifié son idéal du moi selon les modèles les plus divers. Chaque individu pris isolément participe donc de plusieurs âmes des foules, âme de sa race, de sa classe, de sa communauté de foi, de son État, etc., et peut par surcroît accéder à une parcelle d'autonomie et d'originalité. À l'observation, ces formations de foule, stables et durables, frappent moins, étant donné leurs effets qui se maintiennent uniformément, que les foules rapidement formées et passagères, à partir desquelles Le Bon a esquissé avec brio la caractérisation psychologique de l'âme des foules, et c'est dans ces foules bruyantes, éphémères, et pour ainsi dire superposées aux autres, que se produit justement le miracle par lequel ce que nous avons précisément reconnu comme acquis individuel disparaît, même si ce n'est que temporairement, sans laisser de trace.

Ce miracle, nous l'avons compris dans le sens où l'individu abandonne son idéal du moi et l'échange contre l'idéal de la foule, incarné dans le meneur. Le miracle, qu'il nous soit permis d'ajouter cette correction, n'est pas également grand dans tous les cas. La séparation du moi et de l'idéal du moi n'est, chez de nombreux individus, guère avancée, les deux coïncident encore facilement, le moi a souvent conservé l'autosatisfaction narcissique antérieure. Le choix du meneur est très facilité par cet état de choses. Il lui

suffit souvent de posséder les propriétés typiques de ces individus, avec un relief particulièrement net et pur, et de donner l'impression d'une force et d'une liberté libidinale plus grandes ; alors le besoin d'un chef énergique vient à sa rencontre et le revêt de la surpuissance à laquelle sans cela il n'aurait peut-être aucunement prétendu. Les autres, dont l'idéal du moi ne se serait pas sans cela incarné dans sa personne sans subir de retouche, sont alors entraînés « suggestivement », c'est-à-dire par identification.

Ce par quoi nous avons contribué à l'explication de la structure libidinale d'une foule se ramène, nous le reconnaissons, à la distinction du moi d'avec l'idéal du moi et au double mode de lien par là rendu possible – identification et installation de l'objet à la place de l'idéal du moi – et l'hypothèse d'un tel stade dans le moi, en tant que premier pas d'une analyse du moi, doit se justifier progressivement dans les domaines les plus divers de la psychologie. Dans « Pour introduire le narcissisme », j'ai rassemblé ce qui, dans le matériel pathologique, permettait tout d'abord d'étayer cette séparation. Mais il est permis d'espérer que l'importance de celle-ci se révélera bien plus grande à l'occasion d'un approfondissement ultérieur de la psychologie des psychoses. Pensons que le moi adopte désormais une relation d'objet avec l'idéal du moi issu de lui-même, et que, éventuellement, toutes les interactions entre objet extérieur et moi-total, que nous avons appris à connaître dans la théorie des névroses, se répètent sur ce nouveau théâtre à l'intérieur du moi.

Je n'envisagerai ici qu'une des conséquences découlant de ce point de vue et poursuivrai ainsi la discussion d'un problème qu'il m'a fallu, ailleurs, abandonner sans l'avoir résolu¹. Chacune des différenciations psychiques, que nous avons appris à connaître, représente une nouvelle complication de la fonction psychique, accroît la labilité de celle-ci et peut devenir le point de départ d'une défaillance de la fonction, d'une entrée dans la maladie. Ainsi avons-nous, en naissant, franchi le pas qui mène du narcissisme se suffisant absolument à lui-même à la perception d'un monde extérieur changeant et à la première découverte de l'objet, et à cela est lié le fait que nous ne supportons pas durablement ce nouvel état, que nous l'abolissons périodiquement, et que dans le sommeil nous revenons à l'état antérieur d'absence de stimulation et d'évitement de l'objet. Ce faisant, nous suivons, à vrai dire, une indication du monde extérieur qui, par l'alternance périodique du jour et de la nuit, nous prive temporairement de la plus grande part des stimulations agissant sur nous. Une telle limitation

n'intervient pas dans le second exemple, plus significatif pour la pathologie. Dans le cours de notre développement, nous avons effectué une séparation de notre constitution psychique en un moi cohérent et en un refoulé inconscient, laissé en dehors du moi, et nous savons que la stabilité de cette nouvelle acquisition est exposée à de constants ébranlements. Dans le rêve et dans la névrose, ce qui est exclu frappe, en vue d'admission, aux portes gardées par les résistances, et en état de santé et de veille, nous avons recours à des ruses particulières pour accueillir temporairement le refoulé dans notre moi par contournement des résistances, associé à un gain de plaisir. Mot d'esprit et humour, pour une part aussi le comique en général, peuvent être considérés sous cet éclairage. À toute personne connaissant la psychologie des névroses, des exemples semblables, de moindre portée, viendront à l'esprit, mais je me hâte d'en arriver à l'application que j'ai en vue.

Il serait tout à fait pensable que la scission de l'idéal du moi d'avec le moi ne soit pas, elle non plus, durablement supportée et qu'elle soit contrainte de s'effacer temporairement. Dans tous les renoncements et toutes les limitations imposées au moi, l'infraction périodique aux interdits est la règle, comme le montre bien l'institution des fêtes qui, à l'origine, ne sont rien d'autre que des excès permis par la loi et qui doivent précisément à cette libération leur caractère de gaieté². Les saturnales des Romains et notre actuel carnaval rejoignent, sur ce point essentiel, les fêtes des primitifs, qui ont coutume de se terminer en débauches de toutes sortes, avec transgression des commandements ordinairement les plus saints. Mais l'idéal du moi englobe la somme de toutes les limitations auxquelles le moi doit se soumettre, et c'est pourquoi le retrait de l'idéal devrait être une fête grandiose pour le moi, qui alors aurait une fois encore le droit d'être content de lui³.

Il se crée toujours une sensation de triomphe quand quelque chose dans le moi coïncide avec l'idéal du moi. De même, le sentiment de culpabilité (et le sentiment d'infériorité) peut être compris comme expression de la tension entre moi et idéal.

Il y a, comme on sait, des êtres chez qui la perception diffuse de l'humeur oscille de manière périodique, allant d'une dépression démesurée à un bien-être accru, en passant par un certain état intermédiaire, et ces oscillations apparaissent, certes, selon des amplitudes de grandeurs très différentes allant de ce qui est à peine décelable jusqu'à ces extrêmes qui,

sous forme de mélancolie et de manie, interviennent de façon hautement torturante et perturbatrice dans la vie des intéressés. Dans les cas typiques de ces troubles cycliques de l'humeur, les circonstances extérieures ne semblent jouer aucun rôle déterminant ; en fait de motifs intérieurs, on ne retrouve chez ces malades rien de plus ni rien d'autre que chez tous les autres. Aussi a-t-on pris l'habitude de juger ces cas comme non psychogènes. Il sera question plus tard d'autres cas de troubles cycliques de l'humeur tout à fait semblables, mais qui s'expliquent facilement par des traumatismes psychiques.

Les raisons de ces oscillations spontanées de l'humeur sont donc inconnues ; le mécanisme selon lequel une manie relaie une mélancolie échappe à notre compréhension. C'est pourquoi il s'agirait ici des malades auxquels pourrait être appliquée notre hypothèse selon laquelle leur idéal du moi se dissout temporairement dans le moi après avoir exercé préalablement un pouvoir particulièrement rigoureux.

Efforçons-nous d'éviter les obscurités : sur le terrain de notre analyse du moi, il n'est pas douteux que chez le maniaque moi et idéal du moi ont conflué, si bien que la personne, dont aucune autocritique ne trouble l'humeur faite de triomphe et de ravissement de soi-même, peut se réjouir de la disparition des inhibitions, des égards pour autrui et des auto-reproches. Il est moins évident, mais pourtant tout à fait vraisemblable, que la misère du mélancolique est l'expression d'une division tranchée entre les deux instances du moi, dans laquelle l'idéal démesurément sensible manifeste sans ménagement sa condamnation du moi sous forme de délire d'infériorité et d'autodépréciation. La seule question est de savoir si l'on doit chercher l'origine de cette modification des relations entre le moi et l'idéal du moi dans les rébellions périodiques, postulées plus haut, contre la nouvelle institution, ou si l'on doit en rendre responsables d'autres états de choses.

Le renversement en manie n'est pas un trait nécessaire dans le tableau clinique de la dépression mélancolique. Il est des mélancolies simples, uniques, et il en est de périodiquement répétées qui ne connaissent jamais ce destin. Par ailleurs, il est des mélancolies dans lesquelles les circonstances jouent ouvertement un rôle étiologique. Ce sont les mélancolies consécutives à la perte d'un objet aimé, que ce soit du fait de la mort de celui-ci ou par suite de situations qui ont contraint la libido à se retirer de l'objet. Une telle mélancolie psychogène peut finir en manie et ce

cycle se répéter plusieurs fois, tout comme dans une mélancolie apparemment spontanée. L'état des choses est donc passablement obscur, d'autant que jusqu'ici un petit nombre seulement de formes et de cas de mélancolie ont été soumis à l'investigation psychanalytique⁴. Nous ne comprenons jusqu'à présent que ceux des cas où l'objet a été abandonné parce qu'il s'était montré indigne d'amour. Il est ensuite remis en place dans le moi par identification et soumis par l'idéal du moi à un jugement sévère. Les reproches et les agressions envers l'objet se manifestent sous la forme d'autoreproches mélancoliques⁵.

À une telle mélancolie peut également se rattacher le renversement en manie, si bien que cette possibilité représente un aspect indépendant des autres caractères du tableau clinique.

Je ne vois cependant aucune difficulté à faire entrer en ligne de compte le facteur de rébellion périodique du moi contre l'idéal du moi dans les deux sortes de mélancolie, la psychogène comme la spontanée. Dans les mélancolies spontanées, on peut supposer que l'idéal du moi incline au déploiement d'une rigueur particulière qui, par la suite, a automatiquement comme conséquence sa suppression temporaire. Dans les mélancolies psychogènes, le moi serait excité à la rébellion par les sévices, provenant de son idéal, qu'il subit en cas d'identification à un objet rejeté⁶.

¹ Sigmund Freud, *Deuil et mélancolie* (1917), *op. cit.*

² Voir *Totem et tabou*.

³ Trotter fait découler le refoulement de la pulsion grégaire. Il s'agissait chez moi plutôt d'une transposition dans un autre mode d'expression que d'une contradiction quand je disais dans *Pour introduire le narcissisme* : la formation de l'idéal serait de la part du moi la condition du refoulement.

⁴ Voir Karl Abraham, « Préliminaires à l'investigation et au traitement psychanalytique de la folie maniaco-dépressive et des états voisins » (1912) [in K. Abraham, *Manie et mélancolie*, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2010. (N.d.É.)]

⁵ Plus précisément : ils se cachent derrière les reproches envers le moi propre et leur confèrent la fermeté, l'opiniâtreté et l'implacabilité, par lesquelles se distinguent les autoreproches des mélancoliques.

⁶ Une autre discussion de la mélancolie se trouve au chapitre V de *Le Moi et le Ça*.

Chapitre XI

Annexes

Au cours de cette recherche, maintenant parvenue à un terme provisoire, se sont ouvertes à nous différentes voies latérales, que nous avons d'abord évitées, mais où nous invitaient bien des choses près d'être élucidées. Nous allons maintenant revenir sur une partie de ce que nous avons laissé de côté.

La distinction de l'identification du moi et de la substitution de l'objet à l'idéal du moi trouve une illustration dans les deux grandes foules artificielles que nous avons étudiées au début, l'Armée et l'Église chrétienne.

Il est évident que le soldat prend pour idéal son supérieur, donc en réalité le chef de l'armée, cependant qu'il s'identifie à ses semblables et fait découler de cette communauté des moi les obligations, propres à la camaraderie, d'assistance et de partage des biens, réciproques. Mais il devient ridicule s'il veut s'identifier au commandant d'armée. Dans le camp de Wallenstein, le maréchal des logis raille à ce sujet :

Sa manière de racler du gosier et de cracher,
Vous la lui avez drôlement bien chipée...¹

Il en va autrement dans l'Église catholique. Chaque chrétien aime le Christ comme son idéal et se sent lié aux autres chrétiens par identification. Mais l'Église exige de lui davantage. Il doit en outre s'identifier au Christ et aimer les autres chrétiens comme le Christ les a aimés. L'Église exige donc qu'en ces deux cas soit complétée la position libidinale donnée par la formation en foule. L'identification doit venir s'ajouter là où le choix

d'objet s'est produit, et l'amour d'objet là où se trouve l'identification. Ce Plus dépasse manifestement la constitution de la foule. On peut être un bon chrétien et pourtant être à cent lieues de penser qu'on pourrait se mettre à la place du Christ, embrasser comme lui tous les hommes dans l'amour. C'est que, faible mortel, on n'est pas obligé de se croire capable de la grandeur d'âme et de la force d'amour du Sauveur. Mais ce prolongement de la répartition libidinale dans la foule est vraisemblablement le facteur sur lequel le christianisme fonde sa prétention à avoir acquis une plus haute moralité.

Nous avons dit qu'il serait possible d'indiquer dans le développement psychique de l'humanité, le moment où s'est réalisé, également pour l'individu pris isolément, le progrès que constitue le passage de la psychologie des foules à la psychologie individuelle².

À ce propos, il nous faut revenir brièvement sur le mythe scientifique du père de la horde originaire. Celui-ci fut, plus tard, élevé au rang de créateur du monde, à juste titre, car il avait engendré tous les fils qui constituèrent la première foule. Il était l'idéal de chacun d'eux isolément, tout à la fois craint et vénéré, ce qui donna ultérieurement le concept de tabou. Cette multitude se rassembla un jour, le tua et le dépeça. De cette foule, aucun des vainqueurs ne put se mettre à sa place, ou quand l'un le fit, les combats reprirent jusqu'à ce que tous reconnussent qu'ils devaient renoncer à l'héritage du père. Ils constituèrent alors la communauté totémique des frères, tous avec le même droit, et liés par l'interdit totémique qui devait maintenir le souvenir du meurtre et l'expier. Mais l'insatisfaction quant au résultat subsista et devint la source de nouveaux développements. Ceux qui étaient réunis en une foule fraternelle en arrivèrent peu à peu à rétablir l'état ancien à un niveau différent ; l'homme redevint chef d'une famille et brisa les privilèges de ce règne des femmes qui s'était instauré pendant la période sans père. Comme dédommagement, il peut bien alors avoir reconnu les divinités maternelles, dont les prêtres furent castrés afin de préserver la mère, selon l'exemple qu'avait donné le père de la horde originaire ; la nouvelle famille ne fut cependant qu'une ombre de l'ancienne, les pères étaient nombreux et chacun d'eux limité par les droits de l'autre.

La privation, pleine de désirs nostalgiques, peut bien avoir incité un individu à se détacher de la foule et à s'attribuer le rôle du père. Celui qui

fit cela fut le premier poète épique, le progrès s'accomplit dans son imagination. Le poète a, par ses mensonges, transformé la réalité dans le sens de ses désirs. Il a inventé le mythe héroïque. Fut héros celui qui, seul, avait abattu le père qui, dans le mythe, apparaissait encore en tant que monstre totémique. De même que le père avait été le premier idéal du garçon, de même le poète créait alors, avec le héros qui veut remplacer le père, le premier idéal du moi. Le point d'origine du héros a été fourni vraisemblablement par le plus jeune fils, le préféré de la mère, celui qu'elle avait protégé de la jalousie paternelle et qui, au temps de la horde originaire, était devenu le successeur du père. Dans la poétisation mensongère des origines, la femme qui avait représenté le prix du combat et la séduction du meurtre, devint vraisemblablement tentatrice et instigatrice du forfait.

Le héros veut avoir accompli seul l'action dont à coup sûr seule la horde dans sa totalité avait pris le risque. Selon une remarque de Rank, cependant, le conte a conservé des traces évidentes de cet état de choses dénié. Car il arrive fréquemment que le héros qui a à s'acquitter d'une tâche difficile – la plupart du temps le plus jeune des fils, plus d'une fois celui qui a fait le sot, c'est-à-dire l'inoffensif, devant le succédané du père – ne puisse toutefois s'acquitter de cette tâche qu'avec l'aide d'une troupe de petits animaux (abeilles, fourmis). Ce serait les frères de la horde originaire, comme aussi bien dans la symbolique du rêve insectes et vermine représentent les frères et sœurs (péjorativement : en tant que petits enfants). Dans les mythes et les contes, chacune des tâches est d'ailleurs facile à reconnaître comme substitut de l'acte héroïque.

Le mythe est donc le pas qui permet à l'individu de sortir de la psychologie des foules. Le premier mythe fut à coup sûr le mythe psychologique, celui du héros ; le mythe explicatif de la nature a dû naître beaucoup plus tard. Le poète qui avait fait ce pas et s'était ainsi, dans son imagination, détaché de la foule, sait pourtant dans la réalité, selon une autre remarque de Rank, trouver le chemin du retour vers elle. Car il s'avance et raconte à cette foule les exploits de son héros, fruits de son invention. Ce héros n'est au fond nul autre que lui-même. Ce faisant, il descend jusqu'à la réalité et élève ses auditeurs jusqu'aux hauteurs de l'imagination. Les auditeurs, eux, comprennent le poète, ils peuvent, en vertu du même rapport nostalgique au père originaire, s'identifier au héros³.

Le mensonge du mythe héroïque culmine dans la déification du héros. Peut-être le héros déifié était-il antérieur au dieu-père, précurseur du retour du père originaire sous forme de divinité. La chronologie de la lignée des dieux s'établirait ainsi dès lors : déesse-mère – héros – dieu-père. Mais ce n'est qu'avec la promotion du père originaire jamais oublié que la divinité acquit les traits que nous lui connaissons encore aujourd'hui⁴.

Nous avons dans cet essai beaucoup parlé des pulsions sexuelles directes et inhibées quant au but et osons espérer que cette distinction ne se heurtera pas à une grande résistance. Pourtant une discussion détaillée sur ce sujet ne sera pas mal venue, même si elle se contente de répéter ce qui, pour une large part, a déjà été dit dans des passages précédents.

Le premier, mais aussi le meilleur exemple, de pulsions sexuelles inhibées quant au but, c'est le développement libidinal de l'enfant qui nous l'a fait connaître. Tous les sentiments que l'enfant éprouve pour ses parents et les personnes qui s'occupent de lui se prolongent sans limitation dans les désirs par lesquels s'expriment les tendances sexuelles de l'enfant. L'enfant exige de ces personnes aimées toutes les tendresses connues de lui, il veut les embrasser, les toucher, les examiner, est curieux de voir leurs organes génitaux et d'être présent lors de l'accomplissement de leurs fonctions excrétrices intimes, il promet d'épouser sa mère ou sa nourrice, quelque représentation qu'il ait de cela, de donner un enfant à son père, etc. Une observation directe, tout comme l'éclairage analytique porté après coup sur les résidus infantiles, ne laisse aucun doute sur la fusion totale des sentiments tendres et jaloux et des desseins sexuels, et nous démontre à quel point l'enfant transforme fondamentalement la personne aimée en objet de toutes ses tendances sexuelles non encore exactement centrées (*cf. Théorie de la sexualité*).

Cette première configuration de l'amour chez l'enfant, qui se rattache typiquement au complexe d'Œdipe, succombe ensuite, comme on sait, dès le début de la période de latence, à une poussée du refoulement. Ce qu'il en reste se présente à nous sous la forme d'un lien affectif purement tendre qui s'adresse aux mêmes personnes, mais ne doit plus être qualifié de « sexuel ». La psychanalyse qui éclaire les profondeurs de la vie psychique n'a pas de peine à montrer que même les liens sexuels des premières années d'enfance subsistent encore mais refoulés et inconscients. Elle nous donne le courage d'affirmer que partout où nous rencontrons un sentiment tendre,

celui-ci succède à un lien objectal pleinement « sensuel » avec la personne en question ou son prototype (son imago). Elle ne peut certes pas nous révéler sans recherche particulière si, dans un cas donné, cet afflux sexuel antérieur subsiste encore en tant que refoulé ou s'il est déjà tari. En termes encore plus nets : il est établi qu'il est encore présent en tant que forme et possibilité et peut, à tout instant, par régression, être réinvesti, réactivé ; la seule question qui se pose, sans qu'on puisse toujours se prononcer, est de savoir quel investissement et quelle efficacité il a encore présentement. Il faut ici prendre également garde à deux sources d'erreur, au Scylla de la sous-estimation de l'inconscient refoulé, comme au Charybde du penchant à ne mesurer la normale qu'à l'aune du pathologique.

À la psychologie, qui ne veut ou ne peut pénétrer la profondeur du refoulé, les liens affectifs tendres apparaissent de toute façon comme l'expression de tendances qui n'ont pas pour but le sexuel, même s'ils sont issus de tendances qui, elles, l'ont eu².

Nous sommes autorisés à dire qu'ils ont été détournés de ces buts sexuels, bien qu'il y ait des difficultés, lorsqu'on décrit un tel détournement quant au but, à se conformer aux exigences de la métapsychologie. D'ailleurs ces pulsions inhibées quant au but conservent toujours encore quelques-uns des buts sexuels originels ; même le fidèle plein de tendresse, même l'ami, l'adorateur, cherche la proximité corporelle et la vue de la personne qui n'est plus désormais aimée qu'au sens « paulinien ». Si nous le voulons, nous pouvons reconnaître dans ce détournement quant au but un début de *sublimation* des pulsions sexuelles, mais nous pouvons aussi reculer encore plus loin la frontière de cette dernière. Les pulsions sexuelles inhibées quant au but ont sur les non inhibées un grand avantage fonctionnel. Comme elles ne sont pas susceptibles d'une satisfaction totale à proprement parler, elles se montrent particulièrement capables de créer des liens durables, alors que les pulsions directement sexuelles perdent chaque fois de leur énergie du fait de la satisfaction et sont forcées d'en attendre le renouvellement par recharge de la libido sexuelle, à l'occasion de quoi l'objet peut, entre-temps, être changé. Les pulsions inhibées sont susceptibles de se mélanger, selon toutes les proportions possibles, avec les pulsions non inhibées, et peuvent se retransformer à rebours en celles-ci, tout comme elles en sont issues. On sait avec quelle facilité se développent, à partir de relations affectives à caractère amical, fondées sur la reconnaissance et l'admiration, des désirs érotiques (le « *Embrassez-moi*

pour l'amour du grec^{s*} », de Molière) entre maître et écolière, entre artiste et auditrice ravie, particulièrement chez des femmes. Et même, la formation de tels liens affectifs, tout d'abord dépourvus d'intention, ouvre directement une voie, souvent parcourue, menant au choix d'objet sexuel. Dans la « Frömmigkeit des Grafen von Zinzendorf² », Pfister a montré par un exemple plus qu'évident, certes pas isolé, comme il suffit de peu pour que même un lien religieux intense se convertisse en ardente excitation sexuelle. D'autre part, la transformation de tendances sexuelles directes, en soi éphémères, en lien durable simplement tendre, est également quelque chose de très habituel, et la consolidation d'un mariage conclu sous le coup de la passion amoureuse repose pour une grande part sur ce processus.

Et nous ne serons naturellement pas étonnés si l'on nous dit que les tendances sexuelles inhibées quant au but proviennent de tendances directement sexuelles, précisément lorsque des obstacles internes ou externes s'opposent à l'accession aux buts sexuels. Le refoulement de la période de latence est un de ces obstacles internes – ou mieux : intériorisés. Du père de la horde originaire nous avons supposé que, du fait de son intolérance sexuelle, il contraint tous les fils à l'abstinence et les accule ainsi à des liaisons inhibées quant au but, alors qu'il se réserve pour lui-même une libre jouissance sexuelle et reste par là même sans lien. Tous les liens sur lesquels repose la foule sont de la nature des pulsions inhibées quant au but. Mais par là nous nous sommes rapprochés de la discussion d'un nouveau thème qui traite de la relation entre les pulsions sexuelles directes et la formation en foule.

Par les deux dernières remarques nous sommes déjà préparé à trouver que les tendances sexuelles directes sont défavorables à la formation en foule. Certes, il y a eu également dans l'histoire du développement de la famille des relations de foule dans l'amour sexuel (le mariage de groupe), mais plus l'amour entre les sexes devenait important pour le moi, plus il développait l'état amoureux, et plus insistante devenait son exigence d'une limitation à deux personnes – *una cum uno*^{s*} –, qui est indiquée par la nature du but génital. Les penchants polygames en furent réduits à se satisfaire de changements d'objet successifs.

Les deux personnes, réduites l'une à l'autre dans la poursuite de la satisfaction sexuelle, s'insurgent contre la pulsion grégaire, contre le sentiment de foule, en recherchant la solitude. Plus elles sont amoureuses,

plus parfaitement elles se suffisent. Leur rejet de l'influence de la foule s'exprime sous forme de pudeur. Les motions affectives extrêmement violentes de la jalousie sont mobilisées pour protéger le choix d'objet sexuel contre le préjudice causé par un lien à la foule. C'est seulement lorsque le facteur tendre, donc personnel, de la relation amoureuse, s'efface totalement derrière le facteur sensuel, que sont possibles le commerce amoureux d'un couple en présence d'autres ou des actes sexuels simultanés à l'intérieur d'un groupe, comme dans l'orgie. Mais on a alors une régression à un état antérieur des relations entre les sexes, dans lequel l'état amoureux ne jouait aucun rôle, où les objets sexuels étaient tenus pour équivalents, au sens par exemple du mot méchant de Bernard Shaw : « Être amoureux, c'est surestimer outre mesure la différence entre une femme et une femme. »

Il existe nombre de signes d'après lesquels l'état amoureux n'a fait qu'une entrée tardive dans les relations sexuelles entre homme et femme, si bien que l'antagonisme entre amour sexuel et lien à la foule s'est développé tardivement. Il peut ici sembler que cette hypothèse serait incompatible avec notre mythe de la famille originaire. La bande des frères n'a-t-elle pas été poussée au meurtre du père par l'amour envers les mères et les sœurs et n'est-il pas difficile de se représenter cet amour autrement qu'entier et primitif, c'est-à-dire comme une union intime du tendre et du sensuel ? Mais, en réfléchissant plus avant, cette objection se résout en confirmation. Une des réactions au meurtre du père ne fut-elle pas l'institution de l'exogamie totémique, l'interdiction de toute relation sexuelle avec les femmes de la famille, tendrement aimées dès l'enfance ? Ainsi fut enfoncé, entre les motions tendres et sensuelles de l'homme, le coin qui reste aujourd'hui encore fixé dans la vie amoureuse de celui-ci². Par suite de cette exogamie, les besoins sensuels des hommes durent se satisfaire avec des femmes étrangères et non aimées.

Dans les grandes foules artificielles, Église et Armée, il n'y a pas de place pour la femme comme objet sexuel. La relation amoureuse entre homme et femme reste extérieure à ces organisations. Même là où se forment des foules, composées d'un mélange d'hommes et de femmes, la différence de sexe ne joue aucun rôle. Cela n'a guère de sens de se demander si la libido qui maintient les foules est de nature homosexuelle ou hétérosexuelle, car elle n'est pas différenciée selon les sexes et en

particulier ignore complètement les buts de l'organisation génitale de la libido.

Les tendances sexuelles directes conservent, même chez l'individu qui par ailleurs se dissout dans la foule, une part de fonctionnement individuel. Là où elles deviennent surpuissantes, elles désagrègent toute formation de foule. L'Église catholique avait les meilleurs motifs pour recommander à ses fidèles de ne pas se marier et pour imposer à ses prêtres le célibat, mais l'état amoureux a souvent poussé, même des ecclésiastiques, à quitter l'Église. De la même manière l'amour pour la femme rompt les liens à la foule propres à la race, à la division en nations et au système social des classes, et accomplit de ce fait des réalisations culturellement importantes. Il semble assuré que l'amour homosexuel s'accommode beaucoup mieux des liens à la foule, même là où il apparaît sous la forme d'une tendance sexuelle inhibée quant au but ; fait remarquable, dont l'explication ne manquerait pas de mener loin.

L'étude psychanalytique des psychonévroses nous a appris qu'il faut faire découler leurs symptômes de tendances sexuelles directes refoulées mais demeurées actives. On peut compléter cette formule en ajoutant : ou de tendances sexuelles inhibées quant au but, chez lesquelles l'inhibition n'a pas totalement réussi ou a laissé la place à un retour au but sexuel refoulé. À cet état de choses correspond le fait que la névrose rend asocial, détache des formations en foule habituelles celui qui en est atteint. On peut dire que la névrose exerce sur la foule une action désagrégeante, exactement comme l'état amoureux. Ainsi peut-on voir que, là où s'est produit un choc puissant aboutissant à la formation en foule, les névroses reculent et peuvent disparaître au moins pour un temps. On a d'ailleurs essayé à juste titre d'exploiter à des fins thérapeutiques ce conflit de la névrose et de la formation en foule. Même celui qui ne regrette pas la disparition des illusions religieuses dans le monde culturel d'aujourd'hui, accordera qu'elles offraient à ceux qu'elles liaient, aussi longtemps qu'elles-mêmes étaient encore en vigueur, la protection la plus forte contre le danger de la névrose¹⁰. Il n'est pas non plus difficile de reconnaître dans tous les liens aux sectes et communautés mystico-religieuses ou philosophico-mystiques l'expression de la fausse guérison de névroses diverses. Tout cela se rattache à l'opposition des tendances sexuelles directes et inhibées quant au but.

Abandonné à lui-même, le névrosé est contraint de substituer ses formations de symptômes aux grandes formations de foules dont il est exclu. Il se crée son propre monde de fantasmes, sa religion, son système de délires et répète ainsi les institutions de l'humanité, avec une déformation qui témoigne nettement de la contribution par trop puissante des tendances sexuelles directes¹¹.

Ajoutons à notre conclusion, en nous plaçant au point de vue de la théorie de la libido, une estimation comparative des états dont nous venons de nous occuper – état amoureux, hypnose, formation en foule – et de la névrose.

L'état amoureux repose sur la présence simultanée de tendances sexuelles directes et de tendances sexuelles inhibées quant au but, l'objet attirant sur lui une partie de la libido narcissique du moi. Il n'a d'espace que pour le moi et l'objet.

L'hypnose partage avec l'état amoureux la limitation à ces deux personnes, mais elle repose intégralement sur des tendances sexuelles inhibées quant au but et met l'objet à la place de l'idéal du moi.

La foule multiplie ce processus, elle concorde avec l'hypnose par la nature des pulsions qui assurent sa cohésion et par la substitution de l'objet à l'idéal du moi, mais elle y ajoute l'identification à d'autres individus, qui peut-être fut possible à l'origine grâce à une même relation à l'objet.

Les deux états, l'hypnose aussi bien que la formation en foule, sont des sédiments héréditaires provenant de la phylogenèse de la libido humaine, l'hypnose comme disposition, la foule, en plus comme survivance directe. La substitution des tendances sexuelles inhibées quant au but aux tendances sexuelles directes favorise dans les deux cas la séparation du moi et de l'idéal du moi, ce qui commence déjà dans l'état amoureux.

La *névrose* n'entre pas dans cette série. Elle aussi repose sur une particularité du développement libidinal humain, sur la double instauration de la fonction sexuelle directe, interrompue par la période de latence¹². Dans cette mesure, elle partage avec l'hypnose et la formation en foule le caractère d'une régression, lequel est absent de l'état amoureux. Elle apparaît dans tous les cas où le passage des pulsions sexuelles directes aux pulsions sexuelles inhibées quant au but n'a pas complètement réussi, et elle correspond à un *conflit* entre les pulsions admises dans le moi qui sont venues à bout d'un tel développement et les parties de ces mêmes pulsions

qui, issues de l'inconscient refoulé – tout comme d'autres motions pulsionnelles totalement refoulées –, tendent vers leur satisfaction directe. Elle est, quant à son contenu, d'une richesse peu commune, étant donné qu'elle englobe toutes les relations possibles entre le moi et l'objet, aussi bien celles dans lesquelles l'objet est maintenu, que d'autres où il est soit abandonné, soit érigé dans le moi lui-même, et tout aussi bien encore les relations conflictuelles entre le moi et son idéal du moi.

[1.](#) Schiller, *Le Camp de Wallenstein*, scène VI, vers 208 et 209. (N.d.T.)

[2.](#) Ce qui suit a été influencé par un échange d'idées avec Otto Rank (voir « Die Don Juan-Gestalt » (« La figure de Don Juan »), *Imago*, VIII, 1922) ; depuis, se trouve également édité en livre, 1924. [Cette note a été ajoutée en 1923.]
[Ce passage est à mettre en relation avec les sections 5, 6 et 7 du chapitre IV de *Totem et tabou*, *Standard Edition*, 13, 140 ff.]

[3.](#) Voir Hanns Sachs, « Gemeinsame Tagträume, Autoreferat eines Vortrages auf dem VI. Psychoanalytischen Kongress in Haag, 1920 », *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, VI, 1920 ; publié ultérieurement aussi en livre, *Imago-Bücher*, vol. 3.

[4.](#) Dans cet exposé abrégé, on a renoncé à tout le matériel provenant de la légende, du mythe, du conte, de l'histoire des mœurs, etc., pour étayer cette construction.

[5.](#) Les sentiments hostiles sont certainement constitués de façon un peu plus compliquée. [Dans la première édition seulement, cette note de bas de page donnait : « Les sentiments hostiles, qui sont constitués de façon un petit peu plus compliquée, n'offrent pas d'exception à cette règle. »]

[6.](#) * En français dans le texte. Cf. *Les Femmes savantes*, III, 5 :
Quoi ! Monsieur sait du grec ! Ah ! permettez, de grâce,
Que, pour l'amour du grec, Monsieur, on vous embrasse.

[7.](#) « La piété du comte de Zinzendorf » d'Oskar Pfister parut en 1910 dans les *Schriften angewandten Seelkunde*, herausgegeben von Prof. Dr. Sigmund Freud, Aches Hef, Leipzig und Wien. (N.d.T.)

[8.](#) * En latin dans le texte : « une seule avec un seul ». (N.d.T.)

[9.](#) Voir Sigmund Freud, « Du rabaissement le plus commun de la vie amoureuse » (1912), in *Psychologie de la vie amoureuse*, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2010.

[10.](#) Voir le début de la deuxième section de « Les possibilités futures de la thérapie psychanalytique » (1910). (N.d.T.)

[11.](#) Voir *Totem et tabou*, à la fin du chapitre II : le tabou et l'ambivalence.

[12.](#) Voir *Sexualtheorie (Théorie de la sexualité)*, 5^e édition, 1922, p. 96 (*Ges. Werke*, vol. V).

Note des traducteurs

Le premier problème qui se pose au traducteur de *Massenpsychologie und Ich-Analyse* est celui du sens de *Masse*, étant donné que dans cette œuvre Freud utilise, outre *Masse*, bien d'autres termes du même champ sémantique, en particulier *Gruppe* et *Menge*, ainsi que l'adjectif *kollektiv*.

Massenpsychologie apparaît 39 fois chez Freud¹ : 24 fois dans *Massenpsychologie und Ich-Analyse* (1921), 10 fois dans *Der Mann Moses und die monotheistische Religion* (1939), 2 fois dans *Neue Folge der Vorlesungen* (1933) et une fois dans *Zur Psychopathologie des Alltagslebens* (1901), *Zur Einführung des Narzissmus* (1914) et *Kurzer Abriss* (1923). Les deux textes fondamentaux sont donc celui dont nous proposons une nouvelle traduction et *Moïse et le monothéisme*.

a) *Masse* et *Menge*. Dans les écrits où se rencontrent à la fois *Masse* et *Menge*, les deux mots ont exactement le même emploi et le même sens. Les exemples qui en témoigneront sont empruntés à deux études que sépare près d'un quart de siècle : *Psychische Behandlung* (1905) et *Das Unbehagen in der Kultur* (1929). Dans *Psychische Behandlung*, nous relevons dans la même page² : « Der fromme Glaube des einzelnen wird durch die Begeisterung der Menschenmenge gesteigert. Durch solche Massenwirkung können alle seelischen Regungen des einzelnen Menschen ins Masslose gehoben werden. Wo ein einzelner die Heilung am Gnadenort sucht, da ist es der Ruf, das Ansehen des Ortes, welche den Einfluss der Menschenmenge ersetzen ; da kommt also, doch wieder nur die Macht der Menge zur Wirkung. [...] Das Ansehen und die Massenwirkung ersetzen ihnen³ vollauf den religiösen Glauben. »

Dans *Das Unbehagen in der Kultur* nous relevons dans le même contexte, et là encore dans la même page⁴ : « Ja, hier stellt sich der

merkwürdige Fall hier, dass die hierher gehörigen seelischen Vorgänge uns von der Seite der *Masse* vertrauter, dem Bewusstsein zugänglicher sind, als sie es beim Einzelmenschen werden können. [...] An dieser Stelle sind sozusagen beide Vorgänge, der kulturelle Entwicklungsprozess der *Menge* und der eigene des Individuums regelmässig miteinander verklebt. »

Ces citations prouvent à l'évidence que pour Freud, du point de vue sémantique, *Masse* et *Menge* sont des doublets. L'usage du doublet est d'ailleurs une des particularités du style de Freud ; qu'on pense, entre tant d'exemples possibles, à *Duldung* et *Toleranz*, *Ehelosigkeit* et *Zölibat*, *Gesellschaft* et *Sozietät*, *Held* et *Heros*, *künstlich* et *artifiziell*, *seelisch* et *psychisch*, *Widerstreit* et *Konflikt*.

b) *Masse* et *Gruppe*. En ce qui concerne *Masse* et *Gruppe*, il n'y a guère plus de différence, comme peut en convaincre la lecture de *Totem und Tabu*, *Massenpsychologie und Ich-Analyse* et *Der Mann Moses und die monotheistische Religion*. En effet, dans *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, où il n'y a pas moins de 13 références à *Totem und Tabu*, Freud considère la psychologie de la horde primitive comme étant une « *Massenpsychologie* ». Or on trouve dans *Totem und Tabu*, avec une fréquence toute particulière, le mot *Gruppe*, sans parler de termes plus spécifiques, tels que *Clan*, *Horde*, *Stamm*. D'autre part Freud déclare dans *Der Mann Moses und die monotheistische Religion*, où « *Masse* » désigne le peuple juif : « Ich kann den Inhalt von *Totem und Tabu* hier nicht ausführlicher wiederholen⁵ », ce qui signifie que la majeure partie de ce qu'il écrit dans *Totem und Tabu* à propos de la « *Gruppe* » s'applique à la « *Masse* » du peuple juif.

De cet examen des textes freudiens nous pouvons conclure que *Masse* et *Menge* sont strictement équivalents et que les mêmes lois psychologiques et sans doute le même sens unissent *Gruppe* et *Masse*. À ces trois substantifs correspond un seul adjectif : *kollektiv*, utilisé dans divers textes. Enfin, dans *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, Freud recourt à bien d'autres mots pour désigner les hommes groupés en nombre : *Haufen*, *Herde*, *Kollektivität*, *Rudel*, *Schar*, *Vergesellschaftung*. Bref, sous sa plume, chacun de ces termes est un équivalent sémantique de *Masse*, mot le plus commode et le plus élégant pour désigner tout groupement humain de quelque étendue.

c) *Massenpsychologie* et *Psychologie der Massen*. Un dernier point reste à examiner, concernant le titre *Massenpsychologie und Ich-Analyse*. Le livre de Gustave Le Bon, auquel Freud se réfère, *Psychologie des foules* (1895), est traduit en allemand sous le titre *Psychologie der Massen*. Dès lors la question se pose de savoir si Freud introduirait une nuance sémantique quand il emploie *Massenpsychologie*. Nous estimons qu'il n'en est rien. En effet, Freud écrit dans *Der Mann Moses und die monotheistische Religion* (précisément un des deux textes où le composé *Massenpsychologie* revient le plus fréquemment) : « Es wird uns nicht leicht, die Begriffe der Einzelpsychologie auf die Psychologie der Massen zu übertragen⁶ ».

d) Traduction de *Masse* en français. Une fois fixé sur l'emploi et le sens de *Masse* chez Freud, le traducteur doit en proposer un équivalent français ; c'est le second problème – insoluble, car aucun mot français ne peut servir à tous les usages que Freud impose à *Masse*, aucun mot français n'a cette suffisante imprécision qui lui permettrait de correspondre strictement à *Masse*. Comme on ne peut qu'écarter des termes tels que *collectivité* ou *grand groupe*, le choix n'existe qu'entre *foule*, *masse* ou quelque substantif assorti de l'adjectif *collectif*. Freud conférant à *Masse* plusieurs sens, nous aurions pu, en fonction du contexte, utiliser tantôt *foule*, tantôt *masse*. Nous avons préféré, par principe, ne faire correspondre qu'un seul et même substantif au mot *Masse* et nous avons choisi *foule*, y compris dans les mots composés. Nous n'avons évidemment traduit par *foule* que *Masse* (les rares fois où apparaît le terme de *Menge*, nous le rendons par *multitude*). Le lecteur français qui désapprouverait ce choix n'aura qu'à lire *masse* chaque fois qu'il aura sous les yeux le mot *foule*. Nous lui soumettons les raisons qui nous ont déterminés :

1. Le titre *Massenpsychologie und Ich-Analyse* a été inspiré par le livre de Le Bon, *Psychologie des foules*, auquel Freud renvoie dès son chapitre II et emprunte de longues citations.

2. Comme Freud se réfère aussi à l'ouvrage de McDougall (*The Group Mind*) et qu'il traduit *group* par *Masse*, la traduction de *Masse* par *groupe* pouvait être envisagée. Nous l'avons écartée, réservant de rendre par *groupe* *Gruppe*, également employé par Freud, et estimant que l'allemand *Masse* et le français *groupe* désignent des réalités sociales différentes.

D'autant que le livre de McDougall a été, lui aussi, inspiré par celui de Le Bon.

3. Nous n'avons pas retenu la traduction de *Masse* par *masse*, adoptée pour la version française de l'ouvrage de Reich (*Massenpsychologie des Faschismus* ou *Psychologie de masse du fascisme*), car il nous a semblé que, dans cet emploi, le mot a des connotations socio-politiques absentes chez Freud. Par ailleurs, le terme freudien de *Masse* est plus concret et descriptif que le français *masse*. On parle, par exemple, des « masses populaires », mais Huysmans évoque dans un roman de 1906, *Les Foules de Lourdes*.

4. Enfin, nous n'avons pas suivi les traducteurs qui rendent *Massenpsychologie* par *Psychologie collective*, parce que *kollektiv* revient à plusieurs reprises dans le texte de Freud et apparaît même dans le mot composé *Kollektivpsychologie*² et dans le titre du chapitre III : *Andere Würdigungen des kollektiven Seelenlebens* ; c'est naturellement *kollektiv* que nous traduisons par *collectif*.

N.B. 1. En règle générale, nous nous sommes efforcés d'adopter pour chaque substantif une traduction unique. Par exemple : *der Einzelne* est traduit (pour éviter l'assimilation à *Individuum*) par *individu isolé* ou *pris isolément* et *Individuum* par *individu*.

2. Nous avons toujours rendu *Bildung* (cf. *Massenbildung*) par *formation*, ce terme désignant en français, comme *Bildung* dans l'usage freudien, aussi bien le processus que son résultat (cf. Jean Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967, p. 168).

¹. D'après la « Concordance » de la *Standard Edition*.

². *Gesammelte Werke* (S. Fischer Verlag), V, p. 299.

³. Den « religiös Ungläubigen ».

⁴. *Gesammelte Werke*, XIV, p. 502.

⁵. *Gesammelte Werke*, XVI, p. 240.

⁶. *Gesammelte Werke*, XVI, p. 241.

⁷. *Gesammelte Werke*, XIII, p. 90.

Psychologie des foules
par Gustave Le Bon

À Th. Ribot
directeur de la *Revue philosophique*,
professeur de psychologie au Collège de France,
membre de l'Institut,
affectueux hommage.

Introduction

L'ère des foules

Les grands bouleversements qui précèdent les changements de civilisation semblent, au premier abord, déterminés par des transformations politiques considérables : invasions de peuples ou renversements de dynasties. Mais une étude attentive de ces événements découvre le plus souvent, comme cause réelle, derrière leurs causes apparentes, une modification profonde dans les idées des peuples. Les véritables bouleversements historiques ne sont pas ceux qui nous étonnent par leur grandeur et leur violence. Les seuls changements importants, ceux d'où le renouvellement des civilisations découle, s'opèrent dans les opinions, les conceptions et les croyances. Les événements mémorables sont les effets visibles des invisibles changements des sentiments des hommes. S'ils se manifestent rarement, c'est que le fond héréditaire des sentiments d'une race est son élément le plus stable.

L'époque actuelle constitue un des moments critiques où la pensée humaine est en voie de transformation.

Deux facteurs fondamentaux sont à la base de cette transformation. Le premier est la destruction des croyances religieuses, politiques et sociales d'où dérivent tous les éléments de notre civilisation. Le second, la création de conditions d'existence et de pensée entièrement nouvelles, engendrées par les découvertes modernes des sciences et de l'industrie.

Les idées du passé, bien qu'ébranlées, étant très puissantes encore, et celles qui doivent les remplacer n'étant qu'en voie de formation, l'âge moderne représente une période de transition et d'anarchie.

D'une telle période, forcément un peu chaotique, il n'est pas aisé de dire actuellement ce qui pourra sortir un jour. Sur quelles idées

fondamentales s'édifieront les sociétés qui succéderont à la nôtre ? Nous l'ignorons encore. Mais, dès maintenant, l'on peut prévoir que, dans leur organisation, elles auront à compter avec une puissance nouvelle, dernière souveraine de l'âge moderne : la puissance des foules. Sur les ruines de tant d'idées, tenues pour vraies jadis et mortes aujourd'hui, de tant de pouvoirs successivement brisés par les révolutions, cette puissance est la seule qui se soit élevée, et paraisse devoir absorber bientôt les autres. Alors que nos antiques croyances chancellent et disparaissent, que les vieilles colonnes des sociétés s'effondrent tour à tour, l'action des foules est l'unique force que rien ne menace et dont le prestige grandisse toujours. L'âge où nous entrons sera véritablement l'*ère des foules*.

Il y a un siècle à peine, la politique traditionnelle des États et les rivalités des princes constituaient les principaux facteurs des événements. L'opinion des foules, le plus souvent, ne comptait pas. Aujourd'hui les traditions politiques, les tendances individuelles des souverains, leurs rivalités pèsent peu. La voix des foules est devenue prépondérante. Elle dicte aux rois leur conduite. Ce n'est plus dans les conseils des princes, mais dans l'âme des foules que se préparent les destinées des nations.

L'avènement des classes populaires à la vie politique, leur transformation progressive en classes dirigeantes, est une des caractéristiques les plus saillantes de notre époque de transition. Cet avènement n'a pas été marqué, en réalité, par le suffrage universel, si peu influent pendant longtemps et d'une direction si facile au début. La naissance de la puissance des foules s'est faite d'abord par la propagation de certaines idées lentement implantées dans les esprits, puis par l'association graduelle des individus amenant la réalisation de conceptions jusqu'alors théoriques. L'association a permis aux foules de se former des idées, sinon très justes, au moins très arrêtées de leurs intérêts et de prendre conscience de leur force. Elles fondent des syndicats devant lesquels tous les pouvoirs capitulent, des bourses du travail qui, en dépit des lois économiques, tendent à régir les conditions du labeur et du salaire. Elles envoient dans les assemblées gouvernementales des représentants dépouillés de toute initiative, de toute indépendance, et réduits le plus souvent à n'être que les porte-parole des comités qui les ont choisis.

Aujourd'hui les revendications des foules deviennent de plus en plus nettes, et tendent à détruire de fond en comble la société actuelle, pour la ramener à ce communisme primitif qui fut l'état normal de tous les groupes

humains avant l'aurore de la civilisation. Limitation des heures de travail, expropriation des mines, des chemins de fer, des usines et du sol ; partage égal des produits, élimination des classes supérieures au profit des classes populaires, etc. Telles sont ces revendications.

Peu aptes au raisonnement, les foules se montrent, au contraire, très aptes à l'action. L'organisation actuelle rend leur force immense. Les dogmes que nous voyons naître auront bientôt acquis la puissance des vieux dogmes, c'est-à-dire la force tyrannique et souveraine qui met à l'abri de la discussion. Le droit divin des foules remplace le droit divin des rois.

Les écrivains en faveur auprès de notre bourgeoisie, et qui représentent le mieux ses idées un peu étroites, ses vues un peu courtes, son scepticisme un peu sommaire, son égoïsme parfois excessif, s'affolent devant le pouvoir nouveau qu'ils voient grandir et, pour combattre le désordre des esprits, adressent des appels désespérés aux forces morales de l'Église, tant dédaignées par eux jadis. Ils parlent de la banqueroute de la science, et nous rappellent aux enseignements des vérités révélées. Mais ces nouveaux convertis oublient que si la grâce les a vraiment touchés, elle ne saurait avoir la même puissance sur des âmes peu soucieuses des préoccupations de l'au-delà. Les foules ne veulent plus aujourd'hui des dieux que leurs anciens maîtres ont reniés hier et contribué à briser. Les fleuves ne remontent pas vers leurs sources.

La science n'a fait aucune banqueroute et n'est pour rien dans l'anarchie actuelle des esprits ni dans la puissance nouvelle qui grandit au milieu de cette anarchie. Elle nous a promis la vérité, ou au moins la connaissance des relations accessibles à notre intelligence ; elle ne nous a jamais promis ni la paix ni le bonheur. Souverainement indifférente à nos sentiments, elle n'entend pas nos lamentations et rien ne pourrait ramener les illusions qu'elle a fait fuir.

D'universels symptômes montrent chez toutes les nations l'accroissement rapide de la puissance des foules. Quoi qu'il nous apporte, nous devons le subir. Les récriminations représentent de vaines paroles. L'avènement des foules marquera peut-être une des dernières étapes des civilisations de l'Occident, un retour vers ces périodes d'anarchie confuse précédant l'éclosion des sociétés nouvelles. Mais comment l'empêcher ?

Jusqu'ici les grandes destructions de civilisations vieillies ont constitué le rôle le plus clair des foules. L'histoire enseigne qu'au moment où les forces morales, armature d'une société, ont perdu leur action, la dissolution

finale est effectuée par ces multitudes inconscientes et brutales justement qualifiées de barbares. Les civilisations ont été créées et guidées jusqu'ici par une petite aristocratie intellectuelle, jamais par les foules. Ces dernières n'ont de puissance que pour détruire. Leur domination représente toujours une phase de désordre. Une civilisation implique des règles fixes, une discipline, le passage de l'instinctif au rationnel, la prévoyance de l'avenir, un degré élevé de culture, conditions totalement inaccessibles aux foules, abandonnées à elles-mêmes. Par leur puissance uniquement destructive, elles agissent comme ces microbes qui activent la dissolution des corps débilités ou des cadavres. Quand l'édifice d'une civilisation est vermoulu, les foules en amènent l'écroulement. C'est alors qu'apparaît leur rôle. Pour un instant, la force aveugle du nombre devient la seule philosophie de l'histoire.

En sera-t-il de même pour notre civilisation ? Nous pouvons le craindre, mais nous l'ignorons encore.

Résignons-nous à subir le règne des foules, puisque des mains imprévoyantes ont successivement renversé toutes les barrières qui pouvaient les contenir.

Ces foules, dont on commence à tant parler, nous les connaissons bien peu. Les psychologues professionnels, ayant vécu loin d'elles, les ont toujours ignorées, et ne s'en sont occupés qu'au point de vue des crimes qu'elles peuvent commettre. Les foules criminelles existent sans doute, mais il est aussi des foules vertueuses, des foules héroïques et bien d'autres encore. Les crimes des foules ne constituent qu'un cas particulier de leur psychologie, et ne feraient pas plus connaître leur constitution mentale qu'on ne connaîtrait celle d'un individu en décrivant seulement ses vices.

À vrai dire pourtant, les maîtres du monde, les fondateurs de religions ou d'empires, les apôtres de toutes les croyances, les hommes d'État éminents et, dans une sphère plus modeste, les simples chefs de petites collectivités humaines ont toujours été des psychologues inconscients, ayant de l'âme des foules une connaissance instinctive, souvent très sûre. La connaissant bien ils en sont facilement devenus les maîtres. Napoléon pénétrait merveilleusement la psychologie des foules françaises, mais il méconnut complètement parfois celle des foules de races différentes¹. Cette ignorance lui fit entreprendre, en Espagne et en Russie notamment, des guerres qui préparèrent sa chute.

La connaissance de la psychologie des foules constitue la ressource de l'homme d'État qui veut, non pas les gouverner – la chose est devenue aujourd'hui bien difficile – mais tout au moins ne pas être trop complètement gouverné par elles.

La psychologie des foules montre à quel point les lois et les institutions exercent peu d'action sur leur nature impulsive et combien elles sont incapables d'avoir des opinions quelconques en dehors de celles qui leur sont suggérées. Des règles dérivées de l'équité théorique pure ne sauraient les conduire. Seules les impressions qu'on fait naître dans leur âme peuvent les séduire. Si un législateur veut, par exemple, établir un nouvel impôt, devra-t-il choisir le plus juste théoriquement ? En aucune façon. Le plus injuste pourra être pratiquement le meilleur pour les foules, s'il est le moins visible, et le moins lourd en apparence. C'est ainsi qu'un impôt indirect, même exorbitant, sera toujours accepté par la foule. Étant journallement prélevé sur des objets de consommation, par fractions de centime, il ne gêne pas ses habitudes et l'impressionne peu. Remplacez-le par un impôt proportionnel sur les salaires ou autres revenus, à payer en un seul versement, fût-il dix fois moins lourd que l'autre, il soulèvera d'unanimes protestations. Aux centimes invisibles de chaque jour se substitue, en effet, une somme totale relativement élevée et, par conséquent, très impressionnante. Elle ne passerait inaperçue que si elle avait été mise de côté sou à sou ; mais ce procédé économique représente une dose de prévoyance dont les foules sont incapables.

L'exemple précédent éclaire d'un jour très net leur mentalité. Elle n'avait pas échappé à un psychologue comme Napoléon ; mais les législateurs, ignorant l'âme des foules, ne sauraient la comprendre. L'expérience ne leur a pas encore suffisamment enseigné que les hommes ne se conduisent jamais avec les prescriptions de la raison pure.

Bien d'autres applications pourraient être faites de la psychologie des foules. Sa connaissance jette une vive lueur sur nombre de phénomènes historiques et économiques totalement inintelligibles sans elle.

N'eût-elle qu'un intérêt de curiosité pure, l'étude de la psychologie des foules méritait donc d'être tentée. Il est aussi intéressant de déchiffrer les mobiles des actions des hommes qu'un minéral ou une plante.

Notre étude de l'âme des foules ne pourra être qu'une brève synthèse, un simple résumé de nos recherches. Il faut lui demander seulement

quelques vues suggestives. D'autres creuseront davantage le sillon. Nous ne faisons aujourd'hui que le tracer sur un terrain très inexplo­ré encore².

¹. Ses plus subtils conseillers ne la comprirent d'ailleurs pas davantage. Talleyrand lui écrivait que « l'Espagne accueillait en libérateurs ses soldats ». Elle les accueillit comme des bêtes fauves. Un psychologue au courant des instincts héréditaires de la race aurait pu aisément le prévoir.

². Les rares auteurs qui se sont occupés de l'étude psychologique des foules les ont examinées, je le disais plus haut, uniquement au point de vue criminel. N'ayant consacré à ce dernier sujet qu'un court chapitre, je renverrai le lecteur aux études de M. Tarde et à l'opuscule de M. Sighele : *Les Foules criminelles*. Ce dernier travail ne contient pas une seule idée personnelle à son auteur, mais une compilation de faits précieux pour les psychologues. Mes conclusions sur la criminalité et la moralité des foules sont d'ailleurs tout à fait contraires à celles des deux écrivains que je viens de citer.

On trouvera dans mes ouvrages, et notamment dans *La Psychologie du socialisme*, quelques conséquences des lois régissant la psychologie des foules. Elles peuvent d'ailleurs être utilisées dans les sujets les plus divers. M. A. Gevaert, directeur du Conservatoire royal de Bruxelles, a trouvé récemment une remarquable application des lois que nous avons exposées, dans un travail sur la musique, qualifiée très justement par lui d'« art des foules ». « Ce sont vos deux ouvrages, m'écrivait cet éminent professeur, en m'envoyant son mémoire, qui m'ont donné la solution d'un problème considéré auparavant par moi comme insoluble : l'aptitude étonnante de toute foule à sentir une œuvre musicale récente ou ancienne, indigène ou étrangère, simple ou compliquée, pourvu qu'elle soit produite dans une belle exécution et par des exécutants dirigés par un chef enthousiaste. » M. Gevaert montre admirablement pourquoi « une œuvre restée incomprise à des musiciens émérites lisant la partition dans la solitude de leur cabinet, sera parfois saisie d'emblée par un auditoire étranger à toute culture technique ». Il explique aussi fort bien pourquoi ces impressions esthétiques ne laissent aucune trace.

Livre premier
L'âme des foules

Chapitre premier

Caractéristiques générales des foules.

Loi psychologique de leur unité mentale

Au sens ordinaire, le mot « foule » représente une réunion d'individus quelconques, quels que soient leur nationalité, leur profession ou leur sexe, quels que soient aussi les hasards qui les rassemblent.

Au point de vue psychologique, l'expression « foule » prend une signification tout autre. Dans certaines circonstances données, et seulement dans ces circonstances, une agglomération d'hommes possède des caractères nouveaux fort différents de ceux de chaque individu qui la compose. La personnalité consciente s'évanouit, les sentiments et les idées de toutes les unités sont orientés dans une même direction. Il se forme une âme collective, transitoire sans doute, mais présentant des caractères très nets. La collectivité devient alors ce que, faute d'une expression meilleure, j'appellerai une foule organisée, ou, si l'on préfère, une foule psychologique. Elle forme un seul être et se trouve soumise à la *loi de l'unité mentale des foules*.

Le fait que beaucoup d'individus se trouvent accidentellement côte à côte ne leur confère pas les caractères d'une foule organisée. Mille individus réunis au hasard sur une place publique sans aucun but déterminé ne constituent nullement une foule psychologique. Pour en acquérir les caractères spéciaux, il faut l'influence de certains excitants dont nous aurons à déterminer la nature.

L'évanouissement de la personnalité consciente et l'orientation des sentiments et des pensées dans un même sens, premiers traits de la foule en voie de s'organiser, n'impliquent pas toujours la présence simultanée de

plusieurs individus sur un seul point. Des milliers d'individus séparés peuvent à un moment donné, sous l'influence de certaines émotions violentes, un grand événement national, par exemple, acquérir les caractères d'une foule psychologique. Un hasard quelconque les réunissant suffira alors pour que leur conduite revête aussitôt la forme spéciale aux actes des foules. À certaines heures de l'histoire, une demi-douzaine d'hommes peuvent constituer une foule psychologique, tandis que des centaines d'individus réunis accidentellement pourront ne pas la constituer. D'autre part, un peuple entier, sans qu'il y ait agglomération visible, devient foule parfois sous l'action de telle ou telle influence.

Dès que la foule psychologique est formée, elle acquiert des caractères généraux provisoires, mais déterminables. À ces caractères généraux s'ajoutent des caractères particuliers, variables suivant les éléments dont la foule se compose et qui peuvent en modifier la structure mentale.

Les foules psychologiques sont donc susceptibles d'une classification. L'étude de cette classification nous montrera qu'une foule hétérogène, composée d'éléments dissemblables, présente avec les foules homogènes, composées d'éléments plus ou moins semblables (sectes, castes et classes), des caractères communs et, à côté de ces caractères communs, des particularités qui permettent de les différencier.

Avant de nous occuper des diverses catégories de foules, examinons d'abord les caractères communs à toutes. Nous opérerons comme le naturaliste, commençant par déterminer les caractères généraux des individus d'une famille puis les caractères particuliers qui différencient les genres et les espèces que renferme cette famille.

L'âme des foules n'est pas facile à décrire, son organisation variant non seulement suivant la race et la composition des collectivités, mais encore suivant la nature et le degré des excitants qu'elles subissent. La même difficulté se présente du reste pour l'étude psychologique d'un être quelconque. Dans les romans, les individus se manifestent avec un caractère constant, mais non dans la vie réelle. Seule l'uniformité des milieux crée l'uniformité apparente des caractères. J'ai montré ailleurs que toutes les constitutions mentales contiennent des possibilités de caractères pouvant se révéler sous l'influence d'un brusque changement de milieu. C'est ainsi que, parmi les plus féroces Conventionnels se trouvaient d'inoffensifs bourgeois, qui, dans des circonstances ordinaires, eussent été de pacifiques

notaires ou de vertueux magistrats. L'orage passé, ils reprirent leur caractère normal. Napoléon rencontra parmi eux ses plus dociles serviteurs.

Ne pouvant étudier ici toutes les étapes de formation des foules, nous les envisagerons surtout dans la phase de leur complète organisation. Nous verrons ainsi ce qu'elles peuvent devenir mais non ce qu'elles sont toujours. C'est uniquement à cette phase avancée d'organisation que, sur le fonds invariable et dominant de la race, se superposent certains caractères nouveaux et spéciaux, produisant l'orientation de tous les sentiments et pensées de la collectivité dans une direction identique. Alors seulement se manifeste ce que j'ai nommé plus haut, la *loi psychologique de l'unité mentale des foules*.

Plusieurs caractères psychologiques des foules leur sont communs avec des individus isolés ; d'autres, au contraire, ne se rencontrent que chez les collectivités. Nous allons étudier d'abord ces caractères spéciaux pour bien en montrer l'importance.

Le fait le plus frappant présenté par une foule psychologique est le suivant : quels que soient les individus qui la composent, quelque semblables ou dissemblables que puissent être leur genre de vie, leurs occupations, leur caractère ou leur intelligence, le seul fait qu'ils sont transformés en foule les dote d'une sorte d'âme collective. Cette âme les fait sentir, penser et agir d'une façon tout à fait différente de celle dont sentirait, penserait et agirait chacun d'eux isolément. Certaines idées, certains sentiments ne surgissent ou ne se transforment en actes que chez les individus en foule. La foule psychologique est un être provisoire, composé d'éléments hétérogènes pour un instant soudés, absolument comme les cellules d'un corps vivant forment par leur réunion un être nouveau manifestant des caractères fort différents de ceux que chacune de ces cellules possède.

Contrairement à une opinion qu'on s'étonne de rencontrer sous la plume d'un philosophe aussi pénétrant qu'Herbert Spencer, dans l'agrégat constituant une foule, il n'y a nullement somme et moyenne des éléments, mais combinaison et création de nouveaux caractères. De même en chimie. Certains éléments mis en présence, les bases et les acides par exemple, se combinent pour former un corps nouveau doué de propriétés différentes de celles des corps ayant servi à le constituer.

On constate aisément combien l'individu en foule diffère de l'individu isolé ; mais d'une pareille différence les causes sont moins faciles à

découvrir.

Pour arriver à les entrevoir, il faut se rappeler d'abord cette observation de la psychologie moderne : que ce n'est pas seulement dans la vie organique, mais encore dans le fonctionnement de l'intelligence que les phénomènes inconscients jouent un rôle prépondérant. La vie consciente de l'esprit ne représente qu'une très faible part auprès de sa vie inconsciente. L'analyste le plus subtil, l'observateur le plus pénétrant, n'arrive à découvrir qu'un bien petit nombre des mobiles inconscients qui le mènent. Nos actes conscients dérivent d'un substratum inconscient formé surtout d'influences héréditaires. Ce substratum renferme les innombrables résidus ancestraux qui constituent l'âme de la race. Derrière les causes avouées de nos actes, se trouvent des causes secrètes ignorées de nous. La plupart de nos actions journalières sont l'effet de mobiles cachés qui nous échappent.

C'est surtout par les éléments inconscients composant l'âme d'une race que se ressemblent tous les individus de cette race. C'est par les éléments conscients, fruits de l'éducation mais surtout d'une hérédité exceptionnelle, qu'ils diffèrent. Les hommes les plus dissemblables par leur intelligence ont des instincts, des passions, des sentiments parfois identiques. Dans tout ce qui est matière de sentiment : religion, politique, morale, affections, antipathies, etc., les hommes les plus éminents ne dépassent que bien rarement le niveau des individus ordinaires. Entre un célèbre mathématicien et son bottier un abîme peut exister sous le rapport intellectuel, mais au point de vue du caractère et des croyances la différence est souvent nulle ou très faible.

Or ces qualités générales du caractère, régies par l'inconscient et possédées à peu près au même degré par la plupart des individus normaux d'une race, sont précisément celles qui, chez les foules, se trouvent mises en commun. Dans l'âme collective, les aptitudes intellectuelles des hommes, et par conséquent leur individualité, s'effacent. L'hétérogène se noie dans l'homogène, et les qualités inconscientes dominent.

Cette mise en commun de qualités ordinaires nous explique pourquoi les foules ne sauraient accomplir d'actes exigeant une intelligence élevée. Les décisions d'intérêt général prises par une assemblée d'hommes distingués, mais de spécialités différentes, ne sont pas sensiblement supérieures aux décisions que prendrait une réunion d'imbéciles. Ils peuvent seulement associer en effet ces qualités médiocres que tout le monde possède. Les foules accumulent non l'intelligence mais la

médiocrité. Ce n'est pas tout le monde, comme on le répète si souvent, qui a plus d'esprit que Voltaire. Voltaire a certainement plus d'esprit que tout le monde, si « tout le monde » représente les foules.

Mais si les individus en foule se bornaient à fusionner leurs qualités ordinaires, il y aurait simplement moyenne, et non, comme nous l'avons dit, création de caractères nouveaux. De quelle façon s'établissent ces caractères ? Recherchons-le maintenant.

Diverses causes déterminent l'apparition des caractères spéciaux aux foules. La première est que l'individu en foule acquiert, par le fait seul du nombre, un sentiment de puissance invincible lui permettant de céder à des instincts, que, seul, il eût forcément réfrénés. Il y cédera d'autant plus volontiers que, la foule étant anonyme, et par conséquent irresponsable, le sentiment de la responsabilité, qui retient toujours les individus, disparaît entièrement.

Une seconde cause, la contagion mentale, intervient également pour déterminer chez les foules la manifestation de caractères spéciaux et en même temps leur orientation. La contagion est un phénomène aisé à constater, mais non expliqué encore, et qu'il faut rattacher aux phénomènes d'ordre hypnotique que nous étudierons dans un instant. Chez une foule, tout sentiment, tout acte est contagieux, et contagieux à ce point que l'individu sacrifie très facilement son intérêt personnel à l'intérêt collectif. C'est là une aptitude contraire à sa nature, et dont l'homme ne devient guère capable que lorsqu'il fait partie d'une foule.

Une troisième cause, et de beaucoup la plus importante, détermine dans les individus en foule des caractères spéciaux parfois fort opposés à ceux de l'individu isolé. Je veux parler de la suggestibilité, dont la contagion mentionnée plus haut n'est d'ailleurs qu'un effet.

Pour comprendre ce phénomène, il faut avoir présentes à l'esprit certaines découvertes récentes de la physiologie. Nous savons aujourd'hui qu'un individu peut être placé dans un état tel, qu'ayant perdu sa personnalité consciente, il obéisse à toutes les suggestions de l'opérateur qui la lui a fait perdre, et commette les actes les plus contraires à son caractère et à ses habitudes. Or des observations attentives paraissent prouver que l'individu plongé depuis quelque temps au sein d'une foule agissante tombe bientôt – par suite des effluves qui s'en dégagent, ou pour toute autre cause encore ignorée – dans un état particulier, se rapprochant beaucoup de l'état de fascination de l'hypnotisé entre les mains de son

hypnotiseur. La vie du cerveau étant paralysée chez le sujet hypnotisé, celui-ci devient l'esclave de toutes ses activités inconscientes, que l'hypnotiseur dirige à son gré. La personnalité consciente est évanouie, la volonté et le discernement abolis. Sentiments et pensées sont alors orientés dans le sens déterminé par l'hypnotiseur.

Tel est à peu près l'état de l'individu faisant partie d'une foule. Il n'est plus conscient de ses actes. Chez lui, comme chez l'hypnotisé, tandis que certaines facultés sont détruites, d'autres peuvent être amenées à un degré d'exaltation extrême. L'influence d'une suggestion le lancera avec une irrésistible impétuosité vers l'accomplissement de certains actes. Impétuosité plus irrésistible encore dans les foules que chez le sujet hypnotisé, car la suggestion, étant la même pour tous les individus, s'exagère en devenant réciproque. Les unités d'une foule qui posséderaient une personnalité assez forte pour résister à la suggestion, sont en nombre trop faible et le courant les entraîne. Tout au plus pourront-elles tenter une diversion par une suggestion différente. Un mot heureux, une image évoquée à propos ont parfois détourné les foules des actes les plus sanguinaires.

Donc, évanouissement de la personnalité consciente, prédominance de la personnalité inconsciente, orientation par voie de suggestion et de contagion des sentiments et des idées dans un même sens, tendance à transformer immédiatement en acte les idées suggérées, tels sont les principaux caractères de l'individu en foule. Il n'est plus lui-même, mais un automate que sa volonté est devenue impuissante à guider.

Par le fait seul qu'il fait partie d'une foule, l'homme descend donc plusieurs degrés sur l'échelle de la civilisation. Isolé, c'était peut-être un individu cultivé, en foule c'est un instinctif, par conséquent un barbare. Il a la spontanéité, la violence, la férocité, et aussi les enthousiasmes et les héroïsmes des êtres primitifs. Il s'en rapproche encore par sa facilité à se laisser impressionner par des mots, des images, et conduire à des actes lésant ses intérêts les plus évidents. L'individu en foule est un grain de sable au milieu d'autres grains de sable que le vent soulève à son gré.

Et c'est ainsi qu'on voit des jurys rendre des verdicts que désapprouverait chaque juré individuellement, des assemblées parlementaires adopter des lois et des mesures que réprouverait en particulier chacun des membres qui les composent. Pris séparément, les hommes de la Convention étaient des bourgeois, aux habitudes pacifiques.

Réunis en foule, ils n'hésitèrent pas, sous l'influence de quelques meneurs, à envoyer à la guillotine les individus les plus manifestement innocents ; et contrairement à tous leurs intérêts, ils renoncèrent à leur inviolabilité et se décimèrent eux-mêmes.

Ce n'est pas seulement par les actes que l'individu en foule diffère de son moi normal. Avant même d'avoir perdu toute indépendance, ses idées et ses sentiments se sont transformés, au point de pouvoir changer l'avare en prodigue, le sceptique en croyant, l'honnête homme en criminel, le poltron en héros. La renonciation à tous ses privilèges votée par la noblesse dans un moment d'enthousiasme pendant la fameuse nuit du 4 août 1789 n'eût certes jamais été acceptée par aucun de ses membres pris isolément.

Concluons des observations précédentes que la foule est toujours intellectuellement inférieure à l'homme isolé. Mais au point de vue des sentiments et des actes que ces sentiments provoquent, elle peut, suivant les circonstances, être meilleure ou pire. Tout dépend de la façon dont on la suggestionne. C'est là ce qu'ont méconnu les écrivains n'ayant étudié les foules qu'au point de vue criminel. Criminelles, les foules le sont souvent, certes, mais, souvent aussi, héroïques. On les amène aisément à se faire tuer pour le triomphe d'une croyance ou d'une idée, on les enthousiasme pour la gloire et l'honneur, on les entraîne presque sans pain et sans armes comme pendant les croisades, pour délivrer de l'infidèle le tombeau d'un Dieu, ou, comme en 1793, pour défendre le sol de la patrie. Héroïsmes évidemment un peu inconscients, mais c'est avec de tels héroïsmes que se fait l'histoire. S'il ne fallait mettre à l'actif des peuples que les grandes actions froidement raisonnées, les annales du monde en enregistreraient bien peu.

Chapitre II

Sentiments et moralité des foules

Après avoir indiqué d'une façon très générale les principaux caractères des foules, nous allons maintenant les étudier en détail.

Plusieurs caractères spéciaux [des foules](#), tels que l'impulsivité, l'irritabilité, l'incapacité de raisonner, l'absence de jugement et d'esprit critique, l'exagération des sentiments, et d'autres encore, sont observables également chez les êtres appartenant à des formes inférieures d'évolution, comme le sauvage et l'enfant. C'est là une analogie que j'indique seulement en passant. Sa démonstration dépasserait le cadre de cet ouvrage. Elle serait inutile, d'ailleurs, pour les personnes au courant de la psychologie des primitifs, et convaincrait médiocrement celles qui l'ignorent.

J'aborde maintenant l'un après l'autre les divers caractères faciles à observer dans la plupart des foules.

Impulsivité, mobilité et irritabilité des foules

[La foule](#), avons-nous dit en étudiant ses caractères fondamentaux, est conduite presque exclusivement par l'inconscient. Ses actes sont beaucoup plus sous l'influence de la moelle épinière que sous celle du cerveau. Les actions accomplies peuvent être parfaites quant à leur exécution, mais, le cerveau ne les dirigeant pas, l'individu agit suivant les hasards de l'excitation. La foule, jouet de tous les stimulants extérieurs, en reflète les incessantes variations. Elle est donc esclave des impulsions reçues. L'individu isolé peut être soumis aux mêmes excitants que l'homme en foule ; mais sa raison lui montrant les inconvénients d'y céder, il n'y cède pas. On peut physiologiquement définir ce phénomène en disant que

l'individu isolé possède l'aptitude à dominer ses réflexes, alors que la foule en est dépourvue.

Les impulsions diverses auxquelles obéissent les foules pourront être, suivant les excitations, généreuses ou cruelles, héroïques ou pusillanimes, mais elles seront toujours tellement impérieuses que l'intérêt de la conservation lui-même s'effacera devant elles.

Les excitants susceptibles de suggestionner les foules étant variés, et ces dernières y obéissant toujours, elles sont extrêmement mobiles. On les voit passer en un instant de la férocité la plus sanguinaire à la générosité ou à l'héroïsme le plus absolu. La foule est aisément bourreau, mais non moins aisément martyr. C'est de son sein qu'ont coulé les torrents de sang exigés pour le triomphe de chaque croyance. Inutile de remonter aux âges héroïques pour voir de quoi les foules sont capables. Elles ne marchandent jamais leur vie dans une émeute, et il y a peu d'années qu'un général, devenu subitement populaire, eût facilement trouvé cent mille hommes prêts à se faire tuer pour sa cause.

Rien donc ne saurait être prémédité chez les foules. Elles peuvent parcourir successivement la gamme des sentiments les plus contraires, sous l'influence des excitations du moment. Elles sont semblables aux feuilles que l'ouragan soulève, disperse en tous sens, puis laisse retomber. L'étude de certaines foules révolutionnaires nous fournira quelques exemples de la variabilité de leurs sentiments.

Cette mobilité des foules les rend très difficiles à gouverner, surtout lorsqu'une partie des pouvoirs publics est tombée entre leurs mains. Si les nécessités de la vie quotidienne ne constituaient une sorte de régulateur invisible des événements, les démocraties ne pourraient guère subsister. Mais les foules qui veulent les choses avec frénésie, ne les veulent pas bien longtemps. Elles sont aussi incapables de volonté durable que de pensée.

La foule n'est pas seulement impulsive et mobile. Comme le sauvage, elle n'admet pas d'obstacle entre son désir et la réalisation de ce désir, et d'autant moins que le nombre lui donne le sentiment d'une puissance irrésistible. Pour l'individu en foule, la notion d'impossibilité disparaît. L'homme isolé sent bien qu'il ne pourrait à lui seul incendier un palais, piller un magasin ; la tentation ne lui en vient donc guère à l'esprit. Faisant partie d'une foule, il prend conscience du pouvoir que lui confère le nombre, et à la première suggestion de meurtre et de pillage il cédera immédiatement. L'obstacle inattendu sera brisé avec frénésie. Si

l'organisme humain permettait la perpétuité de la fureur, on pourrait dire que l'état normal de la foule contrariée est la fureur.

Dans l'irritabilité des foules, leur impulsivité et leur mobilité, ainsi que dans tous les sentiments populaires que nous aurons à étudier, interviennent toujours les caractères fondamentaux de la race. Ils constituent le sol invariable sur lequel germent nos sentiments. Les foules sont irritables et impulsives, sans doute, mais avec de grandes variations de degrés. La différence entre une foule latine et une foule anglo-saxonne est, par exemple, frappante. Les faits récents de notre histoire jettent une vive lueur sur ce point. En 1870, la publication d'un simple télégramme relatant une insulte supposée suffit pour déterminer une explosion de fureur dont sortit immédiatement une guerre terrible. Quelques années plus tard, l'annonce télégraphique d'un insignifiant échec à Langson provoqua une nouvelle explosion qui amena le renversement instantané du gouvernement. Au même moment, l'échec beaucoup plus grave d'une expédition anglaise devant Khartoum ne produisit en Angleterre qu'une faible émotion, et aucun ministre ne fut changé. Les foules sont partout féminines, mais les plus féminines de toutes sont les foules latines. Qui s'appuie sur elles peut monter très haut et très vite, mais en côtoyant sans cesse la roche tarpéienne et avec la certitude d'en être précipité un jour.

Suggestibilité et crédulité des foules

Nous avons dit qu'un des caractères généraux des foules est une suggestibilité excessive, et montré combien, parmi toute agglomération humaine, une suggestion est contagieuse ; ce qui explique l'orientation rapide des sentiments vers un sens déterminé.

Si neutre qu'on la suppose, la foule se trouve le plus souvent dans un état d'attention expectante favorable à la suggestion. La première suggestion formulée s'impose immédiatement par contagion à tous les cerveaux, et établit aussitôt l'orientation. Chez les êtres suggestionnés, l'idée fixe tend à se transformer en acte. S'agit-il d'un palais à incendier ou d'une œuvre de dévouement à accomplir, la foule s'y prête avec la même facilité. Tout dépendra de la nature de l'excitant, et non plus, comme chez l'individu isolé, des rapports existant entre l'acte suggéré et la somme de raison qui peut être opposée à sa réalisation.

Aussi, errant constamment sur les limites de l'inconscience, subissant toutes les suggestions, animée de la violence de sentiments propre aux êtres qui ne peuvent faire appel à des influences rationnelles, dépourvue d'esprit critique, la foule ne peut que se montrer d'une crédulité excessive. L'invraisemblable n'existe pas pour elle, et il faut bien se le rappeler pour comprendre la facilité avec laquelle se créent et se propagent les légendes et les récits les plus extravagants¹.

La création des légendes qui circulent si aisément parmi les foules n'est pas seulement le résultat d'une crédulité complète, mais encore des déformations prodigieuses que subissent les événements dans l'imagination d'individus assemblés. L'événement le plus simple vu par la foule est bientôt un événement défiguré. Elle pense par images, et l'image évoquée en évoque elle-même une série d'autres sans aucun lien logique – avec la première. Nous concevons aisément cet état en songeant aux bizarres successions d'idées où nous conduit parfois l'évocation d'un fait quelconque. La raison montre l'incohérence de pareilles images, mais la foule ne la voit pas ; et ce que son imagination déformante ajoute à l'événement, elle le confondra avec lui. Incapable de séparer le subjectif de l'objectif, elle admet comme réelles les images évoquées dans son esprit, et ne possédant le plus souvent qu'une parenté lointaine avec le fait observé.

Les déformations qu'une foule fait subir à un événement quelconque dont elle est le témoin devraient, semble-t-il, être innombrables et de sens divers, puisque les hommes qui la composent sont de tempéraments fort variés. Mais il n'en est rien. Par suite de la contagion, les déformations sont de même nature et de même sens pour tous les individus de la collectivité. La première déformation perçue par l'un d'eux forme le noyau de la suggestion contagieuse. Avant d'apparaître sur les murs de Jérusalem à tous les croisés, saint Georges ne fut certainement vu que d'un des assistants. Par voie de suggestion et de contagion le miracle signalé fut immédiatement accepté par tous.

Tel est le mécanisme de ces hallucinations collectives si fréquentes dans l'histoire, et qui semblent avoir tous les caractères classiques de l'authenticité, puisqu'il s'agit de phénomènes constatés par des milliers de personnes.

La qualité mentale des individus dont se compose la foule ne contredit pas ce principe. Cette qualité est sans importance. Du moment qu'ils sont

en foule, l'ignorant et le savant deviennent également incapables d'observation.

La thèse peut sembler paradoxale. Pour la démontrer il faudrait reprendre un grand nombre de faits historiques, et plusieurs volumes n'y suffiraient pas.

Ne voulant pas cependant laisser le lecteur sous l'impression d'assertions sans preuves, je vais lui donner quelques exemples pris au hasard parmi tous ceux que l'on pourrait citer.

Le fait suivant est un des plus typiques parce qu'il est choisi parmi des hallucinations collectives sévissant sur une foule où se trouvaient des individus de toutes sortes, ignorants comme instruits. Il est rapporté incidemment par le lieutenant de vaisseau Julien Félix dans son livre sur les courants de la mer.

La frégate *La Belle-Poule* croisait en mer pour retrouver la corvette *Le Berceau* dont un violent orage l'avait séparée. On était en plein jour et en plein soleil. Tout à coup la vigie signale une embarcation désemparée. L'équipage dirige ses regards vers le point indiqué, et tout le monde, officiers et matelots, aperçoit nettement un radeau chargé d'hommes remorqué par des embarcations sur lesquelles flottaient des signaux de détresse. L'amiral Desfossés fit armer une embarcation pour voler au secours des naufragés. En approchant, les matelots et les officiers qui la montaient voyaient « des masses d'hommes s'agiter, tendre les mains, et entendaient le bruit sourd et confus d'un grand nombre de voix ». Arrivés contre le prétendu radeau, on se trouva simplement en face de quelques branches d'arbres couvertes de feuilles arrachées à la côte voisine. Devant une évidence aussi palpable, l'hallucination s'évanouit.

Cet exemple dévoile bien clairement le mécanisme de l'hallucination collective tel que nous l'avons expliqué. D'un côté, foule, en état d'attention expectante ; de l'autre, suggestion opérée par la vigie signalant un bâtiment désemparé en mer, suggestion acceptée par voie de contagion, de tous les assistants, officiers ou matelots.

Une foule n'a pas besoin d'être nombreuse pour que sa faculté de voir correctement soit détruite, et les faits réels remplacés par des hallucinations sans parenté avec eux. Quelques individus réunis constituent une foule, et alors même qu'ils seraient des savants distingués, ils revêtent tous les caractères des foules pour les sujets en dehors de leur spécialité. La faculté d'observation et l'esprit critique possédés par chacun d'eux s'évanouissent.

Un psychologue ingénieux, M. Davey, nous en fournit un bien curieux exemple, rapporté par les *Annales des sciences psychiques*, et qui mérite d'être relaté ici. M. Davey ayant convoqué une réunion d'observateurs distingués, parmi lesquels un des premiers savants de l'Angleterre, M. Wallace, exécuta devant eux, et après leur avoir laissé examiner les objets et poser des cachets où ils voulaient, tous les phénomènes classiques des spirites : matérialisation des esprits, écriture sur des ardoises, etc. Ayant ensuite obtenu de ces spectateurs illustres des rapports écrits affirmant que les phénomènes observés n'avaient pu être obtenus que par des moyens surnaturels, il leur révéla qu'ils étaient le résultat de supercherie très simples. « Le plus étonnant de l'investigation de M. Davey, écrit l'auteur de la relation, n'est pas la merveille des tours en eux-mêmes, mais l'extrême faiblesse des rapports qu'en ont faits les témoins non initiés. Donc, dit-il, les témoins peuvent faire de nombreux et positifs récits qui sont complètement erronés, mais dont le résultat est que, *si l'on accepte leurs descriptions comme exactes*, les phénomènes qu'ils décrivent sont inexplicables par la supercherie. Les méthodes inventées par M. Davey étaient si simples qu'on est étonné qu'il ait eu la hardiesse de les employer ; mais il avait un tel pouvoir sur l'esprit de la foule qu'il pouvait lui persuader qu'elle voyait ce qu'elle ne voyait pas. » C'est toujours le pouvoir de l'hypnotiseur à l'égard de l'hypnotisé. Mais quand on le voit s'exercer sur des esprits supérieurs, préalablement mis en défiance, on conçoit avec quelle facilité s'illusionnent les foules ordinaires.

Les exemples analogues sont innombrables. Il y a quelques années, les journaux reproduisirent l'histoire de deux petites filles noyées retirées de la Seine. Ces enfants furent d'abord reconnues de la façon la plus catégorique par une douzaine de témoins. Devant les affirmations si concordantes aucun doute n'était resté dans l'esprit du juge d'instruction. Il permit d'établir l'acte de décès. Mais, au moment où on allait procéder à l'inhumation, le hasard fit découvrir que les victimes supposées étaient parfaitement vivantes et n'avaient d'ailleurs qu'une très lointaine ressemblance avec les petites noyées. Comme dans plusieurs des exemples précédemment cités l'affirmation du premier témoin, victime d'une illusion, avait suffi à suggestionner tous les autres.

Dans les cas semblables, le point de départ de la suggestion est toujours l'illusion produite chez un individu au moyen de réminiscences plus ou moins vagues, puis la contagion par voie d'affirmation de cette illusion

primitive. Si le premier observateur est très impressionnable, il suffira que le cadavre qu'il croit reconnaître présente – en dehors de toute ressemblance réelle – quelque particularité, une cicatrice ou un détail de toilette, capable d'évoquer pour lui l'idée d'une autre personne. Cette idée évoquée devient alors le noyau d'une sorte de cristallisation envahissant le champ de l'entendement et paralysant toute faculté critique. Ce que l'observateur voit alors, n'est plus l'objet lui-même, mais l'image évoquée dans son esprit. Ainsi s'expliquent les reconnaissances erronées de cadavres d'enfants par leur propre mère, tel que le cas suivant déjà ancien, et où l'on voit se manifester précisément les deux ordres de suggestion dont je viens d'indiquer le mécanisme.

L'enfant fut reconnu par un autre enfant – qui se trompait. La série des reconnaissances inexactes se déroula alors.

Et l'on vit une chose très extraordinaire. Le lendemain du jour où un écolier l'avait reconnu, une femme s'écria : « Ah ! mon Dieu, c'est mon enfant. »

On l'introduit près du cadavre, elle examine les effets, constate une cicatrice au front. « C'est bien, dit-elle, mon pauvre fils, perdu depuis juillet dernier. On me l'aura volé et on me l'a tué ! »

La femme était concierge rue du Four et se nommait Chavandret. On fit venir son beau-frère qui, sans hésitation, dit : « Voilà le petit Philibert. » Plusieurs habitants de la rue reconnurent Philibert Chavandret dans l'enfant, sans compter son propre maître d'école pour qui la médaille était un indice.

Eh bien ! les voisins, le beau-frère, le maître d'école et la mère se trompaient. Six semaines plus tard, l'identité de l'enfant fut établie. C'était un enfant de Bordeaux, tué à Bordeaux et, par les messageries, apporté à Paris².

Remarquons que ces reconnaissances sont faites généralement par des femmes et des enfants, c'est-à-dire précisément par les êtres les plus impressionnables. Elles montrent ce que peuvent valoir en justice de tels témoignages. Les affirmations des enfants, notamment, ne devraient jamais être invoquées. Les magistrats répètent comme un lieu commun qu'à cet âge on ne ment pas. Une culture psychologique un peu moins sommaire leur apprendrait qu'à cet âge, au contraire, on ment presque toujours. Le mensonge, sans doute, est innocent, mais n'en constitue pas moins un mensonge. Mieux vaudrait jouer à pile ou face la condamnation d'un accusé que de la décider comme on l'a fait tant de fois, d'après le témoignage d'un enfant.

Pour en revenir aux observations faites par les foules, nous concluons que les observations collectives sont les plus erronées de toutes et

représentent le plus souvent la simple illusion d'un individu ayant, par voie de contagion, suggestionné les autres.

D'innombrables faits prouvent la complète défiance qu'il faut avoir du témoignage des foules. Des milliers d'hommes assistèrent à la célèbre charge de cavalerie de la bataille de Sedan, et pourtant il est impossible, en présence des témoignages visuels les plus contradictoires, de savoir par qui elle fut commandée. Dans un livre récent, le général anglais Wolseley a prouvé que jusqu'ici les plus graves erreurs avaient été commises sur les faits les plus considérables de la bataille de Waterloo, faits attestés cependant par des centaines de témoins³.

Tous ces exemples montrent, je le répète, ce que vaut le témoignage des foules. Les traités de logique font rentrer l'unanimité de nombreux témoins dans la catégorie des preuves les plus probantes de l'exactitude d'un fait. Mais ce que nous savons de la psychologie des foules montre combien ils s'illusionnent sur ce point. Les événements les plus douteux sont certainement ceux qui ont été observés par le plus grand nombre de personnes. Dire qu'un fait a été simultanément constaté par des milliers de témoins, c'est dire que le fait réel est en général fort différent du récit adopté.

Il découle clairement de ce qui précède qu'on doit considérer les livres d'histoire comme des ouvrages d'imagination pure. Ce sont des récits fantaisistes de faits mal observés, accompagnés d'explications forgées après coup. Si le passé ne nous avait pas légué ses œuvres littéraires, artistiques et monumentales, nous n'en connaîtrions rien de réel. Savons-nous un seul mot de vrai sur la vie des grands hommes qui jouèrent les rôles prépondérants dans l'humanité, tels qu'Hercule, Bouddha, Jésus ou Mahomet ? Très probablement non. Au fond, d'ailleurs, leur vie exacte nous importe peu. Les êtres qui ont impressionné les foules furent des héros légendaires, et non des héros réels.

Malheureusement les légendes n'ont elles-mêmes aucune consistance. L'imagination des foules les transforme sans cesse suivant les temps, et surtout les races. Il y a loin du Jéhovah sanguinaire de la Bible au Dieu d'amour de sainte Thérèse, et le Bouddha adoré en Chine n'a plus aucun trait commun avec celui qui est vénéré dans l'Inde.

Il n'est même pas besoin que les siècles aient passé sur les héros pour que leur légende soit transformée par l'imagination des foules. La transformation se fait parfois en quelques années. Nous avons vu de nos

jours la légende de l'un des plus grands héros historiques se modifier plusieurs fois en moins de cinquante ans. Sous les Bourbons, Napoléon devint une sorte de personnage idyllique, philanthrope et libéral, ami des humbles, qui, au dire des poètes, devaient conserver son souvenir sous le chaume pendant bien longtemps. Trente ans après, le héros débonnaire était devenu un despote sanguinaire, usurpateur du pouvoir et de la liberté, ayant sacrifié trois millions d'hommes uniquement à son ambition. Actuellement, la légende se transforme encore. Quand quelques dizaines de siècles auront passé sur elle, les savants de l'avenir, en présence de ces récits contradictoires, douteront peut-être de l'existence du héros, comme nous doutons parfois de celle de Bouddha, et ne verront en lui que quelque mythe solaire ou un développement de la légende d'Hercule. Ils se *consoleront aisément* sans doute de cette incertitude, car, mieux initiés qu'aujourd'hui à la psychologie des foules, ils sauront que l'histoire ne peut guère éterniser que des mythes.

Exagération et simplisme des sentiments des foules

Les sentiments, bons ou mauvais, manifestés par une foule, présentent ce double caractère d'être très simples et très exagérés. Sur ce point, comme sur tant d'autres, l'individu en foule se rapproche des êtres primitifs. Inaccessible aux nuances, il voit les choses en bloc et ne connaît pas les transitions. Dans la foule, l'exagération d'un sentiment est fortifiée par le fait que, se propageant très vite par voie de suggestion et de contagion, l'approbation dont il devient l'objet accroît considérablement sa force.

La simplicité et l'exagération des sentiments des foules les préservent du doute et de l'incertitude. Comme les femmes, elles vont tout de suite aux extrêmes. Le soupçon énoncé se transforme aussitôt en évidence indiscutable. Un commencement d'antipathie ou de désapprobation, qui, chez l'individu isolé, resterait peu accentué, devient aussitôt une haine féroce chez l'individu en foule.

La violence des sentiments des foules est encore exagérée, dans les foules hétérogènes surtout, par l'absence de responsabilité. La certitude de l'impunité, d'autant plus forte que la foule est plus nombreuse, et la notion d'un pouvoir momentané considérable dû au nombre rendent possibles à la collectivité des sentiments et des actes impossibles à l'individu isolé.

Dans les foules, l'imbécile, l'ignorant et l'envieux sont libérés du sentiment de leur nullité et de leur impuissance, que remplace la notion d'une force brutale, passagère, mais immense.

L'exagération, chez les foules, porte malheureusement souvent sur de mauvais sentiments, reliquat atavique des instincts de l'homme primitif, que la crainte du châtement oblige l'individu isolé et responsable à refréner. Ainsi s'explique la facilité des foules à se porter aux pires excès.

Habilement suggestionnées, les foules deviennent capables d'héroïsme et de dévouement. Elles en sont même beaucoup plus capables que l'individu isolé. Nous aurons bientôt occasion de revenir sur ce point en étudiant la moralité des foules.

La foule n'étant impressionnée que par des sentiments excessifs, l'orateur qui veut la séduire doit abuser des affirmations violentes. Exagérer, affirmer, répéter, et ne jamais tenter de rien démontrer par un raisonnement sont les procédés d'argumentation familiers aux orateurs des réunions populaires.

La foule réclame encore la même exagération dans les sentiments de ses héros. Leurs qualités et leurs vertus apparentes doivent toujours être amplifiées. Au théâtre, la foule exige du héros de la pièce des vertus, un courage, une moralité, qui ne sont jamais pratiqués dans la vie.

On a parlé avec raison de l'optique spéciale du théâtre. Il en existe une, sans doute, mais ses règles sont le plus souvent sans parenté avec le bon sens et la logique. L'art de parler aux foules est d'ordre inférieur, mais exige des aptitudes toutes spéciales. On s'explique mal parfois à la lecture le succès de certaines pièces. Les directeurs des théâtres, quand ils les reçoivent, sont eux-mêmes généralement très incertains de la réussite car, pour juger, il leur faudrait se transformer en foule⁴. Si nous pouvions entrer dans les développements, il serait facile de montrer encore l'influence prépondérante de la race. La pièce de théâtre qui enthousiasme la foule dans un pays reste parfois sans aucun succès dans un autre ou n'obtient qu'un succès d'estime et de convention, parce qu'elle ne met pas en jeu des ressorts capables de soulever son nouveau public.

Inutile d'ajouter que l'exagération des foules porte seulement sur les sentiments, et en aucune façon sur l'intelligence. Par le fait seul que l'individu est en foule, son niveau intellectuel, je l'ai déjà montré, baisse considérablement. M. Tarde l'a également constaté en opérant ses recherches sur les crimes des foules. C'est donc uniquement dans l'ordre

sentimental que les foules peuvent monter très haut ou descendre, au contraire, très bas.

Intolérance, autoritarisme et conservatisme des foules

Les foules ne connaissant que les sentiments simples et extrêmes, les opinions, les idées et croyances qu'on leur suggère sont acceptées ou rejetées par elles en bloc, et considérées comme vérités absolues ou erreurs non moins absolues. Il en est toujours ainsi des croyances déterminées par voie de suggestion, au lieu d'avoir été engendrées par voie de raisonnement. Chacun sait combien les croyances religieuses sont intolérantes et quel empire despotique elles exercent sur les âmes.

Ne gardant aucun doute sur ce qu'elle croit vérité ou erreur et possédant, d'autre part, la notion claire de sa force, la foule est aussi autoritaire qu'intolérante. L'individu peut accepter la contradiction et la discussion, la foule ne les supporte jamais. Dans les réunions publiques, la plus légère contradiction de la part d'un orateur est immédiatement accueillie par des hurlements de fureur et de violentes invectives, bientôt suivis de voies de fait et d'expulsion pour peu que l'orateur insiste. Sans la présence inquiétante des agents de l'autorité, le contradicteur serait même fréquemment lynché.

L'autoritarisme et l'intolérance sont généraux chez toutes les catégories de foules, mais ils s'y présentent à des degrés fort divers ; et ici encore reparaît la notion fondamentale de la race, dominatrice des sentiments et des pensées des hommes. L'autoritarisme et l'intolérance sont surtout développés chez les foules latines. Ils le sont au point d'avoir détruit ce sentiment de l'indépendance individuelle si puissant chez l'Anglo-Saxon. Les foules latines ne sont sensibles qu'à l'indépendance collective de leur secte et la caractéristique de cette indépendance est le besoin d'asservir immédiatement et violemment à leurs croyances tous les dissidents. Chez les peuples latins, les Jacobins de tous les âges, depuis ceux de l'Inquisition, n'ont jamais pu s'élever à une autre conception de la liberté.

L'autoritarisme et l'intolérance constituent pour les foules des sentiments très clairs, qu'elles supportent aussi facilement qu'elles les pratiquent. Elles respectent la force et sont médiocrement impressionnées par la bonté, facilement considérée comme une forme de la faiblesse. Leurs

sympathies n'ont jamais été aux maîtres débonnaires, mais aux tyrans qui les ont vigoureusement dominées. C'est toujours à eux qu'elles dressent les plus hautes statues. Si elles foulent volontiers à leurs pieds le despote renversé, c'est parce qu'ayant perdu sa force, il rentre dans la catégorie des faibles qu'on méprise et ne craint pas. Le type du héros cher aux foules aura toujours la structure d'un César. Son panache les séduit, son autorité leur impose et son sabre leur fait peur.

Toujours prête à se soulever contre une autorité faible, la foule se courbe avec servilité devant une autorité forte. Si l'action de l'autorité est intermittente, la foule, obéissant toujours à ses sentiments extrêmes, passe alternativement de l'anarchie à la servitude, et de la servitude à l'anarchie.

Ce serait d'ailleurs méconnaître la psychologie des foules que de croire à la prédominance chez elles des instincts révolutionnaires. Leurs violences seules nous illusionnent sur ce point. Les explosions de révolte et de destruction sont toujours très éphémères. Elles sont trop régies par l'inconscient, et trop soumises par conséquent à l'influence d'hérités séculaires, pour ne pas se montrer extrêmement conservatrices. Abandonnées à elles-mêmes, on les voit bientôt lasses de leurs désordres se diriger d'instinct vers la servitude. Les plus fiers et les plus intraitables des Jacobins acclamèrent énergiquement Bonaparte, quand il supprima toutes les libertés et fit durement sentir sa main de fer.

L'histoire des révolutions populaires est presque incompréhensible si l'on méconnaît les instincts profondément conservateurs des foules. Elles veulent bien changer les noms de leurs institutions, et accomplissent parfois même de violentes révolutions pour obtenir ces changements ; mais le fond de ces institutions est trop l'expression des besoins héréditaires de la race pour qu'elles n'y reviennent pas toujours. Leur mobilité incessante ne porte que sur les choses superficielles. En fait, elles ont des instincts conservateurs irréductibles et comme tous les primitifs un respect fétichiste pour les traditions, une horreur inconsciente des nouveautés capables de modifier leurs conditions réelles d'existence. Si la puissance actuelle des démocraties avait existé à l'époque où furent inventés les métiers mécaniques, la vapeur et les chemins de fer, la réalisation de ces inventions eût été impossible, ou seulement au prix de révolutions répétées. Heureusement pour les progrès de la civilisation, la suprématie de foules n'a pris naissance que lorsque les grandes découvertes de la science et de l'industrie étaient déjà accomplies.

Moralité des foules

Si nous attachons au mot moralité le sens de respect constant de certaines conventions sociales et de répression permanente des impulsions égoïstes, il est bien évident que les foules sont trop impulsives et trop mobiles pour être susceptibles de moralité. Mais si, dans ce terme, nous faisons entrer l'apparition momentanée de certaines qualités telles que l'abnégation, le dévouement, le désintéressement, le sacrifice de soi-même, le besoin d'équité, nous pouvons dire que les foules sont, au contraire, parfois susceptibles d'une moralité très haute.

Les rares psychologues qui les ont étudiées ne le firent qu'au point de vue de leurs actes criminels ; et voyant ces actes fréquents, ils ont assigné aux foules un niveau moral très bas.

Sans doute en font-elles preuve souvent ; mais pourquoi ? Simplement, parce que les instincts de férocité destructive sont des résidus des âges primitifs dormant au fond de chacun de nous. Pour l'individu isolé il serait dangereux de les satisfaire, alors que son absorption dans une foule irresponsable et où, par conséquent, l'impunité est assurée, lui donne toute liberté pour les suivre. Ne pouvant exercer habituellement ces instincts destructifs sur nos semblables, nous nous bornons à les assouvir sur des animaux. C'est d'une même source que dérivent la passion pour la chasse et la férocité des foules. La foule écharpant lentement une victime sans défense fait preuve d'une cruauté très lâche ; mais, bien proche parente, pour le philosophe, de celle des chasseurs se réunissant par douzaines afin d'avoir le plaisir d'assister à l'éventrement d'un malheureux cerf par leurs chiens.

Si la foule est capable de meurtre, d'incendie et de toutes sortes de crimes, elle l'est également d'actes de sacrifice et de désintéressement beaucoup plus élevés que ceux dont est susceptible l'individu isolé. C'est surtout sur l'individu en foule qu'on agit, en invoquant des sentiments de gloire, d'honneur, de religion et de patrie. L'histoire fourmille d'exemples analogues à ceux des croisades et des volontaires de 1793. Seules les collectivités sont capables de grands dévouements et de grands désintéressements. Que de foules se sont fait héroïquement massacrer pour des croyances et des idées qu'elles comprenaient à peine ! Les foules qui font des grèves les font bien plus pour obéir à un mot d'ordre que pour obtenir une augmentation de salaire. L'intérêt personnel est rarement un

mobile puissant chez les foules, alors qu'il constitue le mobile à peu près exclusif de l'individu isolé. Ce n'est certes pas lui qui guida les foules dans tant de guerres, incompréhensibles le plus souvent pour leur intelligence, et où elles se laissèrent massacrer aussi facilement que les alouettes hypnotisées par le miroir du chasseur.

Les plus parfaits gredins eux-mêmes, par le fait seul d'être réunis en foule, acquièrent parfois des principes de moralité très stricts. Taine fait remarquer que les massacreurs de Septembre venaient déposer sur la table des comités les portefeuilles et les bijoux trouvés sur leurs victimes et si aisés à dérober. La foule hurlante, grouillante et misérable qui envahit les Tuileries pendant la révolution de 1848 ne s'empara d'aucun des objets qui l'éblouirent et dont un seul représentait du pain pour bien des jours.

Cette moralisation de l'individu par la foule n'est certes pas une règle constante, mais elle s'observe fréquemment et même dans des circonstances beaucoup moins graves que celles que je viens de citer. Au théâtre, je l'ai déjà dit, la foule réclame du héros de la pièce des vertus exagérées, et une assistance, même composée d'éléments inférieurs, se montre parfois très prude. Le viveur professionnel, le souteneur, le voyou gouailleur murmurent souvent devant une scène un peu risquée, ou un propos léger, fort anodine pourtant auprès de leurs conversations habituelles.

Donc, les foules adonnées souvent à de bas instincts, donnent aussi parfois l'exemple d'actes de moralité élevés. Si le désintéressement, la résignation, le dévouement absolu à un idéal chimérique ou réel sont des vertus morales, on peut dire que les foules possèdent parfois ces vertus à un degré que les plus sages philosophes ont rarement atteint. Elles les pratiquent sans doute avec inconscience, mais qu'importe. Si les foules avaient raisonné souvent et consulté leurs intérêts immédiats, aucune civilisation ne se fût développée peut-être à la surface de notre planète, et l'humanité n'aurait pas d'histoire.

¹. Les personnes qui ont assisté au siège de Paris, ont vu de nombreux exemples de cette crédulité des foules pour des choses absolument invraisemblables. Une bougie allumée à l'étage supérieur d'une maison était considérée aussitôt comme un signal fait aux assiégés. Deux secondes de réflexion eussent prouvé cependant qu'il leur était absolument impossible d'apercevoir à plusieurs lieues de distance la lueur de cette bougie.

². *Éclair* du 21 avril 1895.

³. Savons-nous, pour une seule bataille, comment elle s'est passée exactement ? J'en doute fort. Nous savons quels furent les vainqueurs et les vaincus, mais probablement rien de plus. Ce que M. d'Harcourt, acteur et témoin, rapporte de la bataille de Solférino peut s'appliquer à toutes les batailles : « Les généraux renseignés naturellement par des centaines de témoignages, transmettent leurs rapports officiels : les officiers chargés de porter les ordres modifient ces documents et rédigent le projet définitif ; le chef d'état-major le conteste et le refait sur nouveaux frais. On le porte au maréchal, il s'écrie : "Vous vous trompez absolument !" et il substitue une nouvelle rédaction. Il ne reste presque rien du rapport primitif. » M. d'Harcourt relate ce fait comme une preuve de l'impossibilité où l'on est d'établir la vérité sur l'événement le plus saisissant, le mieux observé.

⁴. C'est ce qui permet de comprendre pourquoi certaines pièces refusées par tous les directeurs de théâtre obtiennent de prodigieux succès lorsque, par hasard, elles sont jouées. On sait le succès de la pièce de M. Coppée, *Pour la couronne*, refusée dix ans par les directeurs des premiers théâtres, malgré le nom de son auteur, *La Marraine de Charley*, montée aux frais d'un agent de change, après de successifs refus, obtint deux cents représentations en France et plus de mille en Angleterre. Sans l'explication donnée plus haut sur

l'impossibilité où se trouvent les directeurs de théâtre de pouvoir se substituer mentalement à la foule, de telles aberrations de jugement de la part d'individus compétents et très intéressés à ne pas commettre d'aussi lourdes erreurs seraient incompréhensibles.

Chapitre III

Idées, raisonnements et imagination des foules

Les idées des foules

Étudiant dans un précédent ouvrage le rôle des idées sur l'évolution des peuples, nous avons prouvé que chaque civilisation dérive d'un petit nombre d'idées fondamentales rarement renouvelées. Nous avons exposé comment ces idées s'établissent dans l'âme des foules ; avec quelle difficulté elles y pénètrent, et la puissance qu'elles possèdent après y avoir pénétré. Nous avons montré également que les grandes perturbations historiques dérivent le plus souvent des changements de ces idées fondamentales.

Ayant suffisamment traité ce sujet, je n'y reviendrai pas et me bornerai à dire quelques mots des idées accessibles aux foules et sous quelles formes celles-ci les conçoivent.

On peut les diviser en deux classes. Dans l'une, nous placerons les idées accidentelles et passagères créées sous des influences du moment : l'engouement pour un individu ou une doctrine par exemple. Dans l'autre, les idées fondamentales auxquelles le milieu, l'hérédité, l'opinion donnent une grande stabilité : telles les idées religieuses jadis, les idées démocratiques et sociales aujourd'hui.

Les idées fondamentales pourraient être représentées par la masse des eaux d'un fleuve déroulant lentement son cours ; les idées passagères par les petites vagues, toujours changeantes, agitant sa surface, et qui, bien que sans importance réelle, sont plus visibles que la marche du fleuve lui-même.

De nos jours, les grandes idées fondamentales dont ont vécu nos pères paraissent de plus en plus chancelantes et, du même coup, les institutions qui reposaient sur elles se sont trouvées profondément ébranlées. Il se forme actuellement beaucoup de ces petites idées transitoires dont je parlais à l'instant ; mais peu d'entre elles paraissent devoir acquérir une influence prépondérante.

Quelles que soient les idées suggérées aux foules, elles ne peuvent devenir dominantes qu'à la condition de revêtir une forme très simple et d'être représentées dans leur esprit sous l'aspect d'images. Aucun lien logique d'analogie ou de succession ne rattachant entre elles ces idées-images, elles peuvent se substituer l'une à l'autre comme les verres de la lanterne magique que l'opérateur retire de la boîte où ils étaient superposés. On peut donc voir dans les foules se succéder les idées les plus contradictoires. Suivant les hasards du moment, la foule sera placée sous l'influence de l'une des idées diverses emmagasinées dans son entendement, et commettra par conséquent les actes les plus dissemblables. Son absence complète d'esprit critique ne lui permet pas d'en percevoir les contradictions.

Ce n'est pas là d'ailleurs un phénomène spécial aux foules. On le rencontre chez beaucoup d'individus isolés, non seulement parmi les êtres primitifs, mais chez tous ceux qui, par un côté quelconque de leur esprit – les sectateurs d'une foi religieuse intense par exemple – se rapprochent des primitifs. Je l'ai observé, par exemple, chez les Hindous lettrés, élevés dans nos universités européennes, et ayant obtenu tous les diplômes. Sur leur fonds immuable d'idées religieuses ou sociales héréditaires s'était superposée, sans nullement les altérer, une couche d'idées occidentales sans parenté avec les premières. Suivant les hasards du moment, les unes ou les autres apparaissaient avec leur cortège spécial de discours, et le même individu présentait ainsi les contradictions les plus flagrantes. Contradictions plus apparentes que réelles, car des idées héréditaires seules sont assez puissantes chez l'individu isolé pour devenir de véritables mobiles de conduite. C'est seulement lorsque, par des croisements, l'homme se trouve entre les impulsions d'hérédité différentes, que les actes peuvent être d'un moment à l'autre tout à fait contradictoires. Inutile d'insister ici sur ces phénomènes, bien que leur importance psychologique soit capitale. Je considère qu'il faut au moins dix ans de voyages et d'observations pour arriver à les comprendre.

Les idées, n'étant accessibles aux foules qu'après avoir revêtu une forme très simple, doivent, pour devenir populaires, subir souvent les plus complètes transformations. Quand il s'agit d'idées philosophiques ou scientifiques un peu élevées, on peut constater la profondeur des modifications qui leur sont nécessaires pour descendre de couche en couche jusqu'au niveau des foules. Ces modifications dépendent surtout de la race à laquelle ces foules appartiennent ; mais elles sont toujours amoindrissantes et simplifiantes. Aussi n'y a-t-il guère, en réalité, au point de vue social, de hiérarchie des idées, c'est-à-dire d'idées plus ou moins élevées. Par le fait seul qu'une idée parvient aux foules et peut les émouvoir, elle est dépouillée de presque tout ce qui faisait son élévation et sa grandeur.

La valeur hiérarchique d'une idée est d'ailleurs sans importance. Seuls sont à considérer les effets qu'elle produit. Les idées chrétiennes du Moyen Âge, les idées démocratiques du siècle dernier, les idées sociales d'aujourd'hui ne sont certes pas très élevées. On peut philosophiquement les considérer comme d'assez pauvres erreurs. Cependant leur rôle a été et sera immense, et elles compteront longtemps parmi les plus essentiels facteurs de la conduite des États.

Alors même que l'idée a subi des modifications qui la rendent accessible aux foules, elle n'agit que quand, par des procédés divers qui seront étudiés ailleurs, elle pénètre dans l'inconscient et devient un sentiment. Cette transformation est généralement fort longue.

Il ne faut pas croire du reste que c'est parce que la justesse d'une idée est démontrée qu'elle peut produire ses effets, même chez les esprits cultivés. On s'en rend compte en voyant combien la démonstration la plus claire a peu d'influence sur la majorité des hommes. L'évidence éclatante pourra être reconnue par un auditeur instruit ; mais il sera vite ramené par son inconscience à ses conceptions primitives. Revoyez-le au bout de quelques jours, et il vous servira de nouveau ses anciens arguments, exactement dans les mêmes termes. Il est, en effet, sous l'influence d'idées antérieures devenues des sentiments ; or celles-là seules agissent sur les mobiles profonds de nos actes et de nos discours.

Lorsque, par des procédés divers, une idée a fini par s'incruster dans l'âme des foules, elle acquiert une puissance irrésistible et déroule toute une série de conséquences. Les idées philosophiques qui aboutirent à la Révolution française mirent longtemps à s'implanter dans l'âme populaire.

On sait leur irrésistible force lorsqu'elles y furent établies. L'élan d'un peuple entier vers la conquête de l'égalité sociale, vers la réalisation de droits abstraite et de libertés idéales fit chanceler tous les trônes et bouleversa profondément le monde occidental. Pendant vingt ans les peuples se précipitèrent les uns sur les autres, et l'Europe connut des hécatombes comparables à celles de Gengis Khan et de Tamerlan. Jamais n'apparut aussi clairement ce que peut produire le déchaînement d'idées capables de changer l'orientation des sentiments.

S'il faut longtemps aux idées pour s'établir dans l'âme des foules, un temps non moins considérable leur est nécessaire pour en sortir. Aussi les foules sont-elles toujours, au point de vue des idées, en retard de plusieurs générations sur les savants et les philosophes. Tous les hommes d'État savent aujourd'hui ce que contiennent d'erroné les idées fondamentales citées à l'instant, mais leur influence étant très puissante encore, ils sont obligés de gouverner suivant des principes à la vérité desquels ils ont cessé de croire.

Les raisonnements des foules

On ne peut dire d'une façon absolue que les foules ne sont pas influençables par des raisonnements. Mais les arguments qu'elles emploient et ceux qui agissent sur elles apparaissent, au point de vue logique, d'un ordre tellement inférieur que par voie d'analogie seulement on peut les qualifier de raisonnements.

Les raisonnements inférieurs des foules sont, comme les raisonnements élevés, basés sur des associations : mais les idées associées par les foules n'ont entre elles que des liens apparents de ressemblance ou de succession. Elles s'enchaînent à la manière de celles d'un Esquimau qui, sachant par expérience que la glace, corps transparent, fond dans la bouche, en conclut que le verre, corps également transparent, doit fondre aussi dans la bouche ; ou de celles du sauvage qui se figure qu'en mangeant le cœur d'un ennemi courageux il acquiert sa bravoure ; ou encore de celles de l'ouvrier qui, exploité par un patron, en conclut que tous les patrons sont des exploités.

Association de choses dissemblables, n'ayant entre elles que des rapports apparents, et généralisation immédiate de cas particuliers, telles sont les caractéristiques de la logique collective. Ce sont des associations de cet ordre que présentent toujours aux foules les orateurs qui savent les

manier. Seules elles peuvent les influencer. Une chaîne de raisonnements rigoureux serait totalement incompréhensible aux foules, et c'est pourquoi il est permis de dire qu'elles ne raisonnent pas ou raisonnent faux, et ne sont pas influençables par un raisonnement. La faiblesse de certains discours ayant exercé une influence énorme sur leurs auditeurs étonne parfois à la lecture ; mais on oublie qu'ils furent faits pour entraîner des collectivités, et non pour être lus par des philosophes. L'orateur, en communication intime avec la foule, sait évoquer les images qui la séduisent. S'il réussit, son but a été atteint ; et un volume de harangues ne vaut pas les quelques phrases ayant réussi à séduire les âmes qu'il fallait convaincre.

Inutile d'ajouter que l'impuissance des foules à raisonner juste les prive de tout esprit critique, c'est-à-dire de l'aptitude à discerner la vérité de l'erreur, à formuler un jugement précis. Les jugements qu'elles acceptent ne sont que des jugements imposés et jamais des jugements discutés. Nombreux à ce point de vue les individus qui ne s'élèvent pas au-dessus des foules. La facilité avec laquelle certaines opinions deviennent générales tient surtout à l'impossibilité pour la plupart des hommes de se former une opinion particulière basée sur leurs propres raisonnements.

L'imagination des foules

L'imagination représentative des foules, comme celle de tous les êtres chez lesquels le raisonnement n'intervient pas, est susceptible d'être profondément impressionnée. [Les images](#) évoquées dans leur esprit par un personnage, un événement, un accident, ont presque la vivacité des choses réelles. Les foules sont un peu dans le cas du dormeur dont la raison momentanément suspendue, laisse surgir dans l'esprit des images d'une intensité extrême, mais qui se dissiperaient vite au contact de la réflexion. Les foules, n'étant capables ni de réflexion ni de raisonnement, ne connaissent pas l'in vraisemblable : or, les choses les plus invraisemblables sont généralement les plus frappantes.

Et c'est pourquoi ce sont toujours les côtés merveilleux et légendaires des événements qui frappent le plus les foules. Le merveilleux et le légendaire sont, en réalité, les vrais supports d'une civilisation. Dans l'histoire l'apparence a toujours joué un rôle beaucoup plus important que la réalité. L'irréel y prédomine sur le réel.

Les foules ne pouvant penser que par images, ne se laissent impressionner que par des images. Seules ces dernières les terrifient ou les séduisent et deviennent des mobiles d'action.

C'est pourquoi les représentations théâtrales, qui donnent l'image sous sa forme la plus nette, ont toujours une énorme influence sur les foules. Du pain et des spectacles constituaient jadis pour la plèbe romaine l'idéal du bonheur. Pendant la succession des âges cet idéal a peu varié. Rien ne frappe davantage l'imagination populaire qu'une pièce de théâtre. Toute la salle éprouve en même temps les mêmes émotions, et si ces dernières ne se transforment pas aussitôt en actes, c'est que le spectateur le plus inconscient ne peut ignorer qu'il est victime d'illusions, et qu'il a ri ou pleuré à d'imaginaires aventures. Quelquefois cependant les sentiments suggérés par les images sont assez forts pour tendre, comme les suggestions habituelles, à se transformer en actes. On a souvent raconté l'histoire de ce théâtre populaire dramatique obligé de faire protéger à la sortie l'acteur qui représentait le traître, pour le soustraire aux violences des spectateurs indignés de ses crimes imaginaires. C'est là, je crois, un des indices les plus remarquables de l'état mental des foules, et surtout de la facilité avec laquelle on les suggestionne. L'irréel a presque autant d'importance à leurs yeux que le réel. Elles ont une tendance évidente à ne pas les différencier.

C'est sur l'imagination populaire que sont fondées la puissance des conquérants et la force des États. En agissant sur elles, on entraîne les foules. Tous les grands faits historiques, la création du Bouddhisme, du Christianisme, de l'Islamisme, la Réforme, la Révolution et de nos jours l'invasion menaçante du Socialisme sont les conséquences directes ou lointaines d'impressions fortes produites sur l'imagination des foules.

Aussi, les grands hommes d'État de tous les âges et de tous les pays, y compris les plus absolus despotes, ont-ils considéré l'imagination populaire comme le soutien de leur puissance. Jamais ils n'ont essayé de gouverner contre elle. « C'est en me faisant catholique, disait Napoléon au Conseil d'État, que j'ai fini la guerre de Vendée ; en me faisant musulman que je me suis établi en Égypte, en me faisant ultramontain que j'ai gagné les prêtres en Italie. Si je gouvernais un peuple de Juifs, je rétablirais le temple de Salomon. » Jamais, peut-être, depuis Alexandre et César, aucun grand homme n'a mieux compris comment l'imagination des foules doit être impressionnée. Sa préoccupation constante fut de la frapper. Il y songeait

dans ses victoires, dans ses harangues, dans ses discours, dans tous ses actes. À son lit de mort il y songeait encore.

Comment impressionner l'imagination des foules ? Nous le verrons bientôt. Disons dès maintenant que des démonstrations destinées à influencer l'intelligence et la raison seraient incapables d'atteindre ce but. Antoine n'eut pas besoin d'une rhétorique savante pour ameuter le peuple contre les meurtriers de César. Il lui lut son testament et lui montra son cadavre.

Tout ce qui frappe l'imagination des foules se présente sous forme d'une image saisissante et nette, dégagée d'interprétation accessoire, ou n'ayant d'autre accompagnement que quelques faits merveilleux : une grande victoire, un grand miracle, un grand crime, un grand espoir. Il importe de présenter les choses en bloc, et sans jamais en indiquer la genèse. Cent petits crimes ou cent petits accidents ne frapperont aucunement l'imagination des foules ; tandis qu'un seul crime considérable, une seule catastrophe les frapperont profondément, même avec des résultats infiniment moins meurtriers que les cent petits accidents réunis. La grande épidémie d'influenza qui fit périr, à Paris, cinq mille personnes en quelques semaines frappa peu l'imagination populaire. Cette véritable hécatombe ne se traduisait pas, en effet, par quelque image visible, mais uniquement par les indications hebdomadaires de la statistique. Un accident qui, au lieu de ces cinq mille personnes, en eût seulement fait périr cinq cents, le même jour, sur une place publique, par un événement bien visible, la chute de la tour Eiffel, par exemple, aurait produit sur l'imagination une impression immense. La perte possible d'un transatlantique qu'on supposait, faute de nouvelles, coulé en pleine mer frappa profondément pendant huit jours l'imagination des foules. Or les statistiques officielles montrent que dans la même année un millier de grands bâtiments se perdirent. De ces pertes successives, bien autrement importantes comme destruction de vies et de marchandises, les foules ne se préoccupèrent pas un seul instant.

Ce ne sont donc pas les faits en eux-mêmes qui frappent l'imagination populaire, mais bien la façon dont ils se présentent. Ces faits doivent par condensation, si je puis m'exprimer ainsi, produire une image saisissante qui remplisse et obsède l'esprit. Connaître l'art d'impressionner l'imagination des foules c'est connaître l'art de les gouverner.

Chapitre IV

Formes religieuses que revêtent toutes les convictions des foules

Nous avons vu que les foules ne raisonnent pas, qu'elles admettent ou rejettent les idées en bloc, ne supportent ni discussion ni contradiction et que les suggestions agissant sur elles envahissent entièrement le champ de leur entendement et tendent aussitôt à se transformer en actes. Nous avons montré que les foules convenablement suggestionnées sont prêtes à se sacrifier pour l'idéal qui leur a été suggéré. Nous avons vu enfin qu'elles connaissent seulement les sentiments violents et extrêmes. Chez elles, la sympathie devient vite adoration, et à peine née l'antipathie se transforme en haine. Ces indications générales permettent déjà de pressentir la nature de leurs convictions.

En examinant de près les convictions des foules, aussi bien aux époques de foi que dans les grands soulèvements politiques, comme ceux du dernier siècle, on constate qu'elles présentent toujours une forme spéciale, que je ne puis mieux déterminer qu'en lui donnant le nom de sentiment religieux.

Ce sentiment a des caractéristiques très simples : adoration d'un être supposé supérieur, crainte de la puissance qu'on lui attribue, soumission aveugle à ses commandements, impossibilité de discuter ses dogmes, désir de les répandre, tendance à considérer comme ennemis tous ceux qui refusent de les admettre. Qu'un tel sentiment s'applique à un Dieu invisible, à une idole de pierre, à un héros ou à une idée politique, il reste toujours d'essence religieuse. Le surnaturel et le miraculeux s'y retrouvent également. Les foules revêtent d'une même puissance mystérieuse la formule politique ou le chef victorieux qui les fanatise momentanément.

On n'est pas religieux seulement quand on adore une divinité, mais quand on met toutes les ressources de son esprit, toutes les soumissions de sa volonté, toutes les ardeurs du fanatisme au service d'une cause ou d'un être devenu le but et le guide des sentiments et des actions.

L'intolérance et le fanatisme constituent l'accompagnement ordinaire d'un sentiment religieux. Ils sont inévitables chez ceux qui croient posséder le secret du bonheur terrestre ou éternel. Ces deux traits se retrouvent dans tous les hommes en groupe lorsqu'une conviction quelconque les soulève. Les Jacobins de la Terreur étaient aussi foncièrement religieux que les catholiques de l'Inquisition, et leur cruelle ardeur dérivait de la même source.

Les convictions des foules revêtent ces caractères de soumission aveugle, d'intolérance farouche, de besoin de propagande violente inhérents au sentiment religieux ; on peut donc dire que toutes leurs croyances ont une forme religieuse. Le héros que la foule acclame est véritablement un dieu pour elle. Napoléon le fut pendant quinze ans, et jamais divinité ne compta de plus parfaits adorateurs. Aucune n'envoya plus facilement les hommes à la mort. Les dieux du paganisme et du christianisme n'exercèrent jamais un empire plus absolu sur les âmes.

Les fondateurs de croyances religieuses ou politiques ne les ont fondées qu'en sachant imposer aux foules ces sentiments de fanatisme religieux qui font trouver à l'homme son bonheur dans l'adoration et le poussent à sacrifier sa vie pour son idole. Il en a été ainsi à toutes les époques. Dans son beau livre sur la Gaule romaine, Fustel de Coulanges fait justement remarquer que l'Empire romain ne se maintint nullement par la force, mais par l'admiration religieuse qu'il inspirait. « Il serait sans exemple dans l'histoire du monde, dit-il avec raison, qu'un régime détesté des populations ait duré cinq siècles... On ne s'expliquerait pas que trente légions de l'Empire eussent pu contraindre cent millions d'hommes à obéir. » S'ils obéissaient, c'est que l'empereur, personnifiant la grandeur romaine, était unanimement adoré comme une divinité. Dans la moindre bourgade de l'Empire, l'empereur avait des autels. « On vit surgir en ce temps-là dans les âmes, d'un bout de l'Empire à l'autre, une religion nouvelle qui eut pour divinités les empereurs eux-mêmes. Quelques années avant l'ère chrétienne, la Gaule entière, représentée par soixante cités, éleva en commun un temple, près de la ville de Lyon, à Auguste... Ses prêtres, élus par la réunion des cités gauloises, étaient les premiers personnages de leur pays...

Il est impossible d'attribuer tout cela à la crainte et à la servilité. Des peuples entiers ne sont pas serviles, et ne le sont pas pendant trois siècles. Ce n'étaient pas les courtisans qui adoraient le prince, c'était Rome. Ce n'était pas Rome seulement, c'était la Gaule, c'était l'Espagne, c'était la Grèce et l'Asie. »

Aujourd'hui la plupart des grands conquérants d'âmes ne possèdent plus d'autels, mais ils ont des statues ou des images, et le culte qu'on leur rend n'est pas notablement différent de celui de jadis. On n'arrive à comprendre un peu la philosophie de l'histoire qu'après avoir bien pénétré ce point fondamental de la psychologie des foules : il faut être dieu pour elles ou ne rien être.

Ce ne sont pas là des superstitions d'un autre âge chassées définitivement par la raison. Dans sa lutte éternelle contre la raison, le sentiment n'a jamais été vaincu. Les foules ne veulent plus entendre les mots de divinité et de religion, qui les ont si longtemps dominées ; mais aucune époque ne les vit élever autant de statues et d'autels que depuis un siècle. Le mouvement populaire connu sous le nom de boulangisme démontra avec quelle facilité les instincts religieux des foules sont prêts à renaître. Point d'auberge de village, qui ne possédât l'image du héros. On lui attribuait la puissance de remédier à toutes les injustices, à tous les maux, et des milliers d'hommes auraient donné leur vie pour lui. Quelle place n'eût-il pas conquise dans l'histoire si son caractère avait pu soutenir sa légende !

Aussi est-ce une bien inutile banalité de répéter qu'il faut une religion aux foules. Les croyances politiques, divines et sociales ne s'établissent chez elles qu'à la condition de revêtir toujours la forme religieuse, qui les met à l'abri de la discussion. L'athéisme, s'il était possible de le faire accepter aux foules, aurait toute l'ardeur intolérante d'un sentiment religieux et, dans ses formes extérieures, deviendrait rapidement un culte. L'évolution de la petite secte positiviste nous en fournit une preuve curieuse. Elle ressemble à ce nihiliste, dont le profond Dostoïevski nous rapporte l'histoire. Éclairé un jour par les lumières de la raison, il brisa les images des divinités et des saints qui ornaient l'autel de sa petite chapelle, éteignit les cierges, et, sans perdre un instant, remplaça les images détruites par les ouvrages de quelques philosophes athées, puis ralluma pieusement les cierges. L'objet de ses croyances religieuses s'était transformé, mais ses sentiments religieux, peut-on dire vraiment qu'ils avaient changé ?

On ne comprend bien, je le répète encore, certains événements historiques – et précisément les plus importants – qu’après s’être rendu compte de la forme religieuse que finissent toujours par revêtir les convictions des foules. Bien des phénomènes sociaux demandent l’étude d’un psychologue beaucoup plus que celle d’un naturaliste. Notre grand historien Taine n’a examiné la Révolution qu’en naturaliste, aussi la genèse réelle des événements lui a-t-elle souvent échappé. Il a parfaitement observé les faits, mais, faute d’avoir pénétré la psychologie des foules, le célèbre écrivain n’a pas toujours su remonter aux causes. Les faits l’ayant épouvanté par leur côté sanguinaire, anarchique et féroce, il n’a guère vu dans les héros de la grande épopée qu’une horde de sauvages épileptiques se livrant sans entraves à leurs instincts. Les violences de la Révolution, ses massacres, son besoin de propagande, ses déclarations de guerre à tous les rois s’expliquent seulement si l’on considère qu’elle fut l’établissement d’une nouvelle croyance religieuse dans l’âme des foules. La Réforme, la Saint-Barthélemy, les guerres de Religion, l’Inquisition, la Terreur sont des phénomènes d’ordre identique, accomplis sous la suggestion de ces sentiments religieux qui conduisent nécessairement à extirper, par le fer et le feu, tout ce qui s’oppose à l’établissement de la nouvelle croyance. Les méthodes de l’Inquisition et de la Terreur sont celles des vrais convaincus. Ils ne seraient pas des convaincus s’ils en employaient d’autres.

Les bouleversements analogues à ceux que je viens de citer ne sont possibles que quand l’âme des foules les fait surgir. Les plus absolus despotes seraient impuissants à les déchaîner. Les historiens montrant la Saint-Barthélemy comme l’œuvre d’un roi, ignorent la psychologie des foules tout autant que celle des rois. De semblables manifestations ne peuvent sortir que de l’âme populaire. Le pouvoir le plus absolu du monarque le plus despotique ne va guère plus loin que d’en hâter ou d’en retarder un peu le moment. Ce ne sont pas les rois qui firent ni la Saint-Barthélemy ni les guerres de Religion, pas plus que Robespierre, Danton ou Saint-Just ne firent la Terreur. Derrière de pareils événements on retrouve toujours l’âme des foules.

Livre II
Les opinions
et les croyances des foules

Chapitre V

Facteurs lointains des croyances et opinions des foules

Nous venons d'étudier la constitution mentale des foules. Nous connaissons leurs manières de sentir, de penser, de raisonner. Examinons maintenant comment naissent et s'établissent leurs opinions et leurs croyances.

Les facteurs qui déterminent ces opinions et ces croyances sont de deux ordres : facteurs lointains et facteurs immédiats.

Les facteurs lointains rendent les foules capables d'adopter certaines convictions et inaptés à se laisser pénétrer par d'autres. Ils préparent le terrain où l'on voit germer tout à coup des idées nouvelles, dont la force et les résultats étonnent, mais qui n'ont de spontané que l'apparence. L'explosion et la mise en œuvre de certaines idées chez les foules présentent quelquefois une soudaineté foudroyante. Ce n'est là qu'un effet superficiel, derrière lequel on doit chercher le plus souvent un long travail antérieur.

Les facteurs immédiats sont ceux qui, superposés à ce long travail, sans lequel ils ne pourraient agir, provoquent la persuasion active chez les foules, c'est-à-dire font prendre forme à l'idée et la déchaînent avec toutes ses conséquences. Sous la poussée de ces facteurs immédiats surgissent les résolutions qui soulèvent brusquement les collectivités ; par eux éclate une émeute ou se décide une grève ; par eux des majorités énormes portent un homme au pouvoir ou renversent un gouvernement.

Dans tous les grands événements de l'histoire, on constate l'action successive de ces deux ordres de facteurs. La Révolution française, pour ne

prendre qu'un des plus frappants exemples, eut parmi ses facteurs lointains les critiques des écrivains, les exactions de l'Ancien Régime. L'âme des foules, ainsi préparée, fut soulevée ensuite aisément par des facteurs immédiats, tels que les discours des orateurs, et les résistances de la cour à propos de réformes insignifiantes.

Parmi les facteurs lointains, il y en a de généraux qu'on retrouve au fond de toutes les croyances et opinions des foules ; ce sont : la race, les traditions, le temps, les institutions, l'éducation. Nous allons étudier leur rôle respectif.

La race

Ce facteur, la race, doit être mis au premier rang, car à lui seul il est beaucoup plus important que tous les autres. Nous l'avons suffisamment étudié dans un précédent volume pour qu'il soit utile d'y revenir longuement. Nous y avons montré ce qu'est une race historique, et comment, dès que ses caractères sont formés, ses croyances, ses institutions, ses arts, en un mot tous les éléments de sa civilisation, deviennent l'expression extérieure de son âme. Le pouvoir de la race est tel qu'aucun élément ne saurait passer d'un peuple à un autre sans subir les transformations les plus profondes¹.

Le milieu, les circonstances, les événements représentent les suggestions sociales du moment. Ils peuvent exercer une action importante, mais toujours momentanée si elle est contraire aux suggestions de la race, c'est-à-dire de toute la série des ancêtres.

Dans plusieurs chapitres de cet ouvrage, nous aurons encore occasion de revenir sur l'influence de la race, et de montrer que cette influence est si grande qu'elle domine les caractères spéciaux à l'âme des foules. C'est pourquoi les multitudes des divers pays présentent dans leurs croyances et leur conduite des différences très accentuées, et ne peuvent être influencées de la même façon.

Les traditions

Les traditions représentent les idées, les besoins, les sentiments du passé. Elles sont la synthèse de la race et pèsent de tout leur poids sur nous.

Les sciences biologiques ont été transformées depuis que l'embryologie a montré l'influence immense du passé dans l'évolution des êtres ; et les sciences historiques le seront pareillement quand cette notion deviendra plus répandue. Elle ne l'est pas suffisamment encore, et bien des hommes d'État en sont restés aux idées des théoriciens du dernier siècle, s'imaginant qu'une société peut rompre avec son passé et être refaite de toutes pièces en prenant pour guides les lumières de la raison.

Un peuple est un organisme créé par le passé. Comme tout organisme, il ne peut se modifier que par de lentes accumulations héréditaires.

Les vrais conducteurs des peuples sont ses traditions ; et, comme je l'ai répété bien des fois, ils n'en changent facilement que les formes extérieures. Sans traditions, c'est-à-dire sans âme nationale, aucune civilisation n'est possible.

Aussi les deux grandes occupations de l'homme depuis qu'il existe ont-elles été de se créer un réseau de traditions puis de les détruire lorsque leurs effets bienfaisants sont usés. Sans traditions stables, pas de civilisation ; sans la lente élimination de ces traditions, pas de progrès. La difficulté est de trouver un juste équilibre entre la stabilité et la variabilité. Cette difficulté est immense. Quand un peuple laisse ses coutumes se fixer trop solidement pendant de nombreuses générations, il ne peut plus évoluer et devient, comme la Chine, incapable de perfectionnements. Les révolutions violentes elles-mêmes deviennent impuissantes, car il arrive alors, ou que les fragments brisés de la chaîne se ressoudent, et alors le passé reprend sans changements son empire, ou que les fragments dispersés engendrent l'anarchie et bientôt la décadence.

Aussi la tâche fondamentale d'un peuple doit-elle être de garder les institutions du passé, en les modifiant peu à peu. Tâche difficile. Les Romains dans les temps anciens, les Anglais dans les temps modernes sont à peu près les seuls à l'avoir réalisée.

Les conservateurs les plus tenaces des idées traditionnelles, et qui s'opposent le plus obstinément à leur changement, sont précisément les foules, et notamment les catégories des foules qui constituent les castes. J'ai déjà insisté sur cet esprit conservateur et montré que beaucoup de révoltes n'aboutissent qu'à des changements de mots. À la fin du dernier siècle, devant les églises détruites, les prêtres expulsés ou guillotins, la persécution universelle du culte catholique, on pouvait croire que les vieilles idées religieuses avaient perdu tout pouvoir ; et cependant après

quelques années les réclamations universelles amenèrent le rétablissement du culte aboli².

Aucun exemple ne montre mieux la puissance des traditions sur l'âme des foules. Les temples n'abritent pas les idoles les plus redoutables, ni les palais les tyrans les plus despotiques. On les détruit facilement. Les maîtres invisibles qui règnent dans nos âmes échappent à tout effort et ne cèdent qu'à la lente usure des siècles.

Le temps

Dans les problèmes sociaux, comme dans les problèmes biologiques, un des plus énergiques facteurs est le temps. Il représente le vrai créateur et le grand destructeur. C'est lui qui a édifié les montagnes avec des grains de sable, et élevé jusqu'à la dignité humaine l'obscur cellule des temps géologiques. Il suffit pour transformer un phénomène quelconque de faire intervenir les siècles. On a dit avec raison qu'une fourmi qui aurait le temps devant elle pourrait niveler le mont Blanc. Un être possédant le pouvoir magique de varier le temps à son gré aurait la puissance que les croyants attribuent à leurs dieux.

Mais nous n'avons à nous occuper ici que de l'influence du temps dans la genèse des opinions des foules. À ce point de vue, son action est encore immense. Il tient sous sa dépendance les grandes forces, telles que la race, qui ne peuvent se former sans lui. Il fait évoluer et mourir toutes les croyances. Par lui elles acquièrent leur puissance et par lui aussi elles la perdent.

Le temps prépare les opinions et les croyances des foules, c'est-à-dire le terrain où elles germeront. Il s'ensuit que certaines idées réalisables à une époque ne le sont plus à une autre. Le temps accumule l'immense résidu de croyances et de pensées, sur lequel naissent les idées d'une époque. Elles ne germent pas au hasard et à l'aventure. Leurs racines plongent dans un long passé. Quand elles fleurissent, le temps avait préparé leur éclosion ; et c'est toujours en arrière qu'il faut remonter pour en concevoir la genèse. Elles sont filles du passé et mères de l'avenir, esclaves du temps toujours.

Ce dernier est donc notre véritable maître, et il suffit de le laisser agir pour voir toutes choses se transformer. Aujourd'hui, nous nous inquiétons fort des aspirations menaçantes des foules, des destructions et des bouleversements qu'elles présagent. Le temps se chargera à lui seul de

rétablir l'équilibre. « Aucun régime, écrit très justement M. Lavissee, ne se fonda en un jour. Les organisations politiques et sociales sont des œuvres qui demandent des siècles ; la féodalité exista informe et chaotique pendant des siècles, avant de trouver ses règles ; la monarchie absolue vécut pendant des siècles aussi, avant de trouver des moyens réguliers de gouvernement, et il y eut de grands troubles dans ces périodes d'attente. »

Les institutions politiques et sociales

L'idée que les institutions peuvent remédier aux défauts des sociétés, que le progrès des peuples résulte du perfectionnement des constitutions et des gouvernements et que les changements sociaux s'opèrent à coups de décrets ; cette idée, dis-je, est très généralement répandue encore. La Révolution française l'eut pour point de départ et les théories sociales actuelles y prennent leur point d'appui.

Les expériences les plus continues n'ont pas réussi à ébranler cette redoutable chimère. En vain philosophes et historiens ont essayé d'en prouver l'absurdité. Il ne leur a pas été difficile pourtant de montrer que les institutions sont filles des idées, des sentiments et des mœurs ; et qu'on ne refait pas les idées, les sentiments et les mœurs en refaisant les codes. Un peuple ne choisit pas plus des institutions à son gré, qu'il ne choisit la couleur de ses yeux ou de ses cheveux. Les institutions et les gouvernements représentent le produit de la race. Loin d'être les créateurs d'une époque, ils sont ses créations. Les peuples ne sont pas gouvernés suivant leurs caprices d'un moment, mais comme l'exige leur caractère. Il faut parfois des siècles pour former un régime politique, et des siècles pour le changer. Les institutions n'ont aucune vertu intrinsèque ; elles ne sont ni bonnes ni mauvaises en elles-mêmes. Bonnes à un moment donné pour un peuple donné, elles peuvent être détestables pour un autre.

Un peuple n'a donc nullement le pouvoir de changer réellement ses institutions. Il peut assurément, au prix de révolutions violentes, en modifier le nom, mais le fond ne se modifie pas. Les noms sont de vaines étiquettes dont l'historien, préoccupé de la valeur réelle des choses, n'a pas à tenir compte. C'est ainsi par exemple que le plus démocratique pays du monde est l'Angleterre³, soumise cependant à un régime monarchique, alors que les républiques hispano-américaines, régies par des constitutions républicaines, subissent les plus lourds despotismes. Le caractère des peuples et non les

gouvernements détermine leurs destinées. J'ai tenté d'établir cette vérité dans un précédent volume, en m'appuyant sur de catégoriques exemples.

C'est donc une tâche puérile, un inutile exercice de rhéteur que de perdre son temps à fabriquer des constitutions. La nécessité et le temps se chargent de les élaborer, quand on laisse agir ces deux facteurs. Le grand historien Macaulay montre dans un passage que devraient apprendre par cœur les politiciens de tous les pays latins que les Anglo-Saxons s'y sont pris ainsi. Après avoir expliqué les bienfaits de lois paraissant, au point de vue de la raison pure, un chaos d'absurdités et de contradictions, il compare les douzaines de constitutions mortes dans les convulsions des peuples latins de l'Europe et de l'Amérique avec celle de l'Angleterre, et fait voir que cette dernière n'a été changée que très lentement, par parties, sous l'influence de nécessités immédiates et jamais de raisonnements spéculatifs. « Ne point s'inquiéter de la symétrie, et s'inquiéter beaucoup de l'utilité ; n'ôter jamais une anomalie uniquement parce qu'elle est une anomalie ; ne jamais innover si ce n'est lorsque quelque malaise se fait sentir, et alors innover juste assez pour se débarrasser du malaise ; n'établir jamais une proposition plus large que le cas particulier auquel on remédie ; telles sont les règles qui, depuis l'âge de Jean jusqu'à l'âge de Victoria, ont généralement guidé les délibérations de nos deux cent cinquante parlements. »

Il faudrait prendre une à une les lois, les institutions de chaque peuple, pour montrer à quel point elles sont l'expression des besoins de leur race, et ne sauraient pour cette raison être violemment transformées. On peut disserter philosophiquement, par exemple, sur les avantages et les inconvénients de la centralisation ; mais quand nous voyons un peuple, composé de races diverses, consacrer mille ans d'efforts pour arriver progressivement à cette centralisation ; quand nous constatons qu'une grande révolution ayant pour but de briser toutes les institutions du passé fut forcée non seulement de respecter cette centralisation, mais de l'exagérer encore, nous pouvons conclure qu'elle est fille de nécessités impérieuses, une condition même d'existence, et plaindre la faible portée mentale des hommes politiques qui parlent de la détruire. Si par hasard leur opinion triomphait, cette réussite serait le signal d'une profonde anarchie⁴ qui ramènerait d'ailleurs à une nouvelle centralisation plus lourde que l'ancienne.

Concluons de ce qui précède que ce n'est pas dans les institutions qu'il faut chercher le moyen d'agir profondément sur l'âme des foules. Certains pays, comme les États-Unis, prospèrent merveilleusement avec des institutions démocratiques, et d'autres, tels que les républiques hispano-américaines, végètent dans la plus lamentable anarchie malgré des institutions semblables. Ces institutions sont aussi étrangères à la grandeur des uns qu'à la décadence des autres. Les peuples restent gouvernés par leur caractère, et toutes les institutions qui ne sont pas intimement moulées sur ce caractère ne représentent qu'un vêtement d'emprunt, un déguisement transitoire. Certes, des guerres sanglantes, des révolutions violentes ont été faites, et se feront encore, pour imposer des institutions auxquelles est attribué le pouvoir surnaturel de créer le bonheur. On pourrait donc dire en un sens que les institutions agissent sur l'âme des foules puisqu'elles engendrent de pareils soulèvements. Mais nous savons que, en réalité, triomphantes ou vaincues, elles ne possèdent par elles-mêmes aucune vertu. En poursuivant leur conquête on ne poursuit donc que des illusions.

L'instruction et l'éducation

Au premier rang des idées dominantes de notre époque se trouve aujourd'hui celle-ci : l'instruction a pour résultat certain d'améliorer les hommes et même de les rendre égaux. Par le fait seul de la répétition, cette assertion a fini par devenir un des dogmes les plus inébranlables de la démocratie. Il serait aussi difficile d'y toucher maintenant qu'il l'eût été jadis de toucher à ceux de l'Église.

Mais sur ce point, comme sur bien d'autres, les idées démocratiques se trouvent en profond désaccord avec les données de la psychologie et de l'expérience. Plusieurs philosophes éminents, Herbert Spencer notamment, eurent peu de peine à montrer que l'instruction ne rend l'homme ni plus moral ni plus heureux, qu'elle ne change pas ses instincts et ses passions héréditaires et peut, mal dirigée, devenir beaucoup plus pernicieuse qu'utile. Les statisticiens sont venus confirmer ces vues en nous disant que la criminalité augmente avec la généralisation de l'instruction, ou tout au moins d'une certaine instruction ; que les pires ennemis de la société, les anarchistes, se recrutent souvent parmi les lauréats des écoles. Un magistrat distingué, M. Adolphe Guillot, faisait remarquer qu'on compte actuellement trois mille criminels lettrés contre mille illettrés, et que, en cinquante ans, la

criminalité est passée de deux cent vingt-sept pour cent mille habitants, à cinq cent cinquante-deux, soit une augmentation de 133 %. Il a noté aussi avec ses collègues que la criminalité progresse principalement chez les jeunes gens pour lesquels l'école gratuite a remplacé le patronat.

Personne, certes, n'a jamais soutenu que l'instruction bien dirigée ne puisse donner des résultats pratiques fort utiles, sinon pour élever la moralité, au moins pour développer les capacités professionnelles. Malheureusement les peuples latins, surtout depuis une trentaine d'années, ont basé leur système d'instruction sur des principes très défectueux, et, malgré les observations d'esprits éminents, ils persistent dans leurs lamentables erreurs. J'ai moi-même, en divers ouvrages^s, montré que notre éducation actuelle transforme en ennemis de la société un grand nombre de ceux qui l'ont reçue, et recrute beaucoup de disciples pour les pires formes du socialisme.

Le premier danger de cette éducation – très justement qualifiée de latine – est de reposer sur une erreur psychologique fondamentale : s'imaginer que la récitation des manuels développe l'intelligence. Dès lors, on tâche d'en apprendre le plus possible ; et, de l'école primaire au doctorat ou à l'agrégation, le jeune homme ne fait qu'ingurgiter le contenu des livres, sans exercer jamais son jugement et son initiative. L'instruction, pour lui, consiste à réciter et à obéir. « Apprendre des leçons, savoir par cœur une grammaire ou un abrégé, bien répéter, bien imiter, voilà, écrivait un ancien ministre de l'Instruction publique, M. Jules Simon, une plaisante éducation où tout effort est un acte de foi devant l'infailibilité du maître, et n'aboutit qu'à nous diminuer et nous rendre impuissants. »

Si cette éducation n'était qu'inutile, on pourrait se borner à plaindre les malheureux enfants auxquels, à la place de tant de choses nécessaires on préfère enseigner la généalogie des fils de Clotaire, les luttes de la Neustrie et de l'Austrasie, ou des classifications zoologiques ; mais elle présente le danger beaucoup plus sérieux d'inspirer à celui qui l'a reçue un dégoût violent de la condition où il est né, et l'intense désir d'en sortir. L'ouvrier ne veut plus rester ouvrier, le paysan ne veut plus être paysan, et le dernier des bourgeois ne voit pour ses fils d'autre carrière possible que les fonctions salariées par l'État. Au lieu de préparer des hommes pour la vie, l'école ne les prépare qu'à des fonctions publiques où la réussite n'exige aucune lueur d'initiative. En bas de l'échelle sociale, elle crée ces armées de prolétaires mécontents de leur sort et toujours prêts à la révolte ; en haut, notre

bourgeoisie frivole, à la fois sceptique et crédule, imprégnée d'une confiance superstitieuse dans l'État providence, que cependant elle fronde sans cesse, inculpant toujours le gouvernement de ses propres fautes et incapable de rien entreprendre sans l'intervention de l'autorité.

L'État, qui fabrique à coups de manuels tous ces diplômés, ne peut en utiliser qu'un petit nombre et laisse forcément les autres sans emploi. Il lui faut donc se résigner à nourrir les premiers et à avoir pour ennemis les seconds. Du haut en bas de la pyramide sociale, la masse formidable des diplômés assiege aujourd'hui les carrières. Un négociant peut très difficilement trouver un agent pour aller le représenter dans les colonies, mais c'est par des milliers de candidats que les plus modestes places officielles sont sollicitées. Le département de la Seine compte à lui seul vingt mille instituteurs et institutrices sans emploi, et qui, méprisant les champs et l'atelier, s'adressent à l'État pour vivre. Le nombre des élus étant restreint, celui des mécontents est forcément immense. Ces derniers sont prêts pour toutes les révolutions, quels qu'en soient les chefs et le but poursuivi. L'acquisition de connaissances inutilisables est un moyen sûr de transformer l'homme en révolté⁶.

Il est évidemment trop tard pour remonter un tel courant. Seule l'expérience, dernière éducatrice des peuples, se chargera de nous dévoiler notre erreur. Seule elle saura prouver la nécessité de remplacer nos odieux manuels, nos pitoyables concours par une instruction professionnelle capable de ramener la jeunesse vers les champs, les ateliers, les entreprises coloniales, aujourd'hui délaissés.

Cette instruction professionnelle réclamée maintenant par tous les esprits éclairés fut celle que reçurent jadis nos pères, et que les peuples actuellement dominateurs du monde par leur volonté, leur initiative, leur esprit d'entreprise, ont su conserver. Dans des pages remarquables, dont je produirai plus loin les passages essentiels, Taine a montré nettement que notre éducation d'autrefois était à peu près ce qu'est aujourd'hui l'éducation anglaise ou américaine, et, dans un remarquable parallèle entre le système latin et le système anglo-saxon, il fait voir clairement les conséquences des deux méthodes.

Peut-être pourrait-on accepter tous les inconvénients de notre éducation classique, alors même qu'elle ne ferait que des déclassés et des mécontents, si l'acquisition superficielle de tant de connaissances, la récitation parfaite de tant de manuels élevaient le niveau de l'intelligence. Mais atteint-elle

réellement ce résultat ? Non, hélas ! Le jugement, l'expérience, l'initiative, le caractère sont les conditions de succès dans la vie, et ce n'est pas dans les livres qu'on les apprend. Les livres sont des dictionnaires utiles à consulter, mais dont il est parfaitement superflu d'emmagasiner dans la tête de longs fragments.

Comment l'instruction professionnelle peut-elle développer l'intelligence dans une mesure qui échappe tout à fait à l'instruction classique. Taine l'a fort bien montré dans les lignes suivantes :

Les Idées ne se forment que dans leur milieu naturel et normal ; ce qui fait végéter leur germe, ce sont les innombrables impressions sensibles que le jeune homme reçoit tous les jours à l'atelier, dans la mine, au tribunal, à l'étude, sur le chantier, à l'hôpital, au spectacle des outils, des matériaux et des opérations, en présence des clients, des ouvriers, du travail, de l'ouvrage bien ou mal fait, dispendieux ou lucratif : voilà les petites perceptions particulières des yeux, de l'oreille, des mains et même de l'odorat, qui, involontairement recueillies et sourdement élaborées, s'organisent en lui pour lui suggérer tôt ou tard telle combinaison nouvelle, simplification, économie, perfectionnement ou invention. De tous ces contacts précieux, de tous ces éléments assimilables et indispensables, le jeune Français est privé, et justement pendant l'âge fécond : sept ou huit années durant, il est séquestré dans une école, loin de l'expérience directe et personnelle qui lui aurait donné la notion exacte et vive des choses, des hommes et des diverses façons de les manier.

[...] Au moins neuf sur dix ont perdu leur temps et leur peine, plusieurs années de leur vie, et des années efficaces, importantes ou même décisives : comptez d'abord la moitié ou les deux tiers de ceux qui se présentent à l'examen, je veux dire les refusés ; ensuite, parmi les admis, gradés, brevetés et diplômés, encore la moitié ou les deux tiers, je veux dire les surmenés. On leur a demandé trop en exigeant que tel jour, sur une chaise ou devant un tableau, ils fussent, deux heures durant et pour un groupe de sciences, des répertoires vivants de toute la connaissance humaine ; en effet, ils ont été cela, ou à peu près, ce jour-là, pendant deux heures ; mais, un mois plus tard, ils ne le sont plus ; ils ne pourraient pas subir de nouveau l'examen ; leurs acquisitions, trop nombreuses et trop lourdes, glissent incessamment hors de leur esprit, et ils n'en font pas de nouvelles. Leur vigueur mentale a fléchi ; la sève féconde est tarie ; l'homme fait apparaît, et, souvent c'est l'homme fini. Celui-ci, rangé, marié, résigné à tourner en cercle et indéfiniment dans le même cercle, se cantonne dans son office restreint ; il le remplit correctement, rien au-delà. Tel est le rendement moyen ; certainement la recette n'équilibre pas la dépense. En Angleterre et en Amérique, où, comme jadis avant 1789 en France, on emploie le procédé inverse, le rendement obtenu est égal ou supérieur.

L'illustre historien nous montre ensuite la différence de notre système avec celui des Anglo-Saxons. Chez eux l'enseignement ne provient pas du livre, mais de la chose elle-même. L'ingénieur, par exemple, se formant dans un atelier et jamais dans une école, chacun peut arriver exactement au degré que comporte son intelligence, ouvrier ou contremaître s'il est incapable d'aller plus loin, ingénieur si ses aptitudes le permettent. C'est là un procédé autrement démocratique et utile pour la société que de faire

dépendre toute la carrière d'un individu d'un concours de quelques heures subi à dix-huit ou vingt ans.

À l'hôpital, dans la mine, dans la manufacture, chez l'architecte, chez l'homme de loi, l'élève, admis très jeune, fait son apprentissage, et son stage, à peu près comme chez nous un clerc dans son étude ou un rapin dans son atelier. Au préalable et avant d'entrer, il a pu suivre quelque cours général et sommaire, afin d'avoir un cadre tout prêt pour y loger les observations que tout à l'heure il va faire. Cependant, à sa portée, il y a, le plus souvent, quelques cours techniques qu'il pourra suivre à ses heures libres, afin de coordonner au fur et à mesure les expériences quotidiennes qu'il fait. Sous un pareil régime, la capacité pratique croît et se développe d'elle-même, juste au degré que comportent les facultés de l'élève, et dans la direction requise par sa besogne future par l'œuvre spéciale à laquelle dès à présent il veut s'adapter. De cette façon, en Angleterre et aux États-Unis, le jeune homme parvient vite à tirer de lui-même tout ce qu'il contient. Dès vingt-cinq ans, et bien plus tôt, si la substance et le fonds ne lui manquent pas, il est, non seulement un exécutant utile, mais encore un entrepreneur spontané, non seulement un rouage, mais de plus un moteur. – En France, où le procédé inverse a prévalu et, à chaque génération, devient plus chinois, le total des forces perdues est énorme.

Et le grand philosophe arrive à la conclusion suivante sur la disconvenance croissante de notre éducation latine et de la vie :

Aux trois étages de l'instruction, pour l'enfance, l'adolescence et la jeunesse, la préparation théorique et scolaire sur des bancs, par des livres, s'est prolongée et surchargée, en vue de l'examen, du grade, du diplôme et du brevet, en vue de cela seulement, et par les pires moyens, par l'application d'un régime antinaturel et antisocial, par le retard excessif de l'apprentissage pratique, par l'internat, par l'entraînement artificiel et le remplissage mécanique, par le surmenage, sans considération du temps qui suivra, de l'âge adulte et des offices virils que l'homme fait exercera, abstraction faite du monde réel où tout à l'heure le jeune homme va tomber, de la société ambiante à laquelle il faut l'adapter ou le résigner d'avance, du conflit humain où pour se défendre et se tenir debout, il doit être, au préalable, équipé, armé, exercé, endurci. Cet équipement indispensable, cette acquisition plus importante que toutes les autres, cette solidité du bon sens de la volonté et des nerfs, nos écoles ne la lui procurent pas ; tout au rebours ; bien loin de le qualifier, elles le disqualifient pour sa condition prochaine et définitive. Partant, son entrée dans le monde et ses premiers pas dans le champ de l'action pratique ne sont, le plus souvent, qu'une suite de chutes douloureuses ; il en reste meurtri, et, pour longtemps, froissé, parfois estropié à demeure. C'est une rude et dangereuse épreuve ; l'équilibre moral et mental s'y altère, et court le risque de ne pas se rétablir ; la désillusion est venue, trop brusque et trop complète ; les déceptions ont été trop grandes et les déboires trop forts².

Nous sommes-nous éloignés, dans ce qui précède, de la psychologie des foules ? Non, certes. Pour comprendre les idées, les croyances qui y germent aujourd'hui et écloront demain, il faut savoir comment le terrain a été préparé. L'enseignement donné à la jeunesse d'un pays permet de prévoir un peu les destinées de ce pays. L'éducation de la génération actuelle justifie les prévisions les plus sombres. C'est en partie avec l'instruction et l'éducation que s'améliore ou s'altère l'âme des foules. Il

était donc nécessaire de montrer comment le système actuel l'a façonnée, et comment la masse des indifférents et des neutres est devenue progressivement une immense armée de mécontents, prête à suivre toutes les suggestions des utopistes et des rhéteurs. L'école forme aujourd'hui des mécontents et des anarchistes et prépare pour les peuples latins les heures de décadence.

^{1.} Cette proposition étant bien nouvelle encore, et l'histoire demeurant tout à fait inintelligible sans elle, j'ai consacré plusieurs chapitres de mon ouvrage (*Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples*) à sa démonstration. Le lecteur y verra que, malgré de trompeuses apparences, ni la langue, ni la religion, ni les arts, ni, en un mot, aucun élément de civilisation ne peuvent passer intacts d'un peuple à un autre.

^{2.} Le rapport de l'ancien conventionnel Fourcroy, cité par Taine, est à ce point de vue fort net :
« Ce qu'on voit partout sur la célébration du dimanche et sur la fréquentation des églises prouve que la masse des Français veut revenir aux anciens usages, et il n'est plus temps de résister à cette pente nationale... »

« La grande masse des hommes a besoin de religion, de culte et de prêtres. *C'est une erreur de quelques philosophes modernes, à laquelle j'ai été moi-même entraîné*, que de croire à la possibilité d'une instruction assez répandue pour détruire les préjugés religieux ; ils sont, pour le grand nombre des malheureux, une source de consolation...
« Il faut donc laisser à la masse du peuple, ses prêtres, ses autels et son culte. »

^{3.} C'est ce que reconnaissent, même aux États-Unis, les républicains les plus avancés. Le journal américain *Forum* exprimait cette opinion catégorique dans les termes que je reproduis ici, d'après la *Review of Reviews* de décembre 1894 : « On ne doit jamais oublier, même chez les plus fervents ennemis de l'aristocratie, que l'Angleterre est aujourd'hui le pays le plus démocratique de l'univers, celui où les droits de l'individu sont le plus respectés, et celui où les individus possèdent le plus de liberté. »

^{4.} Si l'on rapproche les profondes dissensions religieuses et politiques qui séparent les diverses parties de la France, et sont surtout une question de race, des tendances séparatistes manifestées à l'époque de la Révolution, et dessinées à nouveau vers la fin de la guerre franco-allemande, on voit que les races diverses subsistant sur notre sol sont bien loin d'être fusionnées encore. La centralisation énergique de la Révolution et la création de départements artificiels destinés à mêler les anciennes provinces furent certainement son œuvre la plus utile. Si la décentralisation, dont parlent tant aujourd'hui des esprits imprévoyants, pouvait être créée, elle aboutirait promptement aux plus sanglantes discordes. Le méconnaître, c'est oublier entièrement notre histoire.

^{5.} Voir *Psychologie du socialisme*, 7^e éd., et *Psychologie de l'éducation*, 14^e éd.

^{6.} Ce n'est pas là d'ailleurs un phénomène spécial aux peuples latins ; on l'observe aussi en Chine, pays conduit également par une solide hiérarchie de mandarins, et où le mandarinat s'obtient aussi par des concours dont la seule épreuve est la récitation imperturbable d'épais manuels. L'armée des lettrés sans emploi est considérée aujourd'hui en Chine comme une véritable calamité nationale. De même dans l'Inde, où depuis que les Anglais ont ouvert des écoles, non pour éduquer, comme en Angleterre, mais simplement pour instruire les indigènes, il s'est formé une classe spéciale de lettrés, les Babous, qui, lorsqu'ils ne peuvent acquérir une position, deviennent d'irréconciliables ennemis de la puissance anglaise. Chez tous les Babous, munis ou non d'emplois, le premier effet de l'instruction a été d'abaisser immensément le niveau de leur moralité. J'ai longuement insisté sur ce point dans mon livre *Les Civilisations de l'Inde*. Tous les auteurs qui ont visité la grande péninsule l'ont également constaté.

^{7.} Taine, *Le Régime moderne*, t. II, 1894. — Ces pages sont à peu près les dernières qu'écrivit Taine. Elles résument admirablement les résultats de sa longue expérience. L'éducation est notre seul moyen d'agir un peu sur l'âme d'un peuple. Il est profondément triste que presque personne en France ne puisse arriver à comprendre quel redoutable élément de décadence constitue notre enseignement actuel. Au lieu d'élever la jeunesse il l'abaisse et la pervertit.

Chapitre VI

Facteurs immédiats des opinions des foules

Nous venons de rechercher les facteurs lointains et préparatoires qui dotent l'âme des peuples d'une réceptivité spéciale, rendant possible chez les foules, l'éclosion de certains sentiments et de certaines idées. Il nous reste à examiner maintenant les facteurs susceptibles d'exercer une action immédiate. Nous verrons dans un prochain chapitre comment doivent être maniés ces facteurs pour produire tous leurs effets.

La première partie de notre ouvrage a traité des sentiments, des idées, des raisonnements des collectivités ; et cette connaissance pourrait évidemment fournir d'une façon générale les moyens d'impressionner leur âme. Nous savons déjà ce qui frappe l'imagination des foules, la puissance et la contagion des suggestions, surtout présentées sous forme d'images. Mais les suggestions possibles étant d'origines fort diverses, les facteurs capables d'agir sur l'âme des foules peuvent être assez différents. Il est donc nécessaire de les examiner séparément. Les foules sont un peu comme le sphinx de la fable antique : il faut savoir résoudre les problèmes que leur psychologie nous pose, ou se résigner à être dévoré par elles.

Les images, les mots et les formules

En étudiant l'imagination des foules, nous avons vu qu'elles sont impressionnées surtout par des images. Si l'on ne dispose pas toujours de ces images, il est possible de les évoquer par l'emploi judicieux des mots et des formules. Maniés avec art, ils possèdent vraiment la puissance

mystérieuse que leur attribuaient jadis les adeptes de la magie. Ils provoquent dans l'âme des multitudes les plus formidables tempêtes, et savent aussi les calmer. On élèverait une pyramide plus haute que celle du vieux Khéops avec les seuls ossements des victimes de la puissance des mots et des formules.

La puissance des mots est liée aux images qu'ils évoquent et tout à fait indépendante de leur signification réelle. Ceux dont le sens est le plus mal défini possèdent parfois le plus d'action. Tels, par exemple, les termes : démocratie, socialisme, égalité, liberté, etc., dont le sens est si vague que de gros volumes ne suffisent pas à le préciser. Et pourtant une puissance vraiment magique s'attache à leurs brèves syllabes, comme si elles contenaient la solution de tous les problèmes. Ils synthétisent des aspirations inconscientes variées et l'espoir de leur réalisation.

La raison et les arguments ne sauraient lutter contre certains mots et certaines formules. On les prononce avec recueillement devant les foules ; et, tout aussitôt, les visages deviennent respectueux et les fronts s'inclinent. Beaucoup les considèrent comme des forces de la nature, des puissances surnaturelles. Ils évoquent dans les âmes des images grandioses et vagues, mais le vague même qui les estompe augmente leur mystérieuse puissance. On peut les comparer à ces divinités redoutables cachées derrière le tabernacle et dont le dévot n'approche qu'en tremblant.

Les images évoquées par les mots étant indépendantes de leur sens varient d'âge en âge, de peuple à peuple, sous l'identité des formules. À certains mots s'attachent transitoirement certaines images : le mot n'est que le bouton d'appel qui les fait apparaître.

Tous les mots et toutes les formules ne possèdent pas la puissance d'évoquer des images ; et il en est qui, après en avoir évoqué, s'usent et ne réveillent plus rien dans l'esprit. Ils deviennent alors de vains sons, dont l'utilité principale est de dispenser celui qui les emploie de l'obligation de penser. Avec un petit stock de formules et de lieux communs appris dans la jeunesse, nous possédons tout ce qu'il faut pour traverser la vie sans la fatigante nécessité d'avoir à réfléchir.

Si l'on considère une langue déterminée, on voit que les mots dont elle se compose se modifient assez lentement dans le cours des âges ; mais sans cesse, changent les images qu'ils évoquent ou le sens qu'on y attache. Et c'est pourquoi je suis arrivé, dans un autre ouvrage, à cette conclusion que la traduction exacte d'une langue, surtout quand il s'agit de peuples morts,

est totalement impossible. Que faisons-nous, en réalité, en substituant un terme français à un terme latin, grec ou sanscrit, ou même quand nous cherchons à comprendre un livre écrit dans notre propre langue il y a quelques siècles ? Nous substituons simplement les images et les idées que la vie moderne a suscitées dans notre intelligence, aux notions et aux images absolument différentes que la vie ancienne avait fait naître dans l'âme de races soumises à des conditions d'existence sans analogie avec les nôtres. Les hommes de la Révolution, s'imaginant copier les Grecs et les Romains, ne faisaient que donner à des mots anciens un sens qu'ils n'eurent jamais. Quelle ressemblance pouvait exister entre les institutions des Grecs et celles que désignent de nos jours les mots correspondants ? Qu'était alors une république, sinon une institution essentiellement aristocratique formée d'une réunion de petits despotes dominant une foule d'esclaves maintenus dans la plus absolue sujétion. Ces aristocraties communales, basées sur l'esclavage, n'auraient pu exister un instant sans lui.

Et le mot liberté, que pouvait-il signifier de semblable à ce que nous comprenons aujourd'hui, à une époque où la liberté de penser n'était même pas soupçonnée, et où il n'y avait pas de forfait plus grand et d'ailleurs plus rare que de discuter les dieux, les lois et les coutumes de la cité ? Le mot patrie, dans l'âme d'un Athénien ou d'un Spartiate, signifiait le culte d'Athènes ou de Sparte, et nullement celui de Grèce, composée de cités rivales et toujours en guerre. Le même mot de patrie, quel sens avait-il chez les anciens Gaulois divisés en tribus rivales, de races, de langues et de religions différentes, que vainquit si facilement César parce qu'il eut toujours parmi elles des alliées. Rome seule dota la Gaule d'une patrie en lui donnant l'unité politique et religieuse. Sans même remonter si loin, et en reculant de deux siècles à peine, croit-on que le même mot de patrie était conçu comme aujourd'hui par des princes français, tels que le grand Condé, s'alliant à l'étranger contre leur souverain ? Et le même mot encore n'avait-il pas un sens bien différent du sens moderne pour les émigrés, s'imaginant, obéir aux lois de l'honneur en combattant la France, et y obéissant en effet à leur point de vue, puisque la loi féodale liait le vassal au seigneur et non à la terre, et que là où commandait le souverain, là était la vraie patrie.

Nombreux sont les mots dont le sens a ainsi profondément changé d'âge en âge. Nous ne pouvons arriver à les comprendre comme ils l'étaient jadis qu'après un long effort. Beaucoup de lecture est nécessaire, on l'a dit avec raison, pour arriver seulement à concevoir ce que signifiaient aux yeux

de nos arrière-grands-pères des mots tels que le roi et la famille royale. Qu'est-ce alors pour des termes plus complexes ?

Les mots n'ont donc que des significations mobiles et transitoires, changeantes d'âge en âge et de peuple à peuple. Quand nous voulons agir par eux sur la foule, il faut savoir le sens qu'ils ont pour elle à un moment donné, et non celui qu'ils eurent jadis ou peuvent avoir pour des individus de constitution mentale différente. Les mots vivent comme les idées.

Aussi, quand les foules, à la suite de bouleversements politiques, de changements de croyances, finissent par professer une antipathie profonde pour les images évoquées par certains mots, le premier devoir du véritable homme d'État est de changer ces mots sans, bien entendu, toucher aux choses en elles-mêmes. Ces dernières sont trop liées à une constitution héréditaire pour pouvoir être transformées. Le judicieux Tocqueville fait remarquer que le travail du Consulat et de l'Empire consista surtout à habiller de mots nouveaux la plupart des institutions du passé, à remplacer par conséquent des mots évoquant de fâcheuses images dans l'imagination par d'autres dont la nouveauté empêchait de pareilles évocations. La taille est devenue contribution foncière ; la gabelle, l'impôt du sel ; les aides, contributions indirectes et droit réunis ; la taxe des maîtrises et jurandes s'est appelée patente, etc.

Une des fonctions les plus essentielles des hommes d'État consiste donc à baptiser de mots populaires, ou au moins neutres, les choses détestées des foules sous leurs anciens noms. La puissance des mots est si grande qu'il suffit de termes bien choisis pour faire accepter les choses les plus odieuses. Taine remarque justement que c'est en invoquant la liberté et la fraternité, mots très populaires alors, que les Jacobins ont pu « installer un despotisme digne du Dahomey, un tribunal pareil à celui de l'Inquisition, des hécatombes humaines semblables à celles de l'ancien Mexique ». L'art des gouvernants, comme celui des avocats, consiste principalement à savoir manier les mots. Art difficile, car, dans une même société, les mêmes mots ont le plus souvent des sens différents pour les diverses couches sociales. Elles emploient en apparence les mêmes mots ; mais ne parlent pas la même langue.

Dans les exemples qui précèdent nous avons fait intervenir le temps comme principal facteur du changement de sens des mots. Si nous faisons intervenir aussi la race, nous verrions alors qu'à une même époque, chez des peuples également civilisés mais de races diverses, les mots identiques

correspondent fort souvent à des idées extrêmement dissemblables. Ces différences ne peuvent se comprendre sans de nombreux voyages, je ne saurais donc insister sur elles, me bornant à faire remarquer que ce sont précisément les mots les plus employés qui, d'un peuple à l'autre, possèdent les sens les plus différents. Tels, par exemple, les mots démocratie et socialisme, d'un usage si fréquent aujourd'hui.

Ils correspondent, en réalité, à des idées et des images complètement opposées dans les âmes latines et dans les âmes anglo-saxonnes. Chez les Latins, le mot démocratie signifie surtout effacement de la volonté et de l'initiative de l'individu devant celles de l'État. Ce dernier est chargé de plus en plus de diriger, de centraliser, de monopoliser et de fabriquer. C'est à lui que tous les partis sans exception, radicaux, socialistes ou monarchistes, font constamment appel. Chez l'Anglo-Saxon, celui d'Amérique notamment, le même mot démocratie signifie au contraire développement intense de la volonté et de l'individu, effacement de l'État, auquel en dehors de la police, de l'armée et des relations diplomatiques, on ne laisse rien diriger, pas même l'instruction. Le même mot possède donc chez ces deux peuples des sens absolument contraires¹.

Les illusions

Depuis l'aurore des civilisations, les peuples ont toujours subi l'influence des illusions. C'est aux créateurs d'illusions qu'elles ont élevé le plus de temples, de statues et d'autels. Illusions religieuses jadis, illusions philosophiques et sociales aujourd'hui, on retrouve ces formidables souveraines à la tête de toutes les civilisations qui ont successivement fleuri sur notre planète. C'est en leur nom qu'ont été édifiés les temples de la Chaldée et de l'Égypte, les monuments religieux du Moyen Âge et que l'Europe entière a été bouleversée il y a un siècle. Pas une de nos conceptions artistiques, politiques ou sociales qui ne porte leur puissante empreinte. L'homme les renverse parfois, au prix de convulsions effroyables, mais il semble condamné à les relever toujours. Sans elles il n'aurait pu sortir de la barbarie primitive, et sans elles encore il y retomberait bientôt. Ce sont des ombres vaines, sans doute ; mais ces filles de nos rêves ont incité les peuples à créer tout ce qui fait la splendeur des arts et la grandeur des civilisations.

« Si l'on détruisait, dans les musées et les bibliothèques et que l'on fît écrouler, sur les dalles des parvis, toutes les œuvres et tous les monuments d'art qu'ont inspirés les religions, que resterait-il des grands rêves humains ? écrit un auteur qui résume nos doctrines. Donner aux hommes la part d'espoir et d'illusions sans laquelle ils ne peuvent exister, telle est la raison d'être des dieux, des héros et des poètes. Pendant quelque temps, la science parut assumer cette tâche. Mais ce qui l'a compromise dans les cœurs affamés d'idéal, c'est qu'elle n'ose plus assez promettre et qu'elle ne sait pas assez mentir. »

Les philosophes du dernier siècle se sont consacrés avec ferveur à détruire les illusions religieuses, politiques et sociales, dont pendant de longs siècles, avaient vécu nos pères. En les détruisant, ils ont tari les sources de l'espérance et de la résignation. Derrière les chimères immolées, ils ont trouvé les forces aveugles de la nature, inexorables pour la faiblesse et ne connaissant pas la pitié.

Avec tous ses progrès, la philosophie n'a pu encore offrir aux peuples aucun idéal capable de les charmer. Les illusions leur étant indispensables, ils se dirigent d'instinct, comme l'insecte allant à la lumière, vers les rhéteurs qui leur en présentent. Le grand facteur de l'évolution des peuples n'a jamais été la vérité, mais l'erreur. Et si le socialisme voit croître aujourd'hui sa puissance, c'est qu'il constitue la seule illusion vivante encore. Les démonstrations scientifiques n'entravent nullement sa marche progressive. Sa principale force est d'être défendu par des esprits ignorant assez les réalités des choses pour oser promettre hardiment à l'homme le bonheur. L'illusion sociale règne actuellement sur toutes les ruines amoncelées du passé, et l'avenir lui appartient. Les foules n'ont jamais eu soif de vérités. Devant les évidences qui leur déplaisent, elles se détournent, préférant déifier l'erreur, si l'erreur les séduit. Qui sait les illusionner est aisément leur maître ; qui tente de les désillusionner est toujours leur victime.

L'expérience

L'expérience constitue à peu près le seul procédé efficace pour établir solidement une vérité dans l'âme des foules, et détruire des illusions devenues trop dangereuses. Encore doit-elle être réalisée sur une très large échelle et fort souvent répétée. Les expériences faites par une génération

sont généralement inutiles pour la suivante : et c'est pourquoi les événements historiques invoqués comme éléments de démonstration ne sauraient servir. Leur seule utilité est de prouver à quel point les expériences doivent être répétées d'âge en âge pour exercer quelque influence, et réussir à ébranler une erreur solidement implantée.

Notre siècle, et celui qui l'a précédé, seront cités sans doute par les historiens de l'avenir comme une ère de curieuses expériences. À aucun âge, il n'en avait été tenté autant.

La plus gigantesque fut la Révolution française. Pour découvrir qu'on ne refait pas une société de toutes pièces sur les indications de la raison pure, il fallut massacrer plusieurs millions d'hommes et bouleverser l'Europe entière pendant vingt ans. Pour prouver expérimentalement que les Césars coûtent cher aux peuples qui les acclament, deux ruineuses expériences furent nécessaires pendant cinquante ans, et malgré leur clarté, elles ne semblent pas avoir été suffisamment convaincantes. La première coûta pourtant trois millions d'hommes et une invasion, la seconde un démembrement et la nécessité des armées permanentes. Une troisième faillit être tentée voici quelques années et le sera sûrement encore. Pour faire admettre que l'immense armée allemande n'était pas, comme on l'enseignait avant 1870, une sorte de garde nationale inoffensive², il a fallu l'effroyable guerre qui nous a coûté si cher. Pour reconnaître que le protectionnisme ruine finalement les peuples qui l'acceptent, de désastreuses expériences seront nécessaires. On pourrait multiplier indéfiniment ces exemples.

La raison

Dans l'énumération des facteurs capables d'impressionner l'âme des foules, nous pourrions nous dispenser de mentionner la raison, s'il n'était nécessaire d'indiquer la valeur négative de son influence.

Nous avons déjà montré que les foules ne sont pas influençables par des raisonnements, et ne comprennent que de grossières associations d'idées. Aussi est-ce à leurs sentiments et jamais à leur raison que font appel les orateurs qui savent les impressionner. Les lois de la logique rationnelle n'ont aucune action sur elles³. Pour vaincre les foules, il faut d'abord se rendre bien compte des sentiments dont elles sont animées, feindre de les partager, puis tenter de les modifier, en provoquant au moyen d'associations

rudimentaires, certaines images suggestives ; savoir revenir au besoin sur ses pas, deviner surtout à chaque instant les sentiments qu'on fait naître. Cette nécessité de varier son langage suivant l'effet produit au moment où l'on parle, frappe d'avance d'impuissance tout discours étudié et préparé. L'orateur suivant sa pensée et non celle de ses auditeurs, perd par ce seul fait toute influence.

Les esprits logiques, habitués aux chaînes de raisonnement un peu serrées, ne peuvent s'empêcher d'avoir recours à ce mode de persuasion quand ils s'adressent aux foules, et le manque d'effet de leurs arguments les surprend toujours. « Les conséquences mathématiques usuelles fondées sur le syllogisme, c'est-à-dire sur des associations d'identités, écrit un logicien, sont nécessaires... La nécessité forcerait l'assentiment même d'une masse inorganique si celle-ci était capable de suivre des associations d'identités. » Sans doute ; mais la foule n'est pas plus apte que la masse inorganique à les suivre, ni même à les entendre. Essayez de convaincre par un raisonnement des esprits primitifs, sauvages ou enfants, par exemple, et vous vous rendrez compte de la faible valeur que possède ce mode d'argumentation.

Il n'est même pas besoin de descendre jusqu'aux êtres primitifs pour constater la complète impuissance des raisonnements quand ils ont à lutter contre des sentiments. Rappelons-nous simplement combien ont été tenaces pendant de longs siècles des superstitions religieuses, contraires à la plus simple logique. Durant près de deux mille ans, les plus lumineux génies ont été courbés sous leurs lois, et il fallut arriver aux temps modernes pour que leur véracité ait pu seulement être contestée. Le Moyen Âge et la Renaissance possédèrent bien des hommes éclairés ; ils n'en ont pas possédé un seul auquel le raisonnement ait montré les côtés enfantins de ces superstitions, et fait naître un faible doute sur les méfaits du diable ou la nécessité de brûler les sorciers.

Faut-il regretter que la raison ne soit pas le guide des foules ? Nous n'oserions le dire. La raison humaine n'eût pas réussi sans doute à entraîner l'humanité dans les voies de la civilisation avec l'ardeur et la hardiesse dont l'ont soulevée ses chimères. Filles de l'inconscient qui nous mène, ces chimères étaient probablement nécessaires. Chaque race porte dans sa constitution mentale les lois de ses destinées, et peut-être obéit-elle à ces lois par un inéluctable instinct, même dans ses impulsions en apparence les plus irraisonnées. Il semble parfois que les peuples soient soumis à des

forces secrètes analogues à celles qui obligent le gland à se transformer en chêne ou la comète à suivre son orbite.

Le peu que nous pouvons pressentir de ces forces doit être cherché dans la marche générale de l'évolution d'un peuple et non dans les faits isolés d'où cette évolution semble parfois surgir. Si l'on ne considérait que ces faits isolés, l'histoire semblerait régie par d'absurdes hasards. Il était invraisemblable qu'un ignorant charpentier de Galilée pût devenir pendant deux mille ans un Dieu tout-puissant, au nom duquel furent fondées les plus importantes civilisations : invraisemblable aussi que quelques bandes d'Arabes sortis de leurs déserts pussent conquérir la plus grande partie du vieux monde gréco-romain, et fonder un empire plus grand que celui d'Alexandre ; invraisemblable encore que, dans une Europe très vieille et très hiérarchisée, un simple lieutenant d'artillerie réussît à régner sur une foule de peuples et de rois.

Laissons donc la raison aux philosophes, mais ne lui demandons pas trop d'intervenir dans le gouvernement des hommes. Ce n'est pas avec la raison, et c'est souvent malgré elle, que se sont créés des sentiments tels que l'honneur, l'abnégation, la foi religieuse, l'amour de la gloire et de la patrie, qui ont été jusqu'ici les grands ressorts de toutes les civilisations.

¹. Dans *Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, j'ai longuement insisté sur la différence qui sépare l'idéal démocratique latin de l'idéal démocratique anglo-saxon.

². L'opinion était formée, dans ce cas, par les associations grossières de choses dissemblables dont j'ai précédemment exposé le mécanisme. Notre garde nationale d'alors, étant composée de pacifiques boutiquiers sans trace de discipline, et ne pouvant être prise au sérieux, tout ce qui portait un nom analogue éveillait les mêmes images, et était considéré par conséquent comme aussi inoffensif. L'erreur des foules était partagée alors, ainsi que cela arrive si souvent pour les opinions générales, par leurs meneurs. Dans un discours prononcé le 31 décembre 1867 à la Chambre des députés, un homme d'État qui a bien souvent suivi l'opinion des foules, M. Thiers, répétait que la Prusse, en dehors d'une armée active à peu près égale en nombre à la nôtre, ne possédait qu'une garde nationale analogue à celle que nous possédions et par conséquent sans importance. Assertions aussi exactes que les célèbres prévisions du même homme d'État sur le peu d'avenir des chemins de fer.

³. Mes premières observations sur l'art d'impressionner les foules et les faibles ressources qu'offrent à ce point de vue les règles de la logique datent du siège de Paris, le jour où je vis conduire au Louvre, où était alors le gouvernement, le maréchal V., qu'une foule furieuse prétendait avoir surpris levant le plan des fortifications pour le vendre aux Prussiens. Un membre du gouvernement, G. P., orateur célèbre, sortit pour haranguer la foule qui réclamait l'exécution immédiate du prisonnier. Je m'attendais à ce que l'orateur démontrât l'absurdité de l'accusation, en disant que le maréchal accusé était précisément un des constructeurs de ces fortifications dont le plan se vendait d'ailleurs chez tous les libraires. À ma grande stupéfaction – j'étais fort jeune alors – le discours fut tout autre. « Justice sera faite, cria l'orateur en s'avançant vers le prisonnier, et une justice impitoyable. Laissez le gouvernement de la Défense nationale terminer votre enquête. Nous allons, en attendant, enfermer l'accusé. » Calmée aussitôt par cette satisfaction apparente, la foule s'écoula, et au bout d'un quart d'heure, le maréchal put regagner son domicile. Il eût été infailliblement écharpé si son avocat eût tenu à la foule en fureur les raisonnements logiques que ma grande jeunesse me faisait trouver convaincants.

Chapitre VII

Les meneurs des foules et leurs moyens de persuasion

La constitution mentale des foules nous est maintenant connue, et nous savons aussi quels mobiles impressionnent leur âme. Il nous reste à rechercher comment doivent être appliqués ces mobiles, et par qui ils peuvent être utilement mis en œuvre.

Les meneurs des foules

Dès qu'un certain nombre d'êtres vivants sont réunis, qu'il s'agisse d'un troupeau d'animaux ou d'une foule d'hommes, ils se placent d'instinct sous l'autorité d'un chef, c'est-à-dire d'un meneur.

Dans les foules humaines, le meneur joue un rôle considérable. Sa volonté est le noyau autour duquel se forment et s'identifient les opinions. La foule est un troupeau qui ne saurait se passer de maître.

Le meneur a d'abord été le plus souvent un mené hypnotisé par l'idée dont il est ensuite devenu l'apôtre. Elle l'a envahi au point que tout disparaît en dehors d'elle, et que toute opinion contraire lui paraît erreur et superstition. Tel Robespierre, hypnotisé par ses chimériques idées, et employant les procédés de l'Inquisition pour les propager.

Les meneurs ne sont pas, le plus souvent, des hommes de pensée, mais d'action. Ils sont peu clairvoyants, et ne pourraient l'être, la clairvoyance conduisant généralement au doute et à l'inaction. Ils se recrutent surtout parmi ces névrosés, ces excités, ces demi-aliénés qui côtoient les bords de la folie. Si absurde que soit l'idée qu'ils défendent ou le but qu'ils

poursuivent, tout raisonnement s'émousse contre leur conviction. Le mépris et les persécutions ne font que les exciter davantage. Intérêt personnel, famille, tout est sacrifié. L'instinct de la conservation lui-même s'annule chez eux, au point que la seule récompense qu'ils sollicitent souvent est le martyre. L'intensité de la foi confère à leurs paroles une grande puissance suggestive. La multitude écoute toujours l'homme doué de volonté forte. Les individus réunis en foule perdant toute volonté se tournent d'instinct vers qui en possède une.

De meneurs, les peuples n'ont jamais manqué : mais tous ne possèdent pas, il s'en faut, les convictions fortes qui font les apôtres. Ce sont souvent des rhéteurs subtils, ne poursuivant que leurs intérêts personnels et cherchant à persuader en flattant de bas instincts. L'influence qu'ils exercent ainsi reste toujours éphémère. Les grands convaincus qui soulèvent l'âme des foules, les Pierre l'Ermitte, les Luther, les Savonarole, les hommes de la Révolution, n'ont exercé de fascination qu'après avoir été d'abord subjugués eux-mêmes par une croyance. Ils purent alors créer dans les âmes cette puissance formidable nommée la foi, qui rend l'homme esclave absolu de son rêve.

Créer la foi, qu'il s'agisse de foi religieuse, politique ou sociale, de foi en une œuvre, en une personne, en une idée, tel est surtout le rôle des grands meneurs. De toutes les forces dont l'humanité dispose, la foi a toujours été une des plus considérables, et c'est avec raison que l'Évangile lui attribue le pouvoir de soulever les montagnes. Doter l'homme d'une foi, c'est décupler sa force. Les grands événements de l'histoire furent souvent réalisés par d'obscurs croyants n'ayant que leur foi pour eux. Ce n'est pas avec des lettrés et des philosophes, ni surtout avec des sceptiques, qu'ont été édifiées les religions qui ont gouverné le monde, et les vastes empires étendus d'un hémisphère à l'autre.

Mais, de tels exemples s'appliquent aux grands meneurs, et ces derniers sont assez rares pour que l'histoire en puisse aisément marquer le nombre. Ils forment le sommet d'une série continue, descendant du puissant manieur d'hommes à l'ouvrier qui, dans une auberge fumeuse, fascine lentement ses camarades en remâchant sans cesse quelques formules qu'il ne comprend guère, mais dont, selon lui, l'application doit amener la sûre réalisation de tous les rêves et de toutes les espérances.

Dans chaque sphère sociale, de la plus haute à la plus basse, dès que l'homme n'est plus isolé, il tombe bientôt sous la loi d'un meneur. La

plupart des individus, dans les masses populaires surtout, ne possédant, en dehors de leur spécialité, aucune idée nette et raisonnée, sont incapables de se conduire. Le meneur leur sert de guide. Il peut être remplacé à la rigueur, mais très insuffisamment, par ces publications périodiques qui fabriquent des opinions pour leurs lecteurs et leur procurent des phrases toutes faites les dispensant de réfléchir.

L'autorité des meneurs est très despotique, et n'arrive même à s'imposer qu'en raison de ce despotisme. On a remarqué combien facilement ils se font obéir sans posséder cependant aucun moyen d'appuyer leur autorité, dans les couches ouvrières les plus turbulentes. Ils fixent les heures de travail, le taux des salaires, décident les grèves, les font commencer et cesser à heure fixe.

Les meneurs tendent aujourd'hui à remplacer progressivement les pouvoirs publics à mesure que ces derniers se laissent discuter et affaiblir. Grâce à leur tyrannie, ces nouveaux maîtres obtiennent des foules une docilité beaucoup plus complète que n'en obtint aucun gouvernement. Si, par suite d'un accident quelconque, le meneur disparaît et n'est pas immédiatement remplacé, la foule redevient une collectivité sans cohésion ni résistance. Pendant une grève des employés d'omnibus à Paris, il a suffi d'arrêter les deux meneurs qui la dirigeaient pour la faire aussitôt cesser. Ce n'est pas le besoin de la liberté, mais celui de la servitude qui domine toujours l'âme des foules. Leur soif d'obéissance les fait se soumettre d'instinct à qui se déclare leur maître.

On peut établir une division assez tranchée dans la classe des meneurs. Les uns sont des hommes énergiques, à volonté forte, mais momentanée ; les autres, beaucoup plus rares, possèdent une volonté à la fois forte et durable. Les premiers se montrent violents, braves, hardis. Ils sont utiles surtout pour diriger un coup de main, entraîner les masses malgré le danger, et transformer en héros les recrues de la veille. Tels, par exemple, Ney et Murat, sous le premier Empire. Tel encore de nos jours, Garibaldi, aventurier sans talent, mais énergique, réussissant avec une poignée d'hommes, à s'emparer de l'ancien royaume de Naples défendu pourtant par une armée disciplinée.

Mais si l'énergie de pareils meneurs est puissante, elle est momentanée et ne survit guère à l'excitant qui l'a fait naître. Rentrés dans le courant de la vie ordinaire, les héros qui en étaient animés font souvent preuve, comme ceux que je citais à l'instant, d'une étonnante faiblesse. Ils semblent

incapables de réfléchir et de se conduire dans les circonstances les plus simples, après avoir si bien su conduire les autres. Ces meneurs ne peuvent exercer leur fonction qu'à la condition d'être menés eux-mêmes et excités sans cesse, de sentir toujours au-dessus d'eux un homme ou une idée, de suivre une ligne de conduite bien tracée.

La seconde catégorie des meneurs, celle des hommes à volonté durable, exerce, malgré des formes moins brillantes, une influence beaucoup plus considérable. En elle, on trouve les vrais fondateurs de religions ou de grandes œuvres : saint Paul, Mahomet, Christophe Colomb, Lesseps. Intelligents ou bornés, peu importe, le monde sera toujours à eux. La volonté persistante qu'ils possèdent est une faculté infiniment rare et infiniment puissante qui fait tout plier. On ne se rend pas toujours suffisamment compte de ce que peut une volonté forte et continue. Rien ne lui résiste, ni la nature, ni les dieux, ni les hommes.

Le plus récent exemple nous en est donné par l'ingénieur illustre qui sépara deux mondes et réalisa la tâche inutilement tentée depuis trois mille ans par tant de grands souverains. Il échoua plus tard dans une entreprise identique : mais la vieillesse était venue, et tout s'éteint devant elle, même la volonté.

Pour démontrer le pouvoir de la volonté, il suffirait de présenter dans ses détails l'histoire des difficultés surmontées au moment de la création du canal de Suez. Un témoin oculaire, le Dr Cazalis, a résumé en quelques lignes saisissantes, la synthèse de cette grande œuvre narrée par son immortel auteur. « Et il contait, de jour en jour, par épisodes, l'épopée du canal. Il contait tout ce qu'il avait dû vaincre, tout l'impossible qu'il avait fait possible, toutes les résistances, les coalitions contre lui, et les déboires, les revers, les défaites, mais qui n'avaient pu jamais le décourager ni l'abattre ; il rappelait l'Angleterre, le combattant, l'attaquant sans relâche, et l'Égypte et la France hésitante, et le consul de France s'opposant plus que tout autre aux premiers travaux, et comme on lui résistait, prenant les ouvriers par la soif, leur refusant l'eau douce ; et le ministère de la Marine et les ingénieurs, tous les hommes sérieux, d'expérience et de science, tous naturellement hostiles, et tous scientifiquement assurés du désastre, le calculant et le promettant comme pour tel jour ou telle heure on promet l'éclipse. »

Le livre qui raconterait la vie de tous ces grands meneurs contiendrait peu de noms ; mais ces noms ont été à la tête des événements les plus

importants de la civilisation et de l'histoire.

Les moyens d'action des meneurs : l'affirmation, la répétition, la contagion

Lorsqu'il s'agit d'entraîner une foule pour un instant et de la déterminer à commettre un acte quelconque : piller un palais, se faire massacrer pour défendre une barricade, il faut agir sur elle par des suggestions rapides. La plus énergique est encore l'exemple. Il est alors nécessaire que la foule soit déjà préparée par certaines circonstances, et que celui qui veut l'entraîner possède la qualité que j'étudierai plus loin sous le nom de prestige.

Quand il s'agit de faire pénétrer lentement des idées et des croyances dans l'esprit des foules – les théories sociales modernes, par exemple –, les méthodes des meneurs sont différentes. Ils ont principalement recours aux trois procédés suivants : l'affirmation, la répétition, la contagion. L'action en est assez lente, mais les effets durables.

L'affirmation pure et simple, dégagée de tout raisonnement et de toute preuve, constitue un sûr moyen de faire pénétrer une idée dans l'esprit des foules. Plus l'affirmation est concise, dépourvue de preuves et de démonstration, plus elle a d'autorité. Les livres religieux et les codes de tous les âges ont toujours procédé par simple affirmation. Les hommes d'État appelés à défendre une cause politique quelconque, les industriels propageant leurs produits par l'annonce, connaissent la valeur de l'affirmation.

Cette dernière n'acquiert cependant d'influence réelle qu'à la condition d'être constamment répétée, et le plus possible, dans les mêmes termes. Napoléon disait qu'il n'existe qu'une seule figure sérieuse de rhétorique, la répétition. La chose affirmée arrive, par la répétition, à s'établir dans les esprits au point d'être acceptée comme une vérité démontrée.

On comprend bien l'influence de la répétition sur les foules, en voyant quel pouvoir elle exerce sur les esprits les plus éclairés. La chose répétée finit, en effet, par s'incruster dans ces régions profondes de l'inconscient où s'élaborent les motifs de nos actions. Au bout de quelque temps, oubliant quel est l'auteur de l'assertion répétée, nous finissons par y croire. Ainsi s'explique la force étonnante de l'annonce. Quand nous avons lu cent fois que le meilleur chocolat est le chocolat X, nous nous imaginons l'avoir entendu dire fréquemment et nous finissons par en avoir la certitude.

Persuadés par mille attestations que la farine Y a guéri les plus grands personnages des maladies les plus tenaces, nous finissons par être tentés de l'essayer le jour où nous sommes atteints d'une maladie du même genre. À force de voir répéter dans le même journal que A. est un parfait gredin et B. un très honnête homme, nous arrivons à en être convaincus, pourvu, bien entendu, que nous ne lisions pas souvent un autre journal d'opinion contraire, où les deux qualificatifs soient inversés. L'affirmation et la répétition sont seules assez puissantes pour pouvoir se combattre.

Lorsqu'une affirmation a été suffisamment répétée, avec unanimité dans la répétition, comme cela arrive pour certaines entreprises financières achetant tous les concours, il se forme ce qu'on appelle un courant d'opinion et le puissant mécanisme de la contagion intervient. Dans les foules, les idées, les sentiments, les émotions, les croyances possèdent un pouvoir contagieux aussi intense que celui des microbes. Ce phénomène s'observe chez les animaux eux-mêmes dès qu'ils sont en foule. Le tic d'un cheval dans une écurie est bientôt imité par les autres chevaux de la même écurie. Une frayeur, un mouvement désordonné de quelques moutons s'étend bientôt à tout le troupeau. La contagion des émotions explique la soudaineté des paniques. Les désordres cérébraux, comme la folie, se propagent aussi par la contagion. On sait combien est fréquente l'aliénation chez les médecins aliénistes. On cite même des formes de folie, l'agoraphobie, par exemple, communiquées de l'homme aux animaux.

La contagion n'exige pas la présence simultanée d'individus sur un seul point ; elle peut se faire à distance sous l'influence de certains événements orientant les esprits dans le même sens et leur donnant les caractères spéciaux aux foules, surtout quand ils sont préparés par les facteurs lointains que j'ai étudiés plus haut. Ainsi, par exemple, l'explosion révolutionnaire de 1848, partie de Paris, s'étendit brusquement à une grande partie de l'Europe et ébranla plusieurs monarchies¹.

L'imitation, à laquelle on attribue tant d'influence dans les phénomènes sociaux, n'est en réalité qu'un simple effet de la contagion. Ayant montré ailleurs son rôle, je me bornerai à reproduire ce que j'en disais il y a longtemps et qui, depuis, a été développé par d'autres écrivains :

Semblable aux animaux, l'homme est naturellement imitatif. L'imitation constitue un besoin pour lui, à condition, bien entendu, que cette imitation soit facile, c'est de ce besoin que naît l'influence de la mode. Qu'il s'agisse d'opinions, d'idées, de manifestations littéraires, ou simplement de costumes, combien osent se soustraire à son empire ? Avec des modèles, on guide les foules, non pas avec des arguments. À chaque époque, un petit nombre

d'individualités impriment leur action que la masse inconsciente imite. Ces individualités ne doivent pas cependant s'écarter beaucoup des idées reçues. Les imiter deviendrait alors trop difficile et leur influence serait nulle. C'est précisément pour cette raison que les hommes trop supérieurs à leur époque n'ont généralement aucune influence sur elle. L'écart est trop grand. C'est pour la même raison encore que les Européens, avec tous les avantages de leur civilisation, exercent une influence insignifiante sur les peuples de l'Orient.

La double action du passé et de l'imitation réciproque finit par rendre tous les hommes d'un même pays et d'une même époque à ce point semblables, que même chez ceux qui sembleraient devoir le plus s'y soustraire, philosophes, savants et littérateurs, la pensée et le style ont un air de famille qui fait immédiatement reconnaître le temps auquel ils appartiennent. Un instant de conversation avec un individu quelconque suffit pour connaître à fond ses lectures, ses occupations habituelles et le milieu où il vit².

La contagion est assez puissante pour imposer aux hommes non seulement certaines opinions mais encore certaines façons de sentir. C'est elle qui fait mépriser à une époque telle œuvre, le *Tannhauser*, par exemple, et qui, quelques années plus tard, la fait admirer par ceux-là mêmes qui l'avaient le plus dénigrée.

Par le mécanisme de la contagion et très peu par celui du raisonnement, se propagent les opinions et les croyances. C'est au cabaret, par affirmation, répétition et contagion que s'établissent les conceptions actuelles des ouvriers. Les croyances des foules de tous les âges ne se sont guère créées autrement. Renan compare avec justesse les premiers fondateurs du christianisme « aux ouvriers socialistes répandant leurs idées de cabaret en cabaret » ; et Voltaire avait déjà fait observer à propos de la religion chrétienne que « la plus vile canaille l'avait seule embrassée pendant plus de cent ans ».

Dans les exemples analogues à ceux que je viens de citer, la contagion, après s'être exercée dans les couches populaires, passe ensuite aux couches supérieures de la société. C'est ainsi que, de nos jours, les doctrines socialistes commencent à gagner ceux qui en seraient pourtant les premières victimes. Devant le mécanisme de la contagion, l'intérêt personnel lui-même s'évanouit.

Et c'est pourquoi toute opinion devenue populaire finit par s'imposer aux couches sociales élevées, si visible que puisse être l'absurdité de l'opinion triomphante. Cette réaction des couches sociales inférieures sur les couches supérieures est d'autant plus curieuse que les croyances de la foule dérivent toujours plus ou moins de quelque idée supérieure restée souvent sans influence dans le milieu où elle avait pris naissance. Cette idée supérieure, les meneurs subjugués par elle s'en emparent, la déforment et

créent une secte qui la déforme de nouveau, puis la répand de plus en plus déformée dans les foules. Devenue vérité populaire, elle remonte en quelque sorte à sa source et agit alors sur les couches élevées d'une nation. C'est en définitive l'intelligence qui guide le monde, mais elle le guide vraiment de fort loin. Les philosophes créateurs d'idées sont depuis longtemps retournés à la poussière, lorsque, par l'effet du mécanisme que je viens de décrire, leur pensée finit par triompher.

Le prestige

Si les opinions propagées par l'affirmation, la répétition et la contagion possèdent une grande puissance, c'est qu'elles finissent par acquérir ce pouvoir mystérieux nommé prestige.

Tout ce qui a dominé dans le monde, les idées ou les hommes, s'est imposé principalement par la force irrésistible qu'exprime le mot prestige. Nous saisissons tous le sens de ce terme, mais on l'applique de façons trop diverses pour qu'il soit facile de le définir. Le prestige peut comporter certains sentiments tels que l'admiration et la crainte qui parfois même en sont la base, mais il peut parfaitement exister sans eux. Des êtres morts, et par conséquent que nous ne saurions craindre, Alexandre, César, Mahomet, Bouddha, possèdent un prestige considérable. D'un autre côté, certaines fictions que nous n'admirons pas, les divinités monstrueuses des temples souterrains de l'Inde, par exemple, nous paraissent pourtant revêtues d'un grand prestige.

Le prestige est en réalité une sorte de fascination qu'exerce sur notre esprit un individu, une œuvre ou une doctrine. Cette fascination paralyse toutes nos facultés critiques et remplit notre âme d'étonnement et de respect. Les sentiments alors provoqués sont inexplicables, comme tous les sentiments, mais probablement du même ordre que la suggestion subie par un sujet magnétisé. Le prestige est le plus puissant ressort de toute domination. Les dieux, les rois et les femmes n'auraient jamais régné sans lui.

On peut ramener à deux formes principales les diverses variétés de prestige : le prestige acquis et le prestige personnel. Le prestige acquis est celui que confèrent le nom, la fortune, la réputation. Il peut être indépendant du prestige personnel. Le prestige personnel constitue, au contraire, quelque chose d'individuel coexistant parfois avec la réputation, la gloire, la fortune,

ou renforcé par elles, mais parfaitement susceptible d'exister d'une façon indépendante.

Le prestige acquis, ou artificiel, est de beaucoup le plus répandu. Par le fait seul qu'un individu occupe une certaine position, possède une certaine fortune, est affublé de certains titres, il est auréolé de prestige, si nulle que puisse être sa valeur personnelle. Un militaire en uniforme, un magistrat en robe rouge ont toujours du prestige. Pascal avait très justement noté la nécessité, pour les juges, des robes et des perruques. Sans elles, ils perdraient une grande partie de leur autorité. Le socialiste le plus farouche est ému par la vue d'un prince ou d'un marquis ; et de tels titres suffisent pour escroquer à un commerçant tout ce qu'on veut³.

Le prestige dont je viens de parler est exercé par les personnes ; on peut placer à côté celui qu'exercent les opinions, les œuvres littéraires ou artistiques, etc. Ce n'est souvent que de la répétition accumulée. L'histoire, l'histoire littéraire et artistique surtout, étant seulement la répétition des mêmes jugements que personne n'essaie de contrôler, chacun finit par répéter ce qu'il apprit à l'école. Il existe certains noms et certaines choses auxquels nul n'oserait toucher. Pour un lecteur moderne, l'œuvre d'Homère dégage un incontestable et immense ennui ; mais qui oserait le dire ? Le Parthénon, dans son état actuel, est une ruine assez dépourvue d'intérêt ; mais il possède un tel prestige qu'on ne le voit plus qu'avec tout son cortège de souvenirs historiques. Le propre du prestige est d'empêcher de voir les choses telles qu'elles sont et de paralyser nos jugements. Les foules toujours, les individus le plus souvent, ont besoin d'opinions toutes faites. Le succès de ces opinions est indépendant de la part de vérité ou d'erreurs qu'elles contiennent ; il réside uniquement dans leur prestige.

J'arrive maintenant au prestige personnel. D'une nature fort différente du prestige artificiel ou acquis, il constitue une faculté indépendante de tout titre, de toute autorité. Le petit nombre de personnes qui le possèdent exercent une fascination véritablement magnétique sur ceux qui les entourent, y compris leurs égaux, et on leur obéit comme la bête féroce obéit au dompteur qu'elle pourrait si facilement dévorer.

Les grands conducteurs d'hommes, Bouddha, Jésus, Mahomet, Jeanne d'Arc, Napoléon, possédèrent à un haut degré cette forme de prestige. C'est surtout par elle qu'ils se sont imposés. Les dieux, les héros et les dogmes s'imposent et ne se discutent pas : ils s'évanouissent même dès qu'on les discute.

Les personnages que je viens de citer possédaient leur puissance fascinatrice bien avant de devenir illustres, et ne le fussent pas devenus sans elle. Napoléon, au zénith de la gloire, exerçait, par le seul fait de sa puissance, un prestige immense ; mais ce prestige, il en était doué déjà en partie au début de sa carrière. Lorsque, général ignoré, il fut envoyé par protection commander l'armée d'Italie, il tomba au milieu de rudes généraux s'appêtant à faire un dur accueil au jeune intrus que le Directoire leur expédiait. Dès la première minute, dès la première entrevue, sans phrases, sans gestes, sans menaces, au premier regard du futur grand homme, ils étaient domptés. Taine donne, d'après les mémoires des contemporains, un curieux récit de cette entrevue.

Les généraux de division, entre autres Augereau, sorte de soudard héroïque et grossier, fier de sa haute taille et de sa bravoure, arrivent au quartier général très mal disposés pour le petit parvenu qu'on leur expédie de Paris. Sur la description qu'on leur en a faite, Augereau est injurieux, insubordonné d'avance : un favori de Barras, un général de vendémiaire, un général de rue, regardé comme un ours, parce qu'il est toujours seul à penser, une petite mine, une réputation de mathématicien et de rêveur. On les introduit, et Bonaparte se fait attendre. Il paraît enfin, ceint de son épée, se couvre, explique ses dispositions, leur donne ses ordres et les congédie. Augereau est resté muet ; c'est dehors seulement qu'il se ressaisit et retrouve ses jurons ordinaires ; il convient, avec Masséna, que ce petit b... de général lui a fait peur ; il ne peut pas comprendre l'ascendant dont il s'est senti écrasé au premier coup d'œil.

Devenu grand homme, son prestige s'accrut de toute sa gloire et égala celui d'une divinité pour les dévots. Le général Vandamme, soudard révolutionnaire, plus brutal et plus énergique encore qu'Augereau, disait de lui au maréchal d'Ornano, en 1815, un jour qu'ils montaient ensemble l'escalier des Tuileries :

« Mon cher, ce diable d'homme exerce sur moi une fascination dont je ne puis me rendre compte. C'est au point que moi, qui ne crains ni dieu ni diable, quand je l'approche, je suis prêt à trembler comme un enfant, et il me ferait passer par le trou d'une aiguille pour me jeter dans le feu. »

Napoléon exerça la même fascination sur tous ceux qui l'approchèrent⁴.

Davout disait, parlant du dévouement de Maret et du sien : « Si l'Empereur nous disait à tous deux : il importe aux intérêts de ma politique de détruire Paris sans que personne en sorte et s'en réchappe, Maret garderait le secret, j'en suis sûr, mais il ne pourrait s'empêcher de le compromettre cependant en faisant sortir sa famille. Eh bien ! moi, de peur de le laisser deviner, j'y laisserais ma femme et mes enfants. »

Cette étonnante puissance de fascination explique ce merveilleux retour de l'île d'Elbe ; la conquête immédiate de la France par un homme isolé,

luttant contre toutes les forces organisées d'un grand pays, qu'on pouvait croire lassé de sa tyrannie. Il n'eut qu'à regarder les généraux envoyés qui avaient juré de s'emparer de lui. Tous se soumièrent sans discussion.

Napoléon, écrit le général anglais Wolseley, débarque en France presque seul, et comme un fugitif, de la petite île d'Elbe qui était son royaume, et réussit en quelques semaines à bouleverser, sans effusion de sang, toute l'organisation du pouvoir de la France sous son roi légitime : l'ascendant personnel d'un homme s'affirme-t-il jamais plus étonnamment ? Mais d'un bout à l'autre de cette campagne, qui fut sa dernière, combien est remarquable l'ascendant qu'il exerçait également sur les Alliés, les obligeant à suivre son initiative, et combien peu s'en fallut qu'il ne les écrasât ?

Son prestige lui survécut et continua à grandir. C'est lui qui fit sacrer empereur un neveu obscur. En voyant renaître aujourd'hui sa légende, on constate à quel point cette grande ombre est puissante encore. Malmenez les hommes, massacrez-les par millions, amenez invasions sur invasions, tout vous est permis si vous possédez un degré suffisant de prestige et le talent nécessaire pour le maintenir.

J'ai invoqué ici un exemple de prestige absolument exceptionnel, sans doute, mais il était utile pour faire comprendre la genèse des grandes religions, des grandes doctrines et des grands empires. Sans la puissance exercée sur la foule par le prestige, cette genèse resterait incompréhensible.

Mais le prestige ne se fonde pas uniquement sur l'ascendant personnel, la gloire militaire et la terreur religieuse ; il peut avoir des origines plus modestes et cependant être considérable encore. Notre siècle en fournit plusieurs exemples. L'un d'eux, que la postérité rappellera d'âge en âge, fut donné par l'histoire de l'homme célèbre déjà cité qui modifia la face du globe et les relations commerciales des peuples en séparant deux continents. Il réussit dans son entreprise grâce à son immense volonté, mais aussi par la fascination qu'il exerçait sur tout son entourage. Pour vaincre l'opposition unanime, il n'avait qu'à se montrer, à parler un instant, et, sous le charme exercé, les opposants devenaient des amis. Les Anglais surtout combattaient son projet avec acharnement ; sa présence en Angleterre suffit pour rallier tous les suffrages. Quand, plus tard, il passa par Southampton, les cloches sonnèrent sur son passage. Ayant tout vaincu, hommes et choses, il ne croyait plus aux obstacles et voulut recommencer Suez à Panama avec les mêmes moyens ; mais la foi qui soulève les montagnes ne les soulève qu'à la condition de n'être pas trop hautes. Les montagnes résistèrent, et la catastrophe qui s'ensuivit détruisit l'éblouissante auréole de gloire

enveloppant le héros. Sa vie enseigne comment peut grandir et disparaître le prestige. Après avoir égalé en grandeur les plus célèbres personnages historiques, il fut abaissé par les magistrats de son pays au rang des plus vils criminels. Son cercueil passa isolé au milieu des foules indifférentes. Seuls, les souverains étrangers rendirent hommage à sa mémoire⁵.

Mais les divers exemples qui viennent d'être cités représentent des formes extrêmes. Pour établir dans ses détails la psychologie du prestige, il faudrait en examiner la série depuis les fondateurs de religions et d'empires jusqu'au particulier essayant d'éblouir ses voisins par un habit neuf ou une décoration.

Entre les termes ultimes de cette série, se placeraient toutes les formes du prestige dans les divers éléments d'une civilisation : sciences, arts, littérature, etc., et l'on verrait alors qu'il constitue l'élément fondamental de la persuasion. L'être, l'idée ou la chose possédant du prestige sont par voie de contagion immédiatement imités et imposent à toute une génération certaines façons de sentir et de traduire les pensées. L'imitation est d'ailleurs le plus souvent inconsciente, et c'est précisément ce qui la rend complète. Les peintres modernes, reproduisant les couleurs effacées et les attitudes rigides de certains primitifs, ne se doutent guère d'où vient leur inspiration ; ils croient à leur propre sincérité, alors que si un maître éminent n'avait pas ressuscité cette forme d'art, on aurait continué à n'en voir que les côtés naïfs et inférieurs. Ceux qui, à l'instar d'un novateur célèbre, inondent leurs toiles d'ombres violettes, ne voient pas dans la nature plus de violet qu'il y a cinquante ans, mais ils sont suggestionnés par l'impression personnelle et spéciale d'un peintre qui sut acquérir un grand prestige. Dans chaque élément de la civilisation, de tels exemples pourraient être aisément invoqués.

On voit par ce qui précède que bien des facteurs peuvent entrer dans la genèse du prestige : un des plus importants fut toujours le succès. L'homme qui réussit, l'idée qui s'impose cessent par ce fait même d'être contestés.

Le prestige disparaît toujours avec l'insuccès. Le héros que la foule acclamait la veille, est conquis par elle le lendemain si le sort l'a frappé. La réaction sera même d'autant plus vive que le prestige aura été plus grand. La multitude considère alors le héros tombé comme un égal, et se venge de s'être inclinée devant une supériorité qu'elle ne reconnaît plus. Robespierre faisant couper le cou à ses collègues et à un grand nombre de ses contemporains, possédait un immense prestige. Un déplacement de

quelques voix le lui fit perdre immédiatement, et la foule le suivit à la guillotine avec autant d'imprécations qu'elle accompagnait la veille ses victimes. C'est toujours avec fureur que les croyants brisent les statues de leurs anciens dieux.

Le prestige enlevé par l'insuccès est perdu brusquement. Il peut s'user aussi par la discussion, mais d'une façon plus lente. Ce procédé est cependant d'un effet très sûr. Le prestige discuté n'est déjà plus du prestige. Les dieux et les hommes ayant su garder longtemps leur prestige n'ont jamais toléré la discussion. Pour se faire admirer des foules, il faut toujours les tenir à distance.

1. Voir mes derniers ouvrages : *Psychologie politique, Les Opinions et croyances, Révolution française.*

2. Gustave Le Bon, *L'Homme et les sociétés*, t. II, p. 116, 1881.

3. Cette influence des titres, des rubans, des uniformes sur les foules se rencontre dans tous les pays, même lorsque le sentiment de l'indépendance personnelle y est très développé. Je reproduis à ce propos un passage curieux du livre d'un voyageur sur le prestige de certains personnages en Angleterre.

« En diverses rencontres, je m'étais aperçu de l'ivresse particulière à laquelle le contact ou la vue d'un pair d'Angleterre expose les Anglais les plus raisonnables. « Pourvu que son état soutienne son rang, ils l'aiment d'avance, et mis en présence supportent tout de lui avec enchantement. On les voit rougir de plaisir à son approche et, s'il leur parle, la joie qu'ils contiennent augmente cette rougeur et fait briller leurs yeux d'un éclat inaccoutumé. Ils ont le lord dans le sang, si l'on peut dire, comme l'Espagnol la danse, l'Allemand la musique et le Français la Révolution. Leur passion pour les chevaux de Shakespeare est moins violente, la satisfaction et l'orgueil qu'ils en tirent moins fondamentaux. Le Livre de la Pairie a un débit considérable et si loin qu'on aille, en le trouve, comme la Bible, entre toutes les mains. »

4. Très conscient de son prestige, l'empereur savait l'accroître en traitant un peu moins bien que des palefreniers les grands personnages qui l'entouraient, et parmi lesquels figuraient plusieurs des célèbres conventionnels tant redoutés de l'Europe. Les récits du temps sont remplis de faits significatifs sur ce point. Un jour, en plein Conseil d'État, Napoléon rudoya grossièrement Beugnot, le traite comme un valet malappris. L'effet produit, il s'approche et lui dit : « Eh bien ! grand imbécile, avez-vous retrouvé votre tête ? » Là-dessus, Beugnot, haut comme un tambour-major, se courbe très bas, et le petit homme, levant la main, prend le grand par l'oreille, « signe de faveur enivrante, écrit Beugnot, geste familier du maître qui s'humanise ». De tels exemples donnent une notion nette du degré de platitude que peut provoquer le prestige. Ils font comprendre l'immense mépris du grand despote pour les hommes de son entourage.

5. Un journal étranger, la *Neue Freie Presse*, de Vienne, s'est livré au sujet de la destinée de Lesseps à des réflexions d'une très judicieuse psychologie, et que, pour cette raison, je reproduis ici :

« Après la condamnation de Ferdinand de Lesseps, on n'a plus le droit de s'étonner de la triste fin de Christophe Colomb. Si Ferdinand de Lesseps est un escroc, toute noble illusion est un crime. L'Antiquité aurait couronné la mémoire de Lesseps d'une auréole de gloire, et lui aurait fait boire à la coupe du nectar, au milieu de l'Olympe, car il a changé la face de la terre, et a accompli des œuvres qui perfectionnent la création. En condamnant Ferdinand de Lesseps, le président de la cour d'appel s'est fait immortel, car toujours les peuples demanderont le nom de l'homme qui ne craignit pas d'abaisser son siècle pour habiller de la casaque du forçat un vieillard dont la vie a été la gloire de ses contemporains.

« Qu'on ne nous parle plus désormais de justice inflexible là où règne la haine bureaucratique contre les grandes œuvres hardies. Les nations ont besoin de ces hommes audacieux qui croient en eux-mêmes et franchissent tous les obstacles, sans égard pour leur propre personne. Le génie ne peut pas être prudent ; avec la prudence il ne pourrait jamais élargir le cercle de l'activité humaine.

« [...] Ferdinand de Lesseps a connu l'ivresse du triomphe et l'amertume des déceptions : Suez et Panama. Ici le cœur se révolte contre la morale du succès. Lorsque de Lesseps eut réussi à relier deux mers, princes et nations lui rendirent leurs hommages ; aujourd'hui qu'il échoue contre les rochers des Cordillères, il n'est plus qu'un vulgaire escroc... Il y a là une guerre des classes de la société, un mécontentement de bureaucrates et d'employés qui se vengent par le code criminel contre ceux qui voudraient s'élever au-dessus des autres... Les législateurs modernes se trouvent embarrassés devant ces grandes idées du génie humain ; le public y comprend moins encore, et il est facile à un avocat général de prouver que Stanley est un assassin et Lesseps un trompeur. »

Chapitre VIII

Limites de variabilité des croyances et des opinions des foules

Les croyances fixes

Un parallélisme étroit existe entre les caractères anatomiques des êtres et leurs caractères psychologiques. Dans les caractères anatomiques nous trouvons certains éléments invariables, ou si peu variables, qu'il faut la durée des âges géologiques pour les changer. À côté de ces caractères fixes, irréductibles, s'en rencontrent d'autres très mobiles que le milieu, l'art de l'éleveur et de l'horticulteur modifient parfois au point de dissimuler, pour l'observateur peu attentif, les caractères fondamentaux.

Le même phénomène s'observe pour les caractères moraux. À côté des éléments psychologiques irréductibles d'une race se rencontrent des éléments mobiles et changeants. Et c'est pourquoi, en étudiant les croyances et les opinions d'un peuple, on constate toujours un fonds très fixe sur lequel se greffent des opinions aussi mobiles que le sable qui recouvre le rocher.

Les croyances et les opinions des foules forment ainsi deux classes bien distinctes. D'une part, les grandes croyances permanentes, se perpétuant plusieurs siècles, et sur lesquelles une civilisation entière repose. Telles, autrefois, la conception féodale, les idées chrétiennes, celles de la réforme. Tels, de nos jours, le principe des nationalités, les idées démocratiques et sociales. D'autre part, les opinions momentanées et changeantes dérivées le plus souvent des conceptions générales que chaque âge voit apparaître et mourir : telles les théories qui guident les arts et la littérature à certains moments, celles, par exemple, qui produisent le romantisme, le naturalisme,

etc. Aussi superficielles que la mode, elles changent comme les petites vagues naissant et s'évanouissant perpétuellement à la surface d'un lac aux eaux profondes.

Les grandes croyances générales sont en nombre fort restreint. Leur formation et leur disparition constituent pour chaque race historique les points culminants de son histoire. Elles sont la vraie charpente des civilisations.

Une opinion passagère s'établit aisément dans l'âme des foules, mais il est très difficile d'y ancrer une croyance durable, fort difficile également de détruire cette dernière lorsqu'elle est formée. On ne peut guère la changer qu'au prix de révolutions violentes et seulement lorsque la croyance a perdu presque entièrement son empire sur les âmes. Les révolutions servent alors à rejeter entièrement des croyances à peu près abandonnées déjà, mais que le joug de la coutume empêchait de délaissier complètement. Les révolutions qui commencent sont en réalité des croyances qui finissent.

Le jour précis où une grande croyance se trouve marquée pour mourir est celui où sa valeur commence à être discutée. Toute croyance générale n'étant guère qu'une fiction ne saurait subsister qu'à la condition d'échapper à l'examen.

Mais alors même qu'une croyance est fortement ébranlée, les institutions qui en dérivent conservent leur puissance et ne s'effacent que lentement. Quand elle a enfin perdu complètement son pouvoir, tout ce qu'elle soutenait s'écroule. Il n'a pas encore été donné à un peuple de changer ses croyances sans être aussitôt condamné à transformer les éléments de sa civilisation.

Il les transforme jusqu'à ce qu'il ait adopté une nouvelle croyance générale ; et vit jusque-là forcément dans l'anarchie. Les croyances générales sont les supports nécessaires des civilisations ; elles impriment une orientation aux idées et seules peuvent inspirer la foi et créer le devoir.

Les peuples ont toujours senti l'utilité d'acquérir des croyances générales, et compris d'instinct que leur disparition devait marquer pour eux l'heure de la décadence. Le culte fanatique de Rome fut la croyance qui rendit les Romains maîtres du monde. Cette croyance morte, Rome dut périr. C'est seulement lorsqu'ils eurent acquis quelques croyances communes que les barbares, destructeurs de la civilisation romaine, atteignirent à une certaine cohésion et purent sortir de l'anarchie.

Ce n'est donc pas sans cause que les peuples ont toujours défendu leurs convictions avec intolérance. Très critiquable au point de vue philosophique, elle représente dans la vie des nations une vertu. C'est pour fonder ou maintenir des croyances générales que le Moyen Âge éleva tant de bûchers, que tant d'inventeurs et de novateurs moururent dans le désespoir quand ils évitaient les supplices. C'est pour les défendre que le monde a été tant de fois bouleversé, que des millions d'hommes sont tombés sur les champs de bataille, et y tomberont encore.

De grandes difficultés s'opposent, nous l'avons dit, à l'établissement d'une croyance générale, mais, définitivement établie, sa puissance est pour longtemps invincible ; et quelle que soit sa fausseté philosophique, elle s'impose aux plus lumineux esprits. Les peuples de l'Europe n'ont-ils pas, depuis quinze siècles, considéré comme vérités indiscutables des légendes religieuses aussi barbares¹, quand on les examine de près, que celles de Moloch. L'effrayante absurdité de la légende d'un Dieu se vengeant sur son fils par d'horribles supplices de la désobéissance d'une de ses créatures n'a pas été aperçue pendant bien des siècles. Les plus puissants génies, un Galilée, un Newton, un Leibniz, n'ont pas même supposé un instant que la vérité de telles légendes pût être discutée. Rien ne démontre mieux l'hypnotisation produite par les croyances générales, mais rien ne marque mieux aussi les humiliantes limites de notre esprit.

Dès qu'un dogme nouveau est implanté dans l'âme des foules, il devient l'inspirateur de ses institutions, de ses arts et de sa conduite. Son empire sur les âmes est alors absolu. Les hommes d'action songent à le réaliser, les législateurs à l'appliquer, les philosophes, les artistes, les littérateurs se préoccupent de le traduire sous des formes diverses.

De la croyance fondamentale, des idées momentanées accessoires peuvent surgir, mais elles portent toujours l'empreinte de la foi dont elles sont issues. La civilisation égyptienne, la civilisation du Moyen Âge, la civilisation musulmane des Arabes dérivent d'un petit nombre de croyances religieuses qui ont imprimé leur marque sur les moindres éléments de ces civilisations, et permettent de les reconnaître aussitôt.

Grâce aux croyances générales, les hommes de chaque âge sont entourés d'un réseau de traditions, d'opinions et de coutumes, au joug desquelles ils ne sauraient échapper et qui les rendent toujours un peu semblables les uns aux autres. L'esprit le plus indépendant ne songe pas à s'y soustraire. Il n'est de véritable tyrannie que celle qui s'exerce

inconsciemment sur les âmes, parce que c'est la seule qui ne puisse se combattre. Tibère, Gengis Khan, Napoléon furent des tyrans redoutables sans doute, mais, du fond de leur tombeau, Moïse, Bouddha, Jésus, Mahomet, Luther ont exercé sur les âmes un despotisme bien autrement profond. Une conspiration abattra un tyran, mais que peut-elle sur une croyance bien établie ? Dans sa lutte violente contre le catholicisme, et malgré l'assentiment apparent des multitudes, malgré des procédés de destruction aussi impitoyables que ceux de l'Inquisition, c'est notre grande Révolution qui a été vaincue. Les seuls tyrans réels de l'humanité ont toujours été les ombres des morts ou les illusions qu'elle s'est créées.

L'absurdité philosophique de certaines croyances générales n'a jamais été, je le répète, un obstacle à leur triomphe. Ce triomphe ne semble même possible qu'à la condition qu'elles renferment quelque mystérieuse absurdité. L'évidente faiblesse des croyances socialistes actuelles ne les empêchera pas de s'implanter dans l'âme des foules. Leur véritable infériorité par rapport à toutes les croyances religieuses tient uniquement à ceci : l'idéal de bonheur promis par ces dernières ne devant être réalisé que dans une vie future, personne ne pouvait contester cette réalisation. L'idéal de bonheur socialiste devant se réaliser sur terre, la vanité des promesses apparaîtra dès les premières tentatives de réalisation, et la croyance nouvelle perdra du même coup tout prestige. Sa puissance ne grandira donc que jusqu'au jour de la réalisation. Et c'est pourquoi si la religion nouvelle exerce d'abord, comme toutes celles qui l'ont précédée, une action destructive, elle ne pourra exercer ensuite un rôle créateur.

Les opinions mobiles des foules

Au-dessus des croyances fixes, dont nous venons de montrer la puissance, se trouve une couche d'opinions, d'idées, de pensées qui naissent et meurent constamment. La durée de quelques-unes est fort éphémère, et les plus importantes ne dépassent guère la vie d'une génération. Nous avons marqué déjà que les changements survenant dans ces opinions sont parfois beaucoup plus superficiels que réels, et portent toujours l'empreinte des qualités de la race. Considérant, par exemple, les institutions politiques de notre pays, nous avons montré que les partis en apparence les plus contraires : monarchistes, radicaux, impérialistes, socialistes, etc., ont un idéal absolument identique, et que cet idéal tient uniquement à la structure

mentale de notre race, puisque, sous des noms analogues, on retrouve chez d'autres nations un idéal contraire. Le nom donné aux opinions, les adaptations trompeuses ne changent pas le fond des choses. Les bourgeois de la Révolution, tout imprégnés de littérature latine, et qui, les yeux fixés sur la république romaine, adoptèrent ses lois, ses faisceaux et ses toges, n'étaient pas devenus des Romains parce qu'ils restaient sous l'empire d'une puissante suggestion historique.

Le rôle du philosophe est de rechercher ce qui subsiste des croyances anciennes sous les changements apparents, et de distinguer dans le flot mouvant des opinions, les mouvements déterminés par les croyances générales et l'âme de la race.

Sans ce critérium, on pourrait croire que les foules changent de croyances politiques ou religieuses fréquemment et à volonté. L'histoire tout entière, politique, religieuse, artistique, littéraire, semble le prouver en effet.

Prenons, par exemple, une courte période, 1790 à 1820 seulement, c'est-à-dire trente ans, la durée d'une génération. Nous y voyons les foules, d'abord monarchiques, devenir révolutionnaires, puis impérialistes, puis encore monarchiques. En religion, elles évoluent pendant le même temps du catholicisme à l'athéisme, puis au déisme, puis retournent aux formes les plus exagérées du catholicisme. Et ce ne sont pas seulement les foules, mais également ceux les dirigeant qui subissent de pareilles transformations. On voit ces grands Conventionnels, ennemis jurés des rois et ne voulant ni dieux ni maîtres, devenir humbles serviteurs de Napoléon, puis porter pieusement des cierges dans les processions sous Louis XVIII.

Et durant les soixante-dix années qui suivent, quels changements encore dans les opinions des foules. La « Perfide Albion » du début de ce siècle devenant l'alliée de la France sous l'héritier de Napoléon ; la Russie, deux fois en guerre avec nous, et qui avait tant applaudi à nos derniers revers, considérée subitement comme une amie.

En littérature, en art, en philosophie, les successions d'opinions se manifestent plus rapides encore. Romantisme, naturalisme, mysticisme, etc. naissent et meurent tour à tour. L'artiste et l'écrivain acclamés hier sont profondément dédaignés demain.

Mais, si nous analysons ces changements, en apparence si profonds, que voyons-nous ? Tous ceux contraires aux croyances générales et aux sentiments de la race n'ont qu'une durée éphémère, et le fleuve détourné

reprend bientôt son cours. Les opinions qui ne se rattachent à aucune croyance générale, à aucun sentiment de la race, et qui par conséquent ne sauraient avoir de fixité, sont à la merci de tous les hasards ou, si l'on préfère, des moindres changements de milieu. Formées à l'aide de la suggestion et de la contagion, elles sont toujours momentanées et naissent et disparaissent parfois aussi rapidement que les dunes de sable formées par le vent au bord de la mer.

De nos jours, la somme des opinions mobiles des foules est plus grande que jamais ; et cela, pour trois raisons différentes.

La première est que les anciennes croyances, perdant progressivement leur empire, n'agissent plus comme jadis sur les opinions passagères pour leur donner une certaine orientation. L'effacement des croyances générales laisse place à une foule d'opinions particulières sans passé ni avenir.

La seconde raison est que la puissance croissante des foules trouvant de moins en moins le contrepoids, leur mobilité extrême d'idées peut se manifester librement.

La troisième raison enfin est la diffusion récente de la presse faisant passer sans cesse sous les yeux les opinions les plus contraires. Les suggestions engendrées par chacune d'elles sont bientôt détruites par des suggestions opposées. Aucune opinion n'arrive donc à s'étendre et toutes sont vouées à une existence éphémère. Elles meurent avant d'avoir pu se propager assez pour devenir générales.

De ces causes diverses résulte un phénomène très nouveau dans l'histoire du monde, et bien caractéristique de l'âge actuel, je veux parler de l'impuissance des gouvernements à diriger l'opinion.

Jadis, et ce jadis n'est pas fort loin, l'action des gouvernements, l'influence de quelques écrivains et d'un petit nombre de journaux constituaient les vrais régulateurs de l'opinion. Aujourd'hui les écrivains ont perdu toute influence et les journaux ne font plus que refléter l'opinion. Quant aux hommes d'État, loin de la diriger, ils ne cherchent qu'à la suivre. Leur crainte de l'opinion va parfois jusqu'à la terreur et ôte toute fixité à leur conduite.

L'opinion des foules tend donc à devenir de plus en plus le régulateur suprême de la politique. Elle arrive aujourd'hui à imposer des alliances, comme nous l'avons vu pour l'alliance russe, presque exclusivement sortie d'un mouvement populaire.

C'est un symptôme bien curieux de voir de nos jours papes, rois et empereurs, se soumettre au mécanisme de l'interview, pour exposer leur pensée, sur un sujet donné, au jugement des foules. On a pu dire jadis que la politique n'était pas chose sentimentale. Pourrait-on le dire actuellement encore en la voyant prendre pour guide les impulsions de foules mobiles ignorant la raison, et dirigées seulement par le sentiment ?

Quant à la presse, autrefois directrice de l'opinion, elle a dû, comme les gouvernements, s'effacer devant le pouvoir des foules. Sa puissance certes est considérable, mais seulement parce qu'elle représente exclusivement le reflet des opinions populaires et de leurs incessantes variations. Devenue simple agence d'information, elle renonce à imposer aucune idée, aucune doctrine. Elle suit tous les changements de la pensée publique, et les nécessités de la concurrence l'y obligent sous peine de perdre ses lecteurs. Les vieux organes solennels et influents d'autrefois, dont la précédente génération écoutait pieusement les oracles, ont disparu ou sont devenus feuilles d'informations encadrées de chroniques amusantes, de cancans mondains et de réclames financières. Quel serait aujourd'hui le journal assez riche pour permettre à ses rédacteurs des opinions personnelles, et quelle autorité ces opinions obtiendraient-elles près de lecteurs demandant seulement à être renseignés ou amusés, et qui, derrière chaque recommandation, entrevoient toujours le spéculateur ? La critique n'a même plus le pouvoir de lancer un livre ou une pièce de théâtre. Elle peut nuire, mais non servir. Les journaux ont tellement conscience de l'inutilité de toute opinion personnelle, qu'ils ont généralement supprimé les critiques littéraires, se bornant à donner le titre du livre avec deux ou trois lignes de réclame et, dans vingt ans, il en sera probablement de même pour la critique théâtrale.

Épier l'opinion est devenu aujourd'hui la préoccupation essentielle de la presse et des gouvernements. Quel effet produira tel événement, tel projet législatif, tel discours, voilà ce qu'il faut savoir ; ce n'est pas facile, car rien n'est plus mobile et plus changeant que la pensée des foules. On les voit accueillir avec des anathèmes ce qu'elles avaient acclamé la veille.

Cette absence totale de direction de l'opinion, et en même temps la dissolution des croyances générales ont eu pour résultat final un émiettement complet de toutes les convictions, et l'indifférence croissante des foules, aussi bien que des individus, pour ce qui ne touche pas nettement leurs intérêts immédiats. Les questions de doctrines, telles que le

socialisme, ne recrutent guère de défenseurs réellement convaincus que dans les couches illettrées : ouvriers des mines et des usines, par exemple. Le petit bourgeois, l'ouvrier légèrement teinté d'instruction sont devenus trop sceptiques.

L'évolution ainsi opérée depuis trente ans est frappante. À l'époque précédente, peu éloignée pourtant, les opinions possédaient encore une orientation générale ; elles dérivait de l'adoption de quelque croyance fondamentale. Le fait seul d'être monarchiste donnait fatalement, aussi bien en histoire que dans les sciences, certaines idées arrêtées et le fait d'être républicain conférait des idées tout à fait contraires. Un monarchiste savait pertinemment que l'homme ne descend pas du singe, et un républicain savait non moins pertinemment qu'il en descend. Le monarchiste devait parler de la Révolution avec horreur, et le républicain avec vénération. Certains noms, tels que ceux de Robespierre et de Marat, devaient être prononcés avec des mines dévotes, et d'autres, comme ceux de César, d'Auguste et de Napoléon ne pouvaient être articulés sans invectives. Jusque dans notre Sorbonne prévalait cette naïve façon de concevoir l'histoire.

Aujourd'hui devant la discussion et l'analyse, toute opinion perd son prestige ; ses angles s'usent vite, et il survit bien peu d'idées capables de nous passionner. L'homme moderne est de plus en plus envahi par l'indifférence.

Ne déplorons pas trop cet effritement général des opinions. Que ce soit un symptôme de décadence dans la vie d'un peuple, on ne saurait le contester. Les voyants, les apôtres, les meneurs, les convaincus en un mot, ont certes une bien autre force que les négateurs, les critiques et les indifférents : mais n'oublions pas qu'avec la puissance actuelle des foules, si une seule opinion pouvait acquérir assez de prestige pour s'imposer, elle serait bientôt revêtue d'un pouvoir tellement tyrannique que tout devrait aussitôt plier devant elle. L'âge de la libre discussion serait alors clos pour longtemps. Les foules représentent des maîtres pacifiques quelquefois, comme l'étaient à leurs heures Héliogabale et Tibère ; mais elles ont aussi de furieux caprices. Une civilisation prête à tomber entre leurs mains est à la merci de trop de hasards pour durer bien longtemps. Si quelque chose pouvait retarder un peu l'heure de l'effondrement, ce serait précisément l'extrême mobilité des opinions et l'indifférence croissante des foules pour toutes les croyances générales.

1. Barbares philosophiquement, j'entends. Pratiquement, elles ont créé une civilisation entièrement nouvelle et pendant de longs siècles, laissé entrevoir à l'homme ces paradis enchantés du rêve et de l'espoir qu'il ne connaîtra plus.

Livre III
Classification et description
des diverses catégories de foules

Chapitre IX

Classification des foules

Nous avons indiqué dans cet ouvrage les caractères généraux communs aux foules. Il nous reste à étudier les caractères particuliers superposés à ces caractères généraux, suivant les diverses catégories de collectivités.

Exposons d'abord une brève classification des foules.

Notre point de départ sera la simple multitude. Sa forme la plus inférieure se présente lorsqu'elle est composée d'individus appartenant à des races différentes. Son seul lieu commun se trouve alors la volonté, plus ou moins respectée, d'un chef. On peut donner comme types de telles multitudes, les barbares d'origines diverses, qui, pendant plusieurs siècles, envahirent l'Empire romain.

Au-dessus de ces multitudes sans cohésion, apparaissent celles qui, sous l'action de certains facteurs, ont acquis des caractères communs et fini par former une race. Elles présenteront à l'occasion les caractéristiques spéciales des foules, mais toujours contenues par celles de la race.

Les diverses catégories de foules observables chez chaque peuple peuvent se diviser de la façon suivante :

A) <i>Foules hétérogènes</i>	{	1° <i>Anonymes</i> (foules des rues, par exemple);
		2° <i>Non anonymes</i> (jurys, assemblées parlementaires, etc.);
B) <i>Foules homogènes</i>	{	1° <i>Sectes</i> (sectes politiques, sectes religieuses, etc.);
		2° <i>Castes</i> (caste militaire, caste sacerdotale, caste ouvrière, etc.);
		3° <i>Classes</i> (classe bourgeoise, classe paysanne, etc.).

Indiquons en quelques mots les caractères différentiels des diverses catégories de foules¹.

Foules hétérogènes

Ces collectivités sont celles dont nous avons étudié précédemment les caractères. Elles se composent d'individus quelconques, quelle que soit leur profession ou leur intelligence.

Nous avons prouvé dans cet ouvrage que la psychologie des hommes en foule diffère essentiellement de leur psychologie individuelle, et que l'intelligence ne soustrait pas à cette différenciation. Nous avons vu que, dans les collectivités, elle ne joue aucun rôle. Seuls des sentiments inconscients peuvent alors agir.

Un facteur fondamental, la race, permet de diviser assez nettement les diverses foules hétérogènes.

Nous sommes plusieurs fois déjà revenu sur son rôle et avons montré qu'elle est le plus puissant facteur capable de déterminer les actions des hommes. Son influence se manifeste également dans les caractères des foules. Une multitude composée d'individus quelconques, mais tous Anglais ou Chinois, différera profondément d'une autre composée d'individus également quelconques, mais de races variées : Russes, Français, Espagnols, etc.

Les profondes divergences créées par la constitution mentale héréditaire dans la façon de sentir et de penser des hommes, éclatent dès que certaines circonstances, assez rares d'ailleurs, réunissent dans une même foule, en proportions à peu près égales, des individus de nationalités différentes, quelque identiques que soient en apparence les intérêts qui les rassemblent. Les tentatives faites par les socialistes pour fusionner dans de grands congrès les représentants de la population ouvrière de chaque pays ont toujours abouti aux plus furieuses discordes. Une foule latine, si révolutionnaire ou si conservatrice qu'on la suppose, fera invariablement appel, pour réaliser ses exigences, à l'intervention de l'État. Elle est toujours centralisatrice et plus ou moins césarienne. Une foule anglaise ou américaine, au contraire, ne connaît pas l'État et ne s'adresse qu'à l'initiative privée. Une foule française tient avant tout à l'égalité, et une foule anglaise à la liberté. Ces différences de races engendrent presque autant d'espèces de foules qu'il y a de nations.

L'âme de la race domine donc entièrement l'âme de la foule. Elle est le substratum puissant qui limite les oscillations. *Les caractères des foules sont d'autant moins accentués que l'âme de la race est plus forte.* C'est là une loi essentielle. L'état de foule et la domination des foules constituent la barbarie ou le retour à la barbarie. C'est en acquérant une âme solidement constituée que la race se soustrait de plus en plus à la puissance irréfléchie des foules et sort de la barbarie.

En dehors de la race, la seule classification importante à faire pour les foules hétérogènes est de les séparer en foules anonymes, comme celles des rues, et en foules non anonymes, les assemblées délibérantes et les jurés par exemple. Le sentiment de la responsabilité, nul chez les premières et développé chez les secondes, donne à leurs actes des orientations souvent différentes.

Foules homogènes

Les foules homogènes comprennent : 1^o) *les sectes* ; 2^o) *les castes* ; 3^o) *les classes*.

La *secte* marque le premier degré dans l'organisation des foules homogènes. Elle comprend des individus d'éducation, de professions, de milieux parfois fort différents, n'ayant entre eux que le lien unique des croyances. Telles sont les sectes religieuses et politiques, par exemple.

La *caste* représente le plus haut degré d'organisation dont la foule soit susceptible. Alors que la secte est formée d'individus de professions, d'éducation, de milieux souvent dissemblables et rattachés seulement par la communauté des croyances, la caste ne comprend que des individus de même profession et par conséquent d'éducation et de milieux à peu près identiques. Telles sont les castes militaire et sacerdotale.

La *classe* se compose d'individus d'origines diverses, réunis non par la communauté des croyances, comme les membres d'une secte, ni par la communauté des occupations professionnelles, comme les membres d'une caste, mais par certains intérêts, certaines habitudes de vie et d'éducation semblables. Telles la classe bourgeoise, la classe agricole, etc.

N'étudiant dans cet ouvrage que les foules hétérogènes, je m'occuperai seulement de quelques catégories de cette variété de foules choisies comme types.

¹. On trouvera des détails sur les diverses catégories de foules dans mes derniers ouvrages (*La Psychologie politique, Les Opinions et les croyances, Psychologie des révolutions*).

Chapitre X

Les foules dites criminelles

Les foules tombant, après une certaine période d'excitation, à l'état de simples automates inconscients menés par des suggestions, il semble difficile de les qualifier en aucun cas de criminelles. Je conserve cependant ce qualificatif erroné parce qu'il a été consacré par des recherches psychologiques. Certains actes des foules sont assurément criminels considérés en eux-mêmes, mais alors au même titre que l'acte d'un tigre dévorant un Hindou, après l'avoir d'abord laissé déchiqueter par ses petits pour les distraire.

Les crimes des foules résultent généralement d'une suggestion puissante, et les individus qui y ont pris part sont persuadés ensuite avoir obéi à un devoir. Tel n'est pas du tout le cas du criminel ordinaire.

L'histoire des crimes commis par les foules met en évidence ce qui précède.

On peut citer comme exemple typique le meurtre du gouverneur de la Bastille, M. de Launay. Après la prise de cette forteresse, le gouverneur, entouré d'une foule très excitée, recevait des coups de tous côtés. On proposait de le pendre, de lui couper la tête, ou de l'attacher à la queue d'un cheval. En se débattant, il frappa par mégarde d'un coup de pied l'un des assistants. Quelqu'un proposa, et sa suggestion fut acclamée aussitôt par la foule, que l'individu atteint coupât le cou au gouverneur.

« Celui-ci, cuisinier sans place, demi-badaud qui est allé à la Bastille pour voir ce qui s'y passait, juge que, puisque tel est l'avis général, l'action est patriotique, et croit même mériter une médaille en détruisant un monstre. Avec un sabre qu'on lui prête, il frappe sur le col nu ; mais le sabre mal affilé ne coupant pas, il tire de sa poche un petit couteau à manche noir

et (comme, en sa qualité de cuisinier, il sait travailler les viandes) il achève heureusement l'opération. »

On voit clairement ici le mécanisme précédemment indiqué. Obéissance à une suggestion d'autant plus puissante qu'elle est collective, conviction chez le meurtrier d'avoir commis un acte fort méritoire, et conviction naturelle puisqu'il a pour lui l'approbation unanime de ses concitoyens. Un acte semblable peut être légalement, mais non psychologiquement, qualifié de criminel.

Les caractères généraux des foules dites criminelles sont exactement ceux que nous avons constatés chez toutes les foules : suggestibilité, crédulité, mobilité, exagération des sentiments bons ou mauvais, manifestation de certaines formes de moralité, etc.

Nous retrouverons tous ces caractères chez une des foules qui laissèrent un des plus sinistres souvenirs de notre histoire : les septembriseurs. Elle présente d'ailleurs beaucoup d'analogies avec celles qui firent la Saint-Barthélemy. J'emprunte les détails du récit à Taine, qui les a puisés dans les mémoires du temps.

On ne sait pas exactement qui donna l'ordre ou suggéra de vider les prisons en massacrant les prisonniers. Que ce soit Danton, comme cela paraît probable, ou tout autre, peu importe ; le seul fait intéressant pour nous est celui de la suggestion puissante reçue par la foule chargée du massacre.

L'armée des massacreurs comprenait environ trois cents personnes, et constituait le type parfait d'une foule hétérogène. À part un très petit nombre de gredins professionnels, elle se composait surtout de boutiquiers et d'artisans de corps d'état divers : cordonniers, serruriers, perruquiers, maçons, employés, commissionnaires, etc. Sous l'influence de la suggestion reçue, ils sont, comme le cuisinier cité plus haut, parfaitement convaincus d'accomplir un devoir patriotique. Ils remplissent une double fonction, juges et bourreaux, et ne se considèrent en aucune façon comme des criminels.

Pénétrés de l'importance de leur rôle, ils commencent par former une sorte de tribunal, et immédiatement apparaissent l'esprit simpliste et l'équité non moins simpliste des foules. Vu le nombre considérable des accusés, on décide d'abord que les nobles, les prêtres, les officiers, les serviteurs du roi, c'est-à-dire tous les individus dont la profession seule est une preuve de culpabilité aux yeux d'un bon patriote, seront massacrés en

tas sans qu'il soit besoin de décision spéciale. On jugera les autres sur la mine et la réputation. La conscience rudimentaire de la foule étant ainsi satisfaite, elle va pouvoir procéder légalement au massacre et donner libre cours aux instincts de férocité dont j'ai montré ailleurs la genèse, et que les collectivités ont le pouvoir de développer à un haut degré. Ils n'empêcheront pas du reste – ainsi que cela est la règle dans les foules – la manifestation concomitante d'autres sentiments contraires, tels qu'une sensibilité souvent aussi extrême que la férocité.

« Ils ont la sympathie expansive et la sensibilité prompte de l'ouvrier parisien. À l'Abbaye, un fédéré, apprenant que depuis vingt-six heures on avait laissé les détenus sans eau, voulait absolument exterminer le guichetier négligent, et l'eût fait sans les supplications des détenus eux-mêmes. Lorsqu'un prisonnier est acquitté (par leur tribunal improvisé), gardes et tueurs, tout le monde l'embrasse avec transport, on applaudit à outrance », puis on retourne tuer les autres. Pendant le massacre une aimable gaieté ne cesse de régner. Ils dansent et chantent autour des cadavres, disposent des bancs « pour les dames » heureuses de voir tuer des aristocrates. Ils continuent aussi à manifester une équité spéciale. Un tueur s'étant plaint, à l'Abbaye, que les dames placées un peu loin voient mal, et que quelques assistants seuls ont le plaisir de frapper les aristocrates, ils se rendent à la justesse de cette observation, et décident de faire passer lentement les victimes entre deux haies d'égorgeurs qui ne pourront frapper qu'avec le dos du sabre, afin de prolonger le supplice. À la Force les victimes sont mises entièrement nues, déchiquetées pendant une demi-heure ; puis, quand tout le monde a bien vu, on les achève en leur ouvrant le ventre.

Les massacreurs sont d'ailleurs fort scrupuleux, et manifestent la moralité dont nous avons déjà signalé l'existence au sein des foules. Ils rapportent sur la table des comités l'argent et les bijoux des victimes.

Dans tous leurs actes on retrouve toujours ces formes rudimentaires de raisonnement, caractéristiques de l'âme des foules. C'est ainsi qu'après l'égorgement des douze ou quinze cents ennemis de la nation, quelqu'un fait observer, et immédiatement sa suggestion est acceptée, que les autres prisons, contenant des vieux mendiants, des vagabonds, des jeunes détenus, renferment en réalité des bouches inutiles, dont il serait bon de se débarrasser. D'ailleurs figurent certainement parmi eux des ennemis du peuple, tels, par exemple, qu'une certaine dame Delarue, veuve d'un

empoisonneur : « Elle doit être furieuse d'être en prison ; si elle pouvait, elle mettrait le feu à Paris ; elle doit l'avoir dit, elle l'a dit. Encore un coup de balai. » La démonstration paraît évidente, et tout est massacré en bloc, y compris une cinquantaine d'enfants de douze à dix-sept ans qui, d'ailleurs, eux-mêmes, auraient pu devenir des ennemis de la nation et devaient par conséquent être supprimés.

Après une semaine de travail, toutes ces opérations étaient terminées, et les massacreurs purent songer au repos. Intimement persuadés qu'ils avaient bien mérité de la patrie, ils vinrent réclamer une récompense aux autorités ; les plus zélés exigèrent même une médaille.

L'histoire de la Commune de 1871 nous offre plusieurs faits analogues. L'influence grandissante des foules et les capitulations successives des pouvoirs devant elles en fourniront certainement bien d'autres.

Chapitre XI

Les jurés de cour d'assises

Ne pouvant étudier ici toutes les catégories de jurés, j'examinerai seulement la plus importante, celle des cours d'assises. Ils constituent un excellent exemple de foule hétérogène non anonyme. On y retrouve la suggestibilité, la prédominance des sentiments inconscients, la faible aptitude au raisonnement, l'influence des meneurs, etc. En les étudiant nous aurons l'occasion d'observer d'intéressants spécimens des erreurs que peuvent commettre les personnes non initiées à la psychologie des collectivités.

Les jurés fournissent tout d'abord une preuve de la faible importance, au point de vue des décisions, du niveau mental des divers éléments composant une foule. Nous avons vu que, dans une assemblée délibérante appelée à donner son opinion sur une question n'ayant pas un caractère tout à fait technique, l'intelligence ne joue aucun rôle ; et qu'une réunion de savants ou d'artistes n'émet pas, sur des sujets généraux, des jugements sensiblement différents de ceux d'une assemblée de maçons. À diverses époques, l'administration choisissait soigneusement les personnes appelées à composer le jury, et les recrutait parmi les classes éclairées : professeurs, fonctionnaires, lettrés, etc. Aujourd'hui le jury est surtout formé de petits marchands, petits patrons et employés. Or, au grand étonnement des écrivains spécialistes, quelle qu'ait été la composition des jurys, la statistique montre leurs décisions identiques. Les magistrats eux-mêmes, si hostiles pourtant à l'institution du jury, ont dû reconnaître l'exactitude de cette assertion. Voici comme s'exprime à ce sujet un ancien président de cour d'assises, M. Bérard des Glajeux, dans ses *Souvenirs* :

Aujourd'hui les choix du jury sont en réalité dans les mains des conseillers municipaux, qui admettent ou éliminent, à leur gré, suivant les préoccupations politiques et électorales inhérentes à leur situation... La majorité des élus se compose de commerçants moins importants qu'on ne les choisissait autrefois, et des employés de certaines administrations... Toutes les opinions se fondant avec toutes les professions dans le rôle de juge, beaucoup ayant l'ardeur des néophytes, et les hommes de meilleure volonté se rencontrant dans les situations les plus humbles, l'esprit du jury n'a pas changé : *ses verdicts sont restés les mêmes*.

Retenons de ce passage les conclusions qui sont très justes, et non les explications qui sont très faibles. Il ne faut pas s'étonner d'une telle faiblesse, car la psychologie des foules, et par conséquent des jurés, semble avoir été le plus souvent aussi inconnue des avocats que des magistrats. J'en trouve la preuve dans ce fait rapporté par le même auteur, qu'un des plus illustres avocats de la cour d'assises, Lachaud, usait systématiquement de son droit de récusation à l'égard de tous les individus intelligents faisant partie du jury. Or l'expérience – l'expérience seule – a fini par apprendre l'entière inutilité des récusations. Le ministère public et les avocats, à Paris du moins, y ont complètement renoncé aujourd'hui ; et, comme le fait remarquer M. des Glajeux, les verdicts n'ont pas changé, « ils ne sont ni meilleurs ni pires ».

De même que toutes les foules, les jurés sont très fortement impressionnés par des sentiments et très faiblement par des raisonnements. « Ils ne résistent pas, écrit un avocat, à la vue d'une femme donnant à téter, ou à un défilé d'orphelins. » « Il suffit qu'une femme soit agréable, dit M. des Glajeux, pour obtenir la bienveillance du jury. »

Impitoyables aux crimes qui semblent pouvoir les atteindre – et qui sont précisément d'ailleurs les plus redoutables pour la société –, les jurés se montrent au contraire fort indulgents pour les crimes dits passionnels. Ils sont rarement sévères pour l'infanticide des filles mères et moins encore pour la fille abandonnée qui vitriolise son séducteur. Ils sentent fort bien d'instinct que ces crimes-là sont peu dangereux pour la société, et que, dans un pays où la loi ne protège pas les filles abandonnées, la vengeance de l'une d'elles est plus utile que nuisible, en intimidant d'avance les futurs séducteurs¹.

Les jurys, comme toutes les foules, sont fort éblouis par le prestige, et le président des Glajeux fait justement remarquer que, très démocratiques dans leur composition, ils se montrent très aristocratiques dans leurs affections : « Le nom, la naissance, la grande fortune, la renommée,

l'assistance d'un avocat illustre, les choses qui distinguent et les choses qui reluisent forment un appoint très considérable dans la main des accusés. »

Agir sur les sentiments des jurés, et comme avec toutes les foules, raisonner fort peu, ou n'employer que des formes rudimentaires de raisonnement, doit être la préoccupation d'un bon avocat. Un avocat anglais célèbre par ses succès en cour d'assises a bien analysé cette méthode.

Il observait attentivement le jury tout en plaidant. C'est le moment favorable. Avec du flair et de l'habitude, l'avocat lit sur les physionomies l'effet de chaque phrase, de chaque mot, et il en tire ses conclusions. Il s'agit tout d'abord de distinguer les membres acquis d'avance à la cause. Le défenseur achève en un tour de main de se les assurer, après quoi il passe aux membres qui semblent, au contraire, mal disposés, et il s'efforce de deviner pourquoi ils sont contraires à l'accusé. C'est la partie délicate du travail, car il peut y avoir une infinité de raisons d'avoir envie de condamner un homme, en dehors du sentiment de la justice.

Ces quelques lignes résument très justement le but de l'art oratoire, et nous montrent aussi l'inutilité des discours faits d'avance puisqu'il faut à chaque instant modifier les termes employés, suivant l'impression produite.

L'orateur n'a pas besoin de convertir tous les membres d'un jury, mais seulement les meneurs qui détermineront l'opinion générale. Comme dans toutes les foules, un petit nombre d'individus conduisent les autres. « J'ai fait l'expérience, dit l'avocat que je citais plus haut, qu'au moment de rendre le verdict, il suffisait d'un ou deux hommes énergiques pour entraîner le reste du jury. » Ce sont ces deux ou trois qu'il faut convaincre par d'habiles suggestions. On doit d'abord et avant tout leur plaire. L'homme en foule à qui l'on plaît est déjà presque convaincu, et tout disposé à considérer comme excellentes les raisons quelconques qu'on lui présente. Je trouve, dans un travail intéressant sur M^e Lachaud, l'anecdote suivante :

On sait que pendant toute la durée des plaidoiries qu'il prononçait aux assises, Lachaud ne perdait pas de vue deux ou trois jurés qu'il savait, ou sentait, influents, mais revêches. Généralement, il parvenait à réduire ces récalcitrants. Pourtant, une fois, en province, il en trouva un qu'il dardait vainement de son argumentation la plus tenace depuis trois quarts d'heure : le premier du deuxième banc, le septième juré. C'était désespérant ! Tout à coup, au milieu d'une démonstration passionnante, Lachaud s'arrête, et s'adressant au président de la cour d'assises : « Monsieur le Président, dit-il, ne pourriez-vous pas faire tirer le rideau, là en face. Monsieur le septième juré est aveuglé par le soleil. » Le septième juré rougit, sourit, remercia. Il était acquis à la défense.

Plusieurs écrivains, et des plus distingués, ont fortement combattu dans ces derniers temps l'institution du jury, seule protection pourtant contre les

erreurs vraiment bien fréquentes d'une caste sans contrôle². Les uns voudraient un jury recruté seulement parmi les classes éclairées ; mais nous avons déjà prouvé que même dans ce cas les décisions seraient identiques à celles actuellement rendues. D'autres, se basant sur les erreurs commises par les jurés, voudraient supprimer ces derniers et les remplacer par des juges. Mais comment peuvent-ils oublier que les erreurs reprochées au jury, sont toujours d'abord commises par des juges, puisque l'accusé déféré au jury a été considéré comme coupable par plusieurs magistrats : le juge d'instruction, le procureur de la République et la Chambre des mises en accusation. Et ne voit-on pas alors que s'il était définitivement jugé par des magistrats au lieu de l'être par des jurés, l'accusé perdrait sa seule chance d'être reconnu innocent. Les erreurs des jurés ont toujours été d'abord des erreurs de magistrats. À ces derniers uniquement il faut donc s'en prendre quand on voit des erreurs judiciaires particulièrement monstrueuses comme la condamnation de ce docteur X, qui, poursuivi par un juge d'instruction véritablement trop borné, sur la dénonciation d'une fille demi-idiote accusant le médecin de l'avoir fait avorter pour trente francs, aurait été envoyé au bague sans l'explosion d'indignation publique qui le fit gracier immédiatement par le chef de l'État. L'honorabilité du condamné proclamée par tous ses concitoyens rendait évidente la grossièreté de l'erreur, les magistrats la reconnaissaient eux-mêmes ; et, cependant, par esprit de caste, ils s'efforcèrent d'empêcher la signature de la grâce. Dans toutes les affaires analogues, entourées de détails techniques où il ne peut rien comprendre, le jury écoute naturellement le ministère public, réfléchissant qu'après tout l'affaire a été instruite par des magistrats rompus à toutes les subtilités. Quels sont alors les auteurs véritables de l'erreur : les jurés ou les magistrats ? Gardons précieusement le jury. Il constitue peut-être l'unique catégorie de foule qu'aucune individualité ne saurait remplacer. Lui seul peut tempérer les inexorabilités de la loi qui, égale pour tous, en principe, doit être aveugle et ne pas connaître les cas particuliers. Inaccessible à la pitié, et ne connaissant que les textes, le juge avec sa dureté professionnelle, frapperait de la même peine le cambrioleur assassin et la fille pauvre conduite à l'infanticide par l'abandon de son séducteur et la misère ; alors que le jury sent d'instinct que la fille séduite est beaucoup moins coupable que le séducteur, qui, lui, cependant, échappe à la loi, et qu'elle mérite son indulgence.

Connaissant la psychologie des castes et celle des autres catégories de foules, je ne vois aucun cas où, accusé à tort d'un crime, je ne préférerais avoir affaire à des jurés plutôt qu'à des magistrats. Avec les premiers, j'aurais beaucoup de chances d'être reconnu innocent et très peu avec les seconds. Redoutons la puissance des foules, mais beaucoup plus encore celle de certaines castes. Les unes peuvent se laisser convaincre, les autres ne fléchissent jamais.

¹. Remarquons en passant que cette division, très bien faite d'instinct par les jurés, entre les crimes socialement dangereux et les autres crimes n'est nullement dénuée de justesse. Le but des lois criminelles doit être évidemment de protéger la société contre les criminels et non de la venger. Or nos codes, et surtout l'esprit de nos magistrats, sont tout imprégnés encore de l'esprit de vengeance du vieux droit primitif. Le terme de vindicte (*vindicta*, vengeance) est encore d'un usage journalier. Nous avons la preuve de cette tendance des magistrats dans le refus de beaucoup d'entre eux d'appliquer l'excellente loi Béranger, permettant au condamné de ne subir sa peine que s'il récidive. Or pas un magistrat ne peut ignorer, car la statistique le prouve, que l'application d'une première peine entraîne presque infailliblement la récidive. Les juges relâchant un coupable s'imaginent que la société n'a pas été vengée. Plutôt que de ne pas la venger, ils préfèrent créer un récidiviste dangereux.

². La magistrature représente, en effet, l'unique administration dont les actes ne soient soumis à aucun contrôle. Toutes les révolutions de la France démocratique n'ont pu lui acquiescer ce droit d'*habeas corpus* dont l'Angleterre est si fière. Nous avons banni les tyrans ; mais dans chaque cité un magistrat dispose à son gré de l'honneur et de la liberté des citoyens. Un petit juge d'instruction, à peine sorti de l'École de droit, possède le pouvoir révoltant d'envoyer en prison, sur une simple supposition de culpabilité dont il ne doit la justification à personne, les citoyens les plus considérables. Il peut les y garder six mois ou même un an sous prétexte d'instruction, et les relâcher ensuite sans leur devoir ni indemnité ni excuses. Le mandat d'amener est absolument l'équivalent de la lettre de cachet, avec cette différence que cette dernière, si justement reprochée à l'ancienne monarchie, n'était à la portée que de très grands personnages, alors qu'elle est aujourd'hui entre les mains de toute une classe de citoyens, qui est loin de passer pour la plus éclairée et la plus indépendante.

Chapitre XII

Les foules électorales

Les foules électorales, c'est-à-dire les collectivités appelées à élire les titulaires de certaines fonctions, constituent des foules hétérogènes ; mais, comme elles n'agissent que sur un seul point déterminé : choisir entre divers candidats, on ne peut observer chez elles que quelques-uns des caractères précédemment décrits. Ceux qu'elles manifestent surtout sont la faible aptitude au raisonnement, l'absence d'esprit critique, l'irritabilité, la crédulité et le simplisme. On découvre aussi dans leurs décisions l'influence des meneurs et le rôle des facteurs précédemment énumérés : l'affirmation, la répétition, le prestige et la contagion.

Recherchons comment on les séduit. Des procédés qui réussissent le mieux, leur psychologie se déduira clairement.

La première des qualités à posséder pour le candidat est le prestige. Le prestige personnel ne peut être remplacé que par celui de la fortune. Le talent, le génie même ne sont pas des éléments de succès.

Cette nécessité pour le candidat d'être revêtu de prestige, de pouvoir par conséquent s'imposer sans discussion, est capitale. Si les électeurs, composés surtout d'ouvriers et de paysans, choisissent si rarement un des leurs pour les représenter, c'est que les personnalités sorties de leurs rangs n'ont pour eux aucun prestige. Ils ne nomment guère un égal, que pour des raisons accessoires, contrecarrer par exemple un homme éminent, un patron puissant, dans la dépendance duquel se trouve chaque jour l'électeur, et dont il a ainsi l'illusion de devenir un instant le maître.

Mais la possession du prestige ne suffit pas pour assurer le succès au candidat. L'électeur tient à voir flatter ses convoitises et ses vanités ; le candidat doit l'accabler d'extravagantes flagorneries, ne pas hésiter à lui

faire les plus fantastiques promesses. Devant des ouvriers, on ne saurait trop injurier et flétrir leurs patrons. Quant au candidat adverse, on tâchera de l'écraser en établissant par affirmation, répétition et contagion qu'il est le dernier des gredins, et que personne n'ignore qu'il a commis plusieurs crimes. Inutile, bien entendu, de chercher aucun semblant de preuve. Si l'adversaire connaît mal la psychologie des foules, il essaiera de se justifier par des arguments, au lieu de répondre simplement aux affirmations calomnieuses par d'autres affirmations également calomnieuses ; et n'aura dès lors aucune chance de triompher.

Le programme écrit du candidat ne doit pas être très catégorique, car ses adversaires pourraient le lui opposer plus tard ; mais son programme verbal ne saurait être trop excessif. Les réformes les plus considérables peuvent être promises sans crainte. Sur le moment, ces exagérations produisent beaucoup d'effet, et pour l'avenir n'engagent en rien. L'électeur ne se préoccupe nullement en effet par la suite de savoir si l'élu a suivi la profession de foi acclamée, et sur laquelle l'élection est supposée avoir eu lieu.

On reconnaît ici tous les facteurs de persuasion décrits plus haut. Nous allons les retrouver encore dans l'action des *mots* et des *formules* dont nous avons déjà montré le puissant empire. L'orateur qui sait les manier conduit les foules à son gré. Des expressions telles que : l'infâme capital, les vils exploités, l'admirable ouvrier, la socialisation des richesses, etc., produisent toujours le même effet, bien qu'un peu usées déjà. Mais le candidat qui peut découvrir une formule neuve, bien dépourvue de sens précis, et par conséquent adaptable aux aspirations les plus diverses, obtient un succès infaillible. La sanglante révolution espagnole de 1873 fut faite avec un de ces mots magiques, au sens complexe, que chacun peut interpréter suivant son espoir. Un écrivain contemporain en a raconté la genèse en termes qui méritent d'être rapportés.

Les radicaux avaient découvert qu'une république unitaire est une monarchie déguisée, et, pour leur faire plaisir, les Cortès avaient proclamé d'une seule voix la république fédérale sans qu'aucun des votants eût pu dire ce qui venait d'être voté. Mais cette formule enchantait tout le monde, c'était un délire, une ivresse. On venait d'inaugurer sur la terre le règne de la vertu et du bonheur. Un républicain, à qui son ennemi refusait le titre de fédéral, s'en offensait comme d'une mortelle injure. On s'abordait dans les rues en se disant : *Salud y republica federal !* Après quoi on entonnait des hymnes à la sainte indiscipline et à l'autonomie du soldat. Qu'était-ce que la « république fédérale » ? Les uns entendaient par là l'émancipation des provinces, des institutions pareilles à celles des États-Unis ou la décentralisation administrative ; d'autres visaient à l'anéantissement de toute autorité, à l'ouverture prochaine de la grande liquidation

sociale. Les socialistes de Barcelone et de l'Andalousie prêchaient la souveraineté absolue des communes, ils entendaient donner à l'Espagne dix mille municipes indépendants, ne recevant de lois que d'eux-mêmes, en supprimant du même coup et l'armée et la gendarmerie. On vit bientôt dans les provinces du Midi l'insurrection se propager de ville en ville, de village en village. Dès qu'une commune avait fait son *pronunciamiento*, son premier soin était de détruire le télégraphe et les chemins de fer pour couper toutes ses communications avec ses voisins et avec Madrid. Il n'était pas de méchant bourg qui n'entendît faire sa cuisine à part. Le fédéralisme avait fait place à un cantonalisme brutal, incendiaire et massacreur, et partout se célébraient de sanglantes saturnales.

Quant à l'influence que des raisonnements pourraient exercer sur l'esprit des électeurs, il faudrait n'avoir jamais lu le compte rendu d'une réunion électorale pour n'être pas fixé à ce sujet. On y échange des affirmations, des invectives, parfois des horions, jamais des raisons. Si le silence s'établit un instant, c'est qu'un assistant au caractère difficile annonce qu'il va poser au candidat une de ces questions embarrassantes qui réjouissent toujours l'auditoire. Mais la satisfaction des opposants ne dure pas longtemps, car la voix du préopinant est bientôt couverte par les hurlements des adversaires. On peut considérer comme type des réunions publiques les comptes rendus suivants, pris entre des centaines d'autres semblables, et que j'emprunte à des journaux quotidiens :

Un organisateur ayant prié les assistants de nommer un président, l'orage se déchaîne. Les anarchistes bondissent sur la scène pour enlever le bureau d'assaut. Les socialistes le défendent avec énergie, on se cogne, on se traite mutuellement de mouchards, vendus, etc., un citoyen se retire avec un œil poché.

Enfin, le bureau est installé tant bien que mal au milieu du tumulte, et la tribune reste au compagnon X.

L'orateur exécute une charge à fond de train contre les socialistes, qui l'interrompent en criant : « Crétin ! bandit ! canaille ! », etc., épithètes auxquelles le compagnon X. répond par l'exposé d'une théorie selon laquelle les socialistes sont des « idiots » ou des « farceurs ».

[...] Le parti allemaniste avait organisé, hier soir, à la salle du Commerce, rue du Faubourg-du-Temple, une grande réunion préparatoire à la Fête des Travailleurs du 1^{er} mai. Le mot d'ordre était : « Calme et tranquillité. »

Le compagnon G. traite les socialistes de « crétiens » et de « fumistes ».

Sur ces mots, orateurs et auditeurs s'invectivent et en viennent aux mains ; les chaises, les bancs, les tables entrent en scène, etc.

N'imaginons pas que ce genre de discussion soit spécial à une classe déterminée d'électeurs, et résulte de leur situation sociale. Dans toute assemblée anonyme, fût-elle exclusivement composée de lettrés, la discussion revêt facilement les mêmes formes. J'ai montré que les hommes en foule tendent vers l'égalisation mentale, et à chaque instant nous en

retrouvons la preuve. Voici, comme exemple, un extrait du compte rendu d'une réunion uniquement composée d'étudiants :

Le tumulte n'a fait que croître à mesure que la soirée s'avavançait ; je ne crois pas qu'un seul orateur ait pu dire deux phrases sans être interrompu. À chaque instant les cris partaient d'un point ou de l'autre, ou de tous les points à la fois ; on applaudissait, on sifflait ; des discussions violentes s'engageaient entre divers auditeurs ; les cannes étaient brandies, menaçantes ; on frappait le plancher en cadence ; des clameurs poursuivaient les interrupteurs : « À la porte ! À la tribune ! »

M. C. prodigue à l'association les épithètes d'odieuse et lâche, monstrueuse, vile, vénale et vindicative, et déclare qu'il veut la détruire, etc.

On se demande comment, dans des conditions pareilles, peut se former l'opinion d'un électeur ? Mais poser une pareille question serait s'illusionner étrangement sur le degré de liberté dont jouit une collectivité. Les foules ont des opinions imposées, jamais des opinions raisonnées. Ces opinions et les votes des électeurs restent entre les mains de comités électoraux, dont les meneurs sont le plus souvent quelques marchands de vins, fort influents sur les ouvriers, auxquels ils font crédit. « Savez-vous ce qu'est un comité électoral ?, écrit un des plus vaillants défenseurs de la démocratie, M. Schérer. Tout simplement la clef de nos institutions, la maîtresse pièce de la machine politique. La France est aujourd'hui gouvernée par les comités¹. »

Aussi n'est-il pas trop difficile d'agir sur eux, pour peu que le candidat soit acceptable et possède des ressources suffisantes. D'après les aveux des donateurs, trois millions suffirent pour obtenir les élections multiples du général Boulanger.

Telle est la psychologie des foules électorales. Elle est identique à celle des autres foules. Ni meilleure ni pire.

Je ne tirerai donc de ce qui précède aucune conclusion contre le suffrage universel. Si j'avais à décider de son sort, je le conserverais tel qu'il est, pour des motifs pratiques découlant précisément de notre étude sur la psychologie des foules, et que je vais exposer, après avoir d'abord rappelé ses inconvénients.

Les inconvénients du suffrage universel sont évidemment trop visibles pour être méconnus. On ne saurait contester que les civilisations furent l'œuvre d'une petite minorité d'esprits supérieurs constituant la pointe d'une pyramide, dont les étages, s'élargissant à mesure que décroît la valeur mentale, représentent les couches profondes d'une nation. La grandeur d'une civilisation ne peut assurément dépendre du suffrage d'éléments

inférieurs, représentant uniquement le nombre. Sans doute encore les suffrages des foules sont souvent bien dangereux. Ils nous ont déjà amené plusieurs invasions ; et avec le triomphe du socialisme, les fantaisies de la souveraineté populaire nous coûteront sûrement beaucoup plus cher encore.

Mais ces objections, théoriquement excellentes, perdent pratiquement toute leur force, si l'on veut se souvenir de la puissance invincible des idées transformées en dogmes. Le dogme de la souveraineté des foules est, au point de vue philosophique, aussi peu défendable que les dogmes religieux du Moyen Âge, mais il en a aujourd'hui l'absolue puissance. Il est donc aussi inattaquable que le furent jadis nos idées religieuses. Supposez un libre penseur moderne transporté par un pouvoir magique en plein Moyen Âge. Croyez-vous qu'en face de la puissance souveraine des idées religieuses régnant alors il eût tenté de les combattre ? Tombé dans les mains d'un juge, voulant le faire brûler sous l'imputation d'avoir conclu un pacte avec le diable, ou fréquenté le sabbat, eût-il songé à contester l'existence du diable et du sabbat ? On ne discute pas plus avec les croyances des foules qu'avec les cyclones. Le dogme du suffrage universel possède aujourd'hui le pouvoir qu'eurent jadis les dogmes chrétiens. Orateurs et écrivains en parlent avec un respect et des adulations que ne connut pas Louis XIV. Il faut donc se conduire à son égard comme à l'égard de tous les dogmes religieux. Le temps seul agit sur eux.

Essayer d'ébranler ce dogme serait d'autant plus inutile qu'il a des raisons apparentes pour lui : « Dans le temps d'égalité, dit justement Tocqueville, les hommes n'ont aucune foi les uns dans les autres, à cause de leur similitude ; mais cette même similitude leur donne une confiance presque illimitée dans le jugement du public ; car il ne leur paraît pas vraisemblable qu'ayant tous des lumières pareilles, la vérité ne se rencontre pas du côté du plus grand nombre. »

Faut-il supposer maintenant qu'un suffrage restreint – restreint aux capacités, si l'on veut – améliorerait le vote des foules ? Je ne puis l'admettre un seul instant, et cela pour les motifs signalés plus haut de l'infériorité mentale de toutes les collectivités, quelle que puisse être leur composition. En foule, je le répète, les hommes s'égalisent toujours, et, sur des questions générales, le suffrage de quarante académiciens n'est pas meilleur que celui de quarante porteurs d'eau. Je ne crois pas qu'aucun des votes tant reprochés au suffrage universel, le rétablissement de l'Empire, par exemple, eût différé avec des votants recrutés exclusivement parmi des

savants et des lettrés. Le fait, pour un individu, de savoir le grec ou les mathématiques, d'être architecte, vétérinaire, médecin ou avocat, ne le dote pas, sur les questions de sentiments, de clartés particulières. Tous nos économistes sont des gens instruits, professeurs et académiciens pour la plupart. Est-il une seule question générale, le protectionnisme, par exemple, qui les ait trouvés d'accord ? Devant des problèmes sociaux, pleins de multiples inconnues, et dominés par la logique mystique ou la logique affective, toutes les ignorances s'égalisent.

Si donc des gens bourrés de science composaient à eux seuls le corps électoral, leurs votes ne seraient pas meilleurs que ceux d'aujourd'hui. Ils se guideraient surtout d'après leurs sentiments et l'esprit de leur parti. Nous n'aurions aucune des difficultés actuelles en moins, et sûrement en plus la lourde tyrannie des castes.

Restreint ou général, sévissant dans un pays républicain ou dans un pays monarchique, pratiqué en France, en Belgique, en Grèce, en Portugal ou en Espagne, le suffrage des foules est partout semblable, et traduit souvent les aspirations et les besoins inconscients de la race. La moyenne des élus représente pour chaque nation l'âme moyenne de sa race. D'une génération à l'autre on la retrouve à peu près identique.

Et c'est ainsi qu'une fois encore nous retombons sur cette notion fondamentale de race, déjà rencontrée si souvent, et sur cette autre dérivée de la première qu'institutions et gouvernements jouent un rôle très faible dans la vie des peuples. Ces derniers sont surtout conduits par l'âme de leur race, c'est-à-dire par les résidus ancestraux dont cette âme est la somme. La race et l'engrenage des nécessités quotidiennes, tels sont les maîtres mystérieux qui régissent nos destinées.

1. Les comités, quels que soient leurs noms : clubs, syndicats, etc., constituent un des redoutables dangers de la puissance des foules. Ils représentent, en effet, la forme la plus impersonnelle, et, par conséquent, la plus oppressive de la tyrannie. Les meneurs qui dirigent les comités étant censés parler et agir au nom d'une collectivité sont dégagés de toute responsabilité et peuvent tout se permettre. Le tyran le plus farouche n'eût jamais osé rêver les proscriptions ordonnées par les comités révolutionnaires. Ils avaient, dit Barras, décimé et mis en coupe réglée la Convention. Robespierre fut maître absolu tant qu'il put parler en leur nom. Le jour où l'effroyable dictateur se sépara d'eux pour des questions d'amour-propre, marqua l'heure de sa ruine. Le règne des foules, c'est le règne des comités, par conséquent des meneurs. On ne saurait imaginer de despotisme plus dur.

Chapitre XIII

Les assemblées parlementaires

Les assemblées parlementaires représentent des foules hétérogènes non anonymes. Malgré leur recrutement, variable suivant les époques et les peuples, elles se ressemblent beaucoup par leurs caractères. L'influence de la race s'y fait sentir, pour atténuer ou exagérer, mais non pour empêcher la manifestation de ces caractères. Les assemblées parlementaires des contrées les plus différentes, celles de Grèce, d'Italie, de Portugal, d'Espagne, de France et d'Amérique, présentent dans leurs discussions et leurs votes de grandes analogies et laissent les gouvernements aux prises avec des difficultés identiques.

Le régime parlementaire synthétise d'ailleurs l'idéal de tous les peuples civilisés modernes. Il traduit cette idée psychologiquement erronée mais généralement admise, que beaucoup d'hommes réunis sont bien plus capables qu'un petit nombre, d'une décision sage et indépendante sur un sujet donné.

Nous retrouvons dans les assemblées parlementaires les caractéristiques générales des foules : simplisme des idées, irritabilité, suggestibilité, exagération des sentiments, influence prépondérante des meneurs. Mais, en raison de leur composition spéciale, les foules parlementaires présentent quelques différences. Nous les indiquerons bientôt.

Le simplisme des opinions est une de leurs caractéristiques bien marquées. On y rencontre dans tous les partis, chez les peuples latins principalement, une tendance invariable à résoudre les problèmes sociaux les plus compliqués par les principes abstraits les plus simples, et par des lois générales applicables à tous les cas. Les principes varient naturellement avec chaque parti ; mais, par le fait seul que les individus sont en foule, ils

tendent toujours à exagérer la valeur de ces principes et à les pousser jusqu'à leurs dernières conséquences. Aussi les parlements représentent-ils surtout des opinions extrêmes.

Le type le plus parfait du simplisme des assemblées fut réalisé par les Jacobins de notre grande Révolution. Tous dogmatiques et logiques, la cervelle remplie de généralités vagues, ils s'occupaient des principes fixes sans souci des événements ; et on a pu dire très justement qu'ils avaient traversé la Révolution sans la voir. Avec quelques dogmes, ils s'imaginaient refaire une société de toutes pièces, et ramener une civilisation raffinée à une phase très antérieure de l'évolution sociale. Leurs moyens pour réaliser ce rêve étaient également empreints d'un absolu simplisme. Ils se bornaient, en effet, à détruire violemment les obstacles qui les gênaient. Tous, d'ailleurs : Girondins, Montagnards, Thermidoriens, etc., étaient animés du même esprit.

Les foules parlementaires sont très suggestibles ; et, comme toujours, la suggestion émane de meneurs auréolés de prestige ; mais, dans les assemblées parlementaires, la suggestibilité a des limites très nettes qu'il importe de marquer.

Sur toutes les questions d'intérêt local, chaque membre d'une assemblée possède des opinions fixes, irréductibles, et qu'aucune argumentation ne pourrait ébranler. Le talent d'un Démosthène n'arriverait pas à modifier le vote d'un député sur des questions telles que le protectionnisme ou le privilège des bouilleurs de cru, qui représentent des exigences d'électeurs influents. La suggestion antérieure de ces électeurs est assez prépondérante pour annuler toutes les autres, et maintenir une fixité absolue d'opinion¹.

Sur des questions générales : renversement d'un ministère, établissement d'un impôt, etc., la fixité d'opinion disparaît, et les suggestions des meneurs peuvent agir, mais pas tout à fait comme dans une foule ordinaire. Chaque parti a ses meneurs, qui exercent parfois une égale influence. Le député se trouve donc entre des suggestions contraires et devient fatalement très hésitant. Aussi le voit-on souvent, à un quart d'heure de distance, voter de façon contraire, ajouter à une loi un article qui la détruit : ôter, par exemple, aux industriels le droit de choisir et de congédier leurs ouvriers, puis annuler à peu près cette mesure par un amendement.

Et c'est pourquoi, à chaque législature, une Chambre manifeste des opinions très fixes et d'autres très indécises. Au fond, les questions

générales étant les plus nombreuses, c'est l'indécision qui domine, indécision entretenue par la crainte constante de l'électeur, dont la suggestion latente arrive toujours à contrebalancer l'influence des meneurs.

Ces derniers sont cependant en définitive les vrais maîtres dans les discussions où les membres d'une assemblée n'ont pas d'opinions antérieures bien arrêtées.

La nécessité des meneurs est évidente puisque, sous le nom de chefs de groupe, on les retrouve dans tous les pays. Ils sont les vrais souverains des assemblées. Les hommes en foule ne sauraient se passer de maître, c'est pourquoi les votes d'une assemblée ne représentent généralement que les opinions d'une petite minorité.

Les meneurs, nous le répétons, agissent très peu par leurs raisonnements, beaucoup par leur prestige. Qu'une circonstance quelconque les en dépouille, ils n'ont plus d'influence.

Ce prestige des meneurs est individuel et ne tient ni au nom ni à la célébrité. M. Jules Simon, parlant des grands hommes de l'Assemblée de 1848, où il siégea, en donne de bien curieux exemples.

Deux mois avant d'être tout-puissant, Louis-Napoléon n'était rien.

Victor Hugo monta à la tribune. Il n'y eut pas de succès. On l'écouta, comme on écoutait Félix Pyat ; on ne l'applaudit pas autant. « Je n'aime pas ses idées, me dit Vaulabelle, en parlant de Félix Pyat ; mais c'est un des plus grands écrivains et le plus grand orateur de la France. » Edgar Quinet, ce rare et puissant esprit, n'était compté pour rien. Il avait eu son moment de popularité avant l'ouverture de l'Assemblée ; dans l'assemblée, il n'en eut aucune.

Les assemblées politiques sont le lieu de la terre où l'éclat du génie se fait le moins sentir. On n'y tient compte que d'une éloquence appropriée au temps et au lieu, et des services rendus non à la patrie, mais aux partis. Pour qu'on rendît hommage à Lamartine en 1848 et à Thiers en 1871, il fallut le stimulant de l'intérêt urgent, inexorable. Le danger passé, on fut guéri à la fois de la reconnaissance et de la peur.

J'ai reproduit ce passage pour les faits qu'il contient, mais non pour les explications qu'il propose. Elles sont d'une psychologie médiocre. Une foule perdrait aussitôt son caractère de foule si elle tenait compte aux meneurs des services rendus, soit à la patrie, soit aux partis. La foule subit le prestige du meneur et ne fait intervenir dans sa conduite aucun sentiment d'intérêt ou de reconnaissance.

Le meneur doué d'un prestige suffisant possède un pouvoir presque absolu. On sait l'influence immense qu'un député célèbre exerça pendant de longues années, grâce à son prestige, perdu ensuite momentanément à la suite de certains événements financiers. Sur un simple signe de lui, les

ministres étaient renversés. Un écrivain a marqué nettement dans les lignes suivantes la portée de son action.

C'est à M. C. principalement que nous devons d'avoir acheté le Tonkin trois fois plus cher qu'il n'aurait dû coûter, de n'avoir pris dans Madagascar qu'un pied incertain, de nous être laissé frustrer de tout un empire sur le bas Niger, d'avoir perdu la situation prépondérante que nous occupions en Égypte. – Les théories de M. C. nous ont coûté plus de territoires que les désastres de Napoléon I^{er}.

Il ne faudrait pas trop en vouloir au meneur en question. Il nous a coûté fort cher évidemment ; mais une grande partie de son influence tenait à ce qu'il suivait l'opinion publique, qui, en matière coloniale, n'était nullement alors ce qu'elle est devenue aujourd'hui. Un meneur précède rarement l'opinion, et il se borne le plus souvent à en adopter les erreurs.

Les moyens de persuasion des meneurs, après le prestige, sont les facteurs que nous avons déjà énumérés plusieurs fois. Pour les manier habilement, le meneur doit avoir pénétré, au moins d'une façon inconsciente, la psychologie des foules, et savoir comment leur parler, connaître surtout la fascinante influence des mots, des formules et des images. Il lui faut posséder une éloquence spéciale, composée d'affirmations énergiques et d'images impressionnantes encadrées de raisonnements fort sommaires. Ce genre d'éloquence se rencontre dans toutes les assemblées, y compris le parlement anglais, le plus pondéré pourtant de tous.

« Nous pouvons lire constamment, dit le philosophe anglais Maine, des débats à la Chambre des communes où toute la discussion consiste à échanger des généralités assez faibles et des personnalités assez violentes. Sur l'imagination d'une démocratie pure, ce genre de formules générales exerce un effet prodigieux. Il sera toujours aisé de faire accepter à une foule des assertions générales présentées en termes saisissants, quoiqu'elles n'aient jamais été vérifiées et ne soient peut-être susceptibles d'aucune vérification. »

L'importance des « termes saisissants », indiqués dans la citation précédente, ne saurait être exagérée. Nous avons plusieurs fois déjà insisté sur la puissance spéciale des mots et des formules choisis de façon à ce qu'ils évoquent des images très vives. La phrase suivante, empruntée au discours d'un meneur d'assemblée, en constitue un excellent spécimen : « Le jour où le même navire emportera vers les terres fiévreuses de la relégation le politicien véreux et l'anarchiste meurtrier, ils pourront lier

conversation et ils s'apparaîtront l'un à l'autre comme les deux aspects complémentaires d'un même ordre social. »

L'image ainsi évoquée est nette, frappante, et tous les adversaires de l'orateur se sentent menacés par elle. Ils voient du même coup les pays fiévreux, le bâtiment qui pourra les emporter, car ne font-ils pas peut-être partie de la catégorie assez mal limitée des politiciens menacés ? Ils éprouvent alors la sourde crainte que devaient ressentir les Conventionnels, plus ou moins menacés du couperet de la guillotine, par les vagues discours de Robespierre et que cette crainte faisait lui céder toujours.

Les meneurs ont intérêt à verser dans les plus invraisemblables exagérations. L'orateur, dont je viens de citer une phrase, a pu affirmer, sans soulever de grandes protestations, que les banquiers et les prêtres soudoyaient les lanceurs de bombes, et que les administrateurs des grandes compagnies financières méritent les mêmes peines que les anarchistes. Sur les foules, de pareils moyens agissent toujours. L'affirmation n'est jamais trop furieuse, ni la déclamation trop menaçante. Rien n'intimide plus les auditeurs. En protestant, ils craignent de passer pour traîtres ou complices.

Cette éloquence spéciale a régné, je le disais à l'instant, sur toutes les assemblées, et dans les périodes critiques, elle ne fait que s'accroître. La lecture des discours des grands orateurs de la Révolution est fort intéressante à ce point de vue. Ils se croyaient obligés de s'interrompre à tout instant pour flétrir le crime et exalter la vertu ; puis éclataient en imprécation contre les tyrans, et juraient de vivre libres ou de mourir. L'assistance se levait, applaudissait avec fureur, puis, calmée, se rasseyait.

Le meneur peut être quelquefois intelligent et instruit ; mais cela lui est généralement plus nuisible qu'utile. En démontrant la complexité des choses, et permettant d'expliquer et de comprendre, l'intelligence rend indulgent, et émousse fortement l'intensité et la violence des convictions nécessaires aux apôtres. Les grands meneurs de tous les âges, ceux de la Révolution principalement, ont été fort bornés et exercèrent cependant une grande action.

Les discours du plus célèbre d'entre eux, Robespierre, stupéfient souvent par leur incohérence. À la lecture, on n'y trouve aucune explication plausible du rôle immense du puissant dictateur :

Lieux communs et redondance de l'éloquence pédagogique et de la culture latine au service d'une âme plutôt puérile que plate, et qui semble se borner, dans l'attaque ou la défense, au : « Viens-y donc ! » des écoliers. Pas une idée, pas un tour, pas un trait, c'est l'ennui dans la

tempête. Quand on sort de cette lecture morne, on a envie de pousser le ouf ! de l'aimable Camille Desmoulins.

Il est effrayant de songer au pouvoir que confère à un homme entouré de prestige une conviction forte, unie à une extrême étroitesse d'esprit. Ces conditions sont cependant nécessaires pour ignorer les obstacles et savoir vouloir. D'instinct, les foules reconnaissent dans ces convaincus énergiques le maître qu'il leur faut.

Dans une assemblée parlementaire, le succès d'un discours dépend presque uniquement du prestige de l'orateur, et nullement des raisons qu'il propose.

L'orateur inconnu arrivant avec un discours rempli de bonnes raisons, mais seulement de raisons, n'a aucune chance d'être seulement écouté.

Un ancien député, M. Descubes, a tracé dans les lignes suivantes l'image du législateur sans prestige :

Quand il a pris place à la tribune, il tire de sa serviette un dossier qu'il étale méthodiquement devant lui et débute avec assurance.

Il se flatte de faire passer dans l'âme des auditeurs la conviction qui l'anime. Il a pesé et repesé ses arguments, il est tout bourré de chiffres et de preuves ; il est sûr d'avoir raison. Toute résistance, devant l'évidence qu'il apporte, sera vaine. Il commence, confiant dans son bon droit et aussi dans l'intention de ses collègues, qui certainement ne demandent qu'à s'incliner devant la vérité.

Il parle, et, tout de suite, il est surpris du mouvement de la salle, un peu agacé par le brouhaha qui s'en élève.

Comment le silence ne se fait-il pas ? Pourquoi cette inattention générale ? À quoi pensent donc ceux-là qui causent entre eux ? Quel motif si urgent fait quitter sa place à cet autre ?

Une inquiétude passe sur son front. Il fronce les sourcils, s'arrête. Encouragé par le président, il repart, haussant la voix. On ne l'en écoute que moins. Il force le ton, il s'agite : le bruit redouble autour de lui. Il ne s'entend plus lui-même, s'arrête encore ; puis, craignant que son silence ne provoque le fâcheux cri de : *Clôture !* il reprend de plus belle. Le vacarme devient insupportable.

Les assemblées parlementaires montées à un certain degré d'excitation deviennent identiques aux foules hétérogènes ordinaires, et leurs sentiments présentent par conséquent la particularité d'être toujours extrêmes. On les verra se porter à des actes d'héroïsme ou aux pires excès. L'individu cesse d'être lui même, et votera les mesures les plus contraires à ses intérêts personnels.

L'histoire de la Révolution montre à quel point les assemblées peuvent devenir inconscientes et subir les suggestions opposées à leurs intérêts. C'était un sacrifice énorme pour la noblesse de renoncer à ses privilèges, et pourtant, dans une nuit célèbre de la Constituante, elle l'accomplit sans

hésiter. C'était une menace permanente de mort pour les Conventionnels de renoncer à leur inviolabilité, et pourtant ils le firent et ne craignirent pas de se décimer réciproquement, sachant bien cependant que l'échafaud où se voyaient conduits aujourd'hui des collègues leur était réservé demain. Mais, arrivés à ce degré d'automatisme complet que j'ai décrit, aucune considération ne pouvait les empêcher de céder aux suggestions qui les hypnotisaient. Le passage suivant des mémoires de l'un d'eux, Billaud-Varenes, est absolument typique sur ce point : « Les décisions que l'on nous reproche tant, dit-il, *nous ne les voulions pas le plus souvent deux jours, un jour auparavant : la crise seule les suscitait.* » Rien n'est plus juste.

Les mêmes phénomènes d'inconscience se manifestèrent pendant toutes les séances orageuses de la Convention.

Ils approuvent et décrètent, dit Taine, ce dont ils ont horreur, non seulement les sottises et les folies, mais les crimes, le meurtre des innocents, le meurtre de leurs amis. À l'unanimité et avec les plus vifs applaudissements la gauche, réunie à la droite, envoie à l'échafaud Danton, son chef naturel, le grand promoteur et conducteur de la Révolution. À l'unanimité et avec les plus grands applaudissements, la droite, réunie à la gauche, vote les pires décrets du gouvernement révolutionnaire. À l'unanimité, et avec des cris d'admiration et d'enthousiasme, avec des témoignages de sympathie passionnée pour Collot d'Herbois, pour Couthon et pour Robespierre, la Convention par des réélections spontanées et multiples, maintient en place le gouvernement homicide que la Plaine déteste parce qu'il est homicide, et que la Montagne déteste parce qu'il la décime. Plaine et Montagne, la majorité et la minorité, finissent par consentir à aider à leur propre suicide. Le 22 prairial, la Convention tout entière a tendu la gorge ; le 8 thermidor, pendant le premier quart d'heure qui a suivi le discours de Robespierre, elle l'a tendue encore.

Le tableau peut paraître sombre. Il est exact pourtant. Les assemblées parlementaires suffisamment excitées et hypnotisées présentent les mêmes caractères. Elles deviennent un troupeau mobile obéissant à toutes les impulsions. La description suivante de l'Assemblée de 1848, due à un parlementaire dont on ne suspectera pas la foi démocratique, M. Spuller, et que je reproduis d'après la *Revue littéraire*, est bien typique. On y retrouve tous les sentiments exagérés que j'ai décrits dans les foules, et cette mobilité excessive permettant de passer d'un instant à l'autre par la gamme des sentiments les plus contraires.

Les divisions, les jalousies, les soupçons, et tour à tour la confiance aveugle et les espoirs illimités ont conduit le parti républicain à sa porte. Sa naïveté et sa candeur n'avaient d'égales que sa défiance universelle. Aucun sens de la légalité, nulle intelligence de la discipline : des terreurs et des illusions sans bornes : le paysan et l'enfant se rencontrent en ce point. Leur calme rivalise avec leur impatience. Leur sauvagerie est pareille à leur docilité. C'est le propre d'un

tempérament qui n'est point fait et d'une éducation absente. Rien ne les étonne et tout les déconcerte. Tremblants, peureux, intrépides, héroïques, ils se jetteront à travers les flammes et ils reculeront devant une ombre.

Ils ne connaissent point les effets et les rapports des choses. Aussi prompte aux découragements qu'aux exaltations, sujets à toutes les paniques, toujours trop haut ou trop bas, jamais au degré qu'il faut et dans la mesure qui convient. Plus fluides que l'eau, ils reflètent toutes les couleurs et prennent toutes les formes. Quelle base de gouvernement pouvait-on espérer d'asseoir en eux ?

Fort heureusement, tous les caractères que nous venons de décrire dans les assemblées parlementaires ne se manifestent pas constamment. Elles ne sont foules qu'à certains moments. Les individus qui les composent arrivent à garder leur individualité dans un grand nombre de cas, et c'est pourquoi une assemblée peut élaborer des lois techniques excellentes. Ces lois sont, il est vrai, préparées par un spécialiste dans le silence du cabinet ; et la loi votée est en réalité l'œuvre d'un individu, et non plus celle d'une assemblée. Ces lois sont naturellement les meilleures. Elles ne deviennent désastreuses que lorsqu'une série d'amendements malheureux les rendent collectives. L'œuvre d'une foule est partout et toujours inférieure à celle d'un individu isolé. Seuls, les spécialistes sauvent les assemblées des mesures trop désordonnées et trop inexpérimentées. Ils deviennent alors des meneurs momentanés. L'assemblée n'agit pas sur eux et ils agissent sur elle.

Malgré toutes les difficultés de leur fonctionnement, les assemblées parlementaires représentent la meilleure méthode que les peuples aient encore trouvée pour se gouverner et surtout pour se soustraire le plus possible au joug des tyrannies personnelles. Elles sont certainement l'idéal d'un gouvernement, au moins pour les philosophes, les penseurs, les écrivains, les artistes et les savants, en un mot pour tout ce qui constitue le sommet d'une civilisation.

Elles ne présentent d'ailleurs que deux dangers sérieux, le gaspillage forcé des finances et une restriction progressive des libertés individuelles.

Le premier de ces dangers est la conséquence forcée des exigences et de l'imprévoyance des foules électorales. Qu'un membre d'une assemblée propose quelque mesure donnant satisfaction apparente à des idées démocratiques, assurer, par exemple, des retraites à tous les ouvriers, augmenter le traitement des cantonniers, des instituteurs, etc., les autres députés, suggestionnés par la crainte des électeurs, n'oseront pas avoir l'air de dédaigner les intérêts de ces derniers en repoussant la mesure proposée.

Ils savent pourtant qu'elle grèvera lourdement le budget et nécessitera la création de nouveaux impôts. Hésiter dans le vote est impossible. Alors que les conséquences de l'accroissement des dépenses sont lointaines et sans résultats bien fâcheux pour eux, les conséquences d'un vote négatif pourraient, au contraire, apparaître clairement le jour prochain où il faudra se représenter devant l'électeur.

À cette première cause d'exagération des dépenses, se joint une autre, non moins impérative : l'obligation d'accorder toutes les dépenses d'intérêt purement local. Un député ne saurait s'y opposer, car elles représentent encore des exigences d'électeurs, et chaque député ne peut obtenir ce dont il a besoin pour sa circonscription qu'à la condition de céder aux demandes analogues de ses collègues².

Le second des dangers mentionnés plus haut, la restriction forcée des libertés par les assemblées parlementaires, moins visible en apparence, est cependant fort réel. Il résulte des innombrables lois, toujours restrictives, dont les parlements, avec leur esprit simpliste, voient mal les conséquences, et qu'ils se croient obligée de voter.

Ce danger doit être bien inévitable, puisque l'Angleterre elle-même, où s'observe assurément le type le plus parfait du régime parlementaire, et où le représentant est le plus indépendant de son électeur, n'a pas réussi à s'y soustraire. Herbert Spencer, dans un travail déjà ancien, avait montré que l'accroissement de la liberté apparente devait être suivi d'une diminution de la liberté réelle. Reprenant la même thèse dans son livre *L'Individu contre l'État*, il s'exprime ainsi au sujet du parlement anglais :

Depuis cette époque, la législation a suivi le cours que j'indiquais. Des mesures dictatoriales, se multipliant rapidement, ont continuellement tendu à restreindre les libertés individuelles, et cela de deux manières : des réglementations ont été établies, chaque année en plus grand nombre, qui imposent une contrainte au citoyen là où ses actes étaient auparavant complètement libres, et le forcent à accomplir des actes qu'il pouvait auparavant accomplir ou ne pas accomplir, à volonté. En même temps des charges publiques, de plus en plus lourdes, surtout locales, ont restreint davantage sa liberté en diminuant cette portion de ses profits qu'il peut dépenser à sa guise, et en augmentant la portion qui lui est enlevée pour être dépensée selon le bon plaisir des agents publics.

Cette réduction progressive des libertés se manifeste pour tous les pays sous une forme spéciale, que Herbert Spencer n'a pas indiquée : la création d'innombrables mesures législatives, toutes généralement d'ordre restrictif, conduit nécessairement à augmenter le nombre, le pouvoir et l'influence des fonctionnaires chargés de les appliquer. Ils tendent ainsi à devenir les

véritables maîtres des pays civilisés. Leur puissance est d'autant plus grande que, dans les incessants changements de gouvernement, la caste administrative échappant à ces changements, possède seule l'irresponsabilité, l'impersonnalité et la perpétuité. Or, de tous les despotismes, il n'en est pas de plus lourds que ceux qui se présentent sous cette triple forme.

La création incessante de lois et de règlements restrictifs entourant des formalités les plus byzantines les moindres actes de la vie, a pour résultat fatal de rétrécir progressivement la sphère dans laquelle les citoyens peuvent se mouvoir librement. Victimes de cette illusion qu'en multipliant les lois, l'égalité et la liberté se trouvent mieux assurées, les peuples acceptent chaque jour de plus pesantes entraves.

Ce n'est pas impunément qu'ils les acceptent. Habités à supporter tous les jougs, ils finissent bientôt par les rechercher, et perdre toute spontanéité et toute énergie. Ce ne sont plus que des ombres vaines, des automates passifs, sans volonté, sans résistance et sans force.

Mais les ressorts qu'il ne trouve plus en lui-même, l'homme est alors bien forcé de les chercher ailleurs. Avec l'indifférence et l'impuissance croissantes des citoyens, le rôle des gouvernements est obligé de grandir encore. Ces derniers doivent avoir forcément l'esprit d'initiative, d'entreprise et de conduite que les particuliers ont perdu. Il leur faut tout entreprendre, tout diriger, tout protéger. L'État devient alors un dieu tout-puissant. Mais l'expérience enseigne que le pouvoir de telles divinités ne fut jamais ni bien durable ni bien fort.

La restriction progressive de toutes les libertés chez certains peuples, malgré une licence qui leur donne l'illusion de les posséder, semble résulter de leur vieillesse tout autant que d'un régime quelconque. Elle constitue un des symptômes précurseurs de cette phase de décadence à laquelle aucune civilisation n'a pu échapper jusqu'ici.

Si l'on en juge par les enseignements du passé et par des symptômes éclatant de toutes parts, plusieurs de nos civilisations modernes sont arrivées à la période d'extrême vieillesse qui précède la décadence. Certaines évolutions semblent fatales pour tous les peuples, puisque l'on voit si souvent l'histoire en répéter le cours.

Il est facile de marquer sommairement les phases de ces évolutions. C'est avec leur résumé que se terminera notre ouvrage.

Si nous envisageons dans leurs grandes lignes la genèse de la grandeur et de la décadence des civilisations qui ont précédé la nôtre, que voyons-nous ?

À l'aurore de ces civilisations, une poussière d'hommes, d'origines variées, réunie par les hasards des migrations, des invasions et des conquêtes. De sangs divers, de langues et de croyances également diverses, ces hommes n'ont de lien commun que la loi à demi reconnue d'un chef. Dans leurs agglomérations confuses se retrouvent au plus haut degré les caractères psychologiques des foules. Elles en ont la cohésion momentanée, les héroïsmes, les faiblesses, les impulsions et les violences. Rien de stable en elles. Ce sont des barbares.

Puis le temps accomplit son œuvre. L'identité de milieux, la répétition des croisements, les nécessités d'une vie commune agissent lentement. L'agglomération d'unités dissemblables commence à se fusionner et à former une race, c'est-à-dire un agrégat possédant des caractères et des sentiments communs, que l'hérédité fixera progressivement. La foule est devenue un peuple, et ce peuple va pouvoir sortir de la barbarie.

Il n'en sortira tout à fait pourtant que lorsque, après de longs efforts, des luttes sans cesse répétées et d'innombrables recommencements, il aura acquis un idéal. Peu importe la nature de cet idéal. Que ce soit le culte de Rome, la puissance d'Athènes ou le triomphe d'Allah, il suffira pour doter tous les individus de la race en voie de formation d'une parfaite unité de sentiments et de pensées.

C'est alors que peut naître une civilisation nouvelle avec ses institutions, ses croyances et ses arts. Entraînée par son rêve, la race acquerra successivement tout ce qui donne l'éclat, la force et la grandeur. Elle sera foule encore sans doute à certaines heures, mais, derrière les caractères mobiles et changeants des foules, se trouvera ce substratum solide, l'âme de la race, qui limite étroitement les oscillations d'un peuple et règle le hasard.

Mais, après avoir exercé son action créatrice, le temps commence cette œuvre de destruction à laquelle n'échappent ni les dieux ni les hommes. Arrivée à un certain niveau de puissance et de complexité, la civilisation cesse de grandir, et, dès qu'elle ne grandit plus, elle est condamnée à décliner rapidement. L'heure de la vieillesse va sonner bientôt.

Cette heure inévitable est toujours marquée par l'affaiblissement de l'idéal qui soutenait l'âme de la race. À mesure que cet idéal pâlit, tous les

édifices religieux, politiques ou sociaux dont il était l'inspirateur commencent à s'ébranler.

Avec l'évanouissement progressif de son idéal, la race perd de plus en plus ce qui faisait sa cohésion, son unité et sa force. L'individu peut croître en personnalité et en intelligence, mais en même temps aussi l'égoïsme collectif de la race est remplacé par un développement excessif de l'égoïsme individuel accompagné de l'affaiblissement du caractère et de l'amoindrissement des aptitudes à l'action. Ce qui formait un peuple, une unité, un bloc, finit par devenir une agglomération d'individus sans cohésion et que maintiennent artificiellement pour quelque temps encore les traditions et les institutions. C'est alors que, divisés par leurs intérêts et leurs aspirations, ne sachant plus se gouverner, les hommes demandent à être dirigés dans leurs moindres actes, et que l'État exerce son influence absorbante.

Avec la perte définitive de l'idéal ancien, la race finit par perdre aussi son âme. Elle n'est plus qu'une poussière d'individus isolés et redevient ce qu'elle était à son point de départ – une foule. Elle en présente tous les caractères transitoires sans consistance et sans lendemain. La civilisation n'a plus aucune fixité et tombe à la merci de tous les hasards. La plèbe est reine et les barbares avancent. La civilisation peut sembler brillante encore parce qu'elle conserve la façade extérieure créée par un long passé, mais c'est en réalité un édifice vermoulu que rien ne soutient plus et qui s'effondrera au premier orage.

Passer de la barbarie à la civilisation en poursuivant un rêve, puis décliner et mourir dès que ce rêve a perdu sa force, tel est le cycle de la vie d'un peuple.

1. C'est à ces opinions antérieurement fixées et rendues irréductibles par des nécessités électorales, que s'applique sans doute cette réflexion d'un vieux parlementaire anglais : « Depuis cinquante ans que je siége à Westminster, j'ai entendu des milliers de discours ; il en est peu qui aient changé mon opinion ; mais pas un seul n'a changé mon vote. »

2. Dans son numéro du 6 avril 1895, l'*Économiste* faisait une revue curieuse de ce que peuvent coûter en une année ces dépenses d'intérêt purement électoral, notamment celles des chemins de fer. Pour relier Langayes (ville de trois mille habitants), juchée sur une montagne, au Puy, vote d'un chemin de fer qui coûtera quinze millions. Pour relier Beaumont (trois mille cinq cents habitants) à Castel-Sarrazin, sept millions. Pour relier le village de Ous (cinq cent vingt-trois habitants) à celui de Seix (mille deux cents habitants), sept millions. Pour relier Prades à la bourgade d'Olette (sept cent quarante-sept habitants), six millions, etc. Rien que pour 1895, nonante millions de voies ferrées dépourvues de tout intérêt général ont été votés. D'autres dépenses de nécessités également électorales ne sont pas moins importantes. La loi sur les retraites ouvrières coûtera bientôt un minimum annuel de cent soixante-cinq millions d'après le ministre des Finances, et de huit cents millions suivant l'académicien Leroy-Beaulieu. La progression continue de telles dépenses a forcément pour issue la faillite. Beaucoup de pays en Europe : le Portugal, la Grèce, l'Espagne, la Turquie, y sont arrivés ; d'autres vont y être acculés bientôt ; mais faut-il beaucoup s'en préoccuper, puisque le public a successivement accepté sans grandes protestations la réduction des quatre cinquièmes dans le paiement des coupons par divers pays. Ces ingénieuses faillites permettent alors de remettre instantanément les budgets avariés en équilibre. Les guerres, le socialisme, les luttes économiques nous préparent d'ailleurs de bien autres catastrophes, et à l'époque de désagrégation universelle où nous sommes entrés, il faut se résigner à vivre au jour le jour sans trop se soucier de lendemains qui nous échappent.

De Sigmund Freud aux Éditions Payot & Rivages

Cinq leçons sur la psychanalyse, suivi de : Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique

Psychopathologie de la vie quotidienne

Totem et tabou

Introduction à la psychanalyse

Essais de psychanalyse

Dora. Fragment d'une analyse d'hystérie

Le Petit Hans, suivi de : Sur l'éducation sexuelle des enfants

L'Homme aux rats. Un cas de névrose obsessionnelle, suivi de : Nouvelles Remarques sur les psychonévroses de défense

L'Homme aux loups. D'une histoire de névrose infantile

Le Président Schreber. Un cas de paranoïa

Malaise dans la civilisation

Psychologie de la vie amoureuse

Notre relation à la mort

Au-delà du principe de plaisir

Psychologie des foules et analyse du moi

Le Moi et le Ça

Pulsions et destins des pulsions

L'Inconscient

Deuil et mélancolie

Pour introduire le narcissisme

Trois mécanismes de défense : le refoulement, le clivage et la dénégation

La Sexualité infantile

Le Rêve de l'injection faite à Irma

Mémoire, souvenirs, oublis

Du masochisme. Les aberrations sexuelles ; Un enfant est battu ; Le problème économique du masochisme

L'Inquiétant familial, suivi de Le Marchand de sable (E.T.A. Hoffmann)

Le Président T.W. Wilson. Portrait psychologique (avec William C. Bullitt)

Sur les névroses de guerre (avec Sándor Ferenczi et Karl Abraham)

Pourquoi la guerre ? (avec Albert Einstein)

Correspondance (avec Stefan Zweig)

À propos de cette édition

Cette édition électronique du livre *Psychologie des foules et analyse du moi* de Sigmund Freud suivi de *Psychologie des foules* de Gustave Le Bon a été réalisée le 02 juin 2013 par les Éditions Payot & Rivages.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-228-90715-6).

Le format ePub a été préparé par Facompo, Lisieux.

zlibrary

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.



z-library.se

singlelogin.re

go-to-zlibrary.se

single-login.ru



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>